

REGIS

La première fois il était stupéfait du naturel dont elle faisait preuve dans l'intimité. Jamais aucune femme ne lui avait fait cet effet là. Les premiers mois ils n'avaient qu'un but dans l'existence: faire l'amour à en perdre le souffle. Après trois mouflets et quinze ans de vie commune, les choses se sont un peu diluées. Qu'importe. Elle est toujours là. Elle a grossi. Et puis après ? Son corps est le seul territoire dont il soit le souverain absolu. Elle est à lui. La vie se déroule sur un registre patelin. Il enseigne. Elle reste à la maison. Les gosses vont à l'école. Mais il sait que tous les soirs, entre les murs de leur chambre, la réalité va glisser sur ses bases, couler dans l'univers silencieux, écarquillé, souterrain des émotions les plus fondamentales. Il sait que tous les soirs il va la posséder jusqu'au trognon.

Lorsque ses yeux se sont posés sur elle, il s'est trouvé au bord d'un gouffre vertigineux. Elle lui est apparue, avec son visage allongé, ses yeux jaunes, sa tristesse et sa vivacité, comme une faunesse arrachée à son monde magique. On aurait cru voir dans ses cheveux les vestiges flétris de la couronne qu'elle portait dans son univers. Elle parlait beaucoup, mais surtout écoutait d'une façon miraculeuse, si bien qu'il avait l'impression en se racontant de satisfaire à une liturgie obscure, de lui offrir montagnes et océans, tout le mystère de l'histoire. Elle voulait qu'on se déverse

en elle. Un simple corps ne lui suffisait pas. L'écume de la sueur et du foutre la laissait toujours échouée sur une plage vide, seule. Elle attendait avant l'amour. Après l'amour elle attendait encore, calme et insatisfaite, déçue par le plaisir, tandis qu'il gisait sur le côté, assouvi. Marie attendait l'amour comme on attend, sur les quais nocturnes d'un songe, le paquebot qui plonge dans la nuit laiteuse de l'au-delà. Marie attendait l'amour comme on attend la mort. Elle avait dix-huit ans.

UN

En ce début de février 197*, le Mistral descend la vallée du Rhône à plus de cent kilomètres à l'heure, interdisant toute sortie aux petits enfants. Il charrie avec lui un froid insupportable. Cette épreuve dure depuis déjà quarante-huit heures, et tous les valentinois ont les nerfs à fleur de peau. Ils errent en gilets de laine dans leurs maisons aux murs glacés -le Mistral se rit des isolations les plus modernes, et fait chanter en virtuose les vieilles maisons étriquées des marinières, les anciennes fermes dispersées dans les vergers à l'abandon.

-Au château, on n'avait pas froid comme ça, bougonne l'inspecteur Marc Duprat, vingt-neuf ans.

Ils sont sept dans le bureau flambant neuf du commissaire Robert Garnier. Ils n'ont aucune raison particulière de se presser dans cet espace exigü, sauf la nécessité animale de puiser dans la présence physique des autres un peu de réconfort. Le café tiède et pisseux dont ils tiennent tous un gobelet entre les doigts ne peut suffire à cette tâche.

Le plus âgé d'entre eux, l'inspecteur Jean-Marie Velt, cinquante-deux ans, lève les yeux au ciel. Son regard ne rencontre que les aveuglantes plaques d'isolation du plafond et il s'empresse de baisser les yeux. Tous grelottent.

Le commissaire Robert Garnier, quarante ans, est

le seul, noblesse oblige, à travailler. Il trie des dossiers. Chaque journée, depuis qu'il occupe ce poste, commence par une courte réunion informelle. Ensuite chacun vaque à ses occupations. Robert Garnier a le plus profond respect pour l'équipe efficace que constituent ses inspecteurs. Lui-même n'a pas de flair, une intelligence déductive médiocre, et sa curiosité s'exerce toujours sur des détails sans intérêt.

Un long hululement passe sur la façade du nouvel "hôtel des polices", construction prétentieuse d'aluminium et de verre en forme d'attaché-case qui se mire dans le Rhône. Marc Duprat tressaille. Lorette Pastenague, trente-cinq ans, hausse les épaules et boit une gorgée de café.

-Honnêtement, fait-elle remarquer, on avait plus froid que ça au "château". Il y avait des courants d'air partout.

Six paires d'yeux réprobateurs se posent sur elle et elle ne peut retenir un soupir : elle sait qu'elle a raison, et les hommes ligués contre elle savent qu'ils sont nombreux.

-P'tain, grailonne Simon Goumazeille, trente-deux ans, au château j'osais aller pisser, j'avais pas peur que mes cacahuètes se transforment en marrons glacés.

Il éclate de rire. Il donne toujours l'impression qu'on a fait des frites la veille dans ses bronches. Les autres regardent ailleurs. Lorette sourit. Simon est son meilleur allié. Il est impossible de se solidariser

longtemps avec un abruti de cette trempe.

-Si tu veux avoir gratis un eskimau pistache-myrrille, va aux chiottes ! insiste-t-il.

Il relance le moteur exténué de sa poitrine pour un nouveau rire.

-Il y a ces cinq plaintes qui traînent, dit le commissaire Garnier. Pour les deux voitures et le vol à la tire, on a fait tout ce qu'on pouvait pour le moment. Il faut attendre du nouveau, s'il en vient. Le trafic de drogue, aux Fouguettes, on sait qui c'est. Et puis il y a cette histoire de chien...

-C'est la morte-saison, commente Patrick Tempier, trente-sept ans.

-Je vois que Simon n'a pas le monopole du mauvais goût, réplique Marc. Qu'est-ce qui te dirait ? Un cadavre en pièces détachées dans un terrain vague ? Une juteuse affaire de prostitution infantile ?

-Non, bien sûr. Mais enfin les affaires courantes ne sont pas passionnantes en ce moment.

Patrick Tempier est le seul dans ce bureau qui éprouve pour son métier une véritable passion.

-Encore un peu de café ? intervient Stanislas Gandol, vingt-cinq ans.

Tout le monde se détend. Stanislas est un joli blond qui ressemble à un ourson. Il ne supporte pas les conflits. Ce handicap annule tous les avantages que pourraient lui valoir son intelligence et sa curiosité, aussi alertes et sans à-priori que celles d'un enfant. Il n'a pas d'opinion particulière sur son métier, mais il

aime l'équipe qu'ils forment tous ensemble. C'est sa seconde famille. Et par sa seule présence il arrive en effet à en faire une sorte de famille. Robert Garnier a compris depuis longtemps que ce jeune homme effacé et serviable huilait les rouages. Grâce à sa désarmante gentillesse, les deux phalocrates de service, Simon et Jean-Marie, évitent de provoquer Lorette. Lorette oublie de relever toutes les infractions à son code sourcilleux régissant l'égalité des sexes. Personne n'a encore cassé la gueule à Simon, pourtant toujours soucieux de pulvériser ses propres records de grossièreté. Marc et Patrick mettent en veilleuse l'antipathie viscérale qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Oui, Stanislas est un précieux élément.

-Qui veut aller voir le chien ? demande Robert Garnier.

Il ne se résigne à donner des ordres que lorsqu'il a épuisé toutes les autres stratégies. Cela n'arrive que quatre ou cinq fois par an.

C'est souvent quand le Mistral souffle, ou quand Stanislas, de santé fragile, est absent.

Robert Garnier regarde Stanislas. Il a envie de pisser, mais la perspective de pénétrer dans l'horrible placard bleu menthe où malgré la lucarne grande ouverte règne encore une suffocante odeur de laque le glace jusqu'aux os. Lui non plus ne se plaît pas dans cette performance d'architecte en vogue. Il préférerait son vaste bureau poussiéreux au plancher de châtaigner et les hautes fenêtres à croisillons donnant

sur les falaises calcaires, de l'autre côté du Rhône.

-C'est la neuvième plainte en dix-huit mois, continue-t-il. Cet animal terrorise tout le quartier.

Les inspecteurs se regardent d'un air consterné. Lorette et Marc ont la phobie des chiens. Les chiens ne comprennent pas les sommations. Les armes à feu ont sur eux le même effet dissuasif que les escarpins ou les montres-bracelet. Quand il était petit, Marc a eu le quart de la fesse gauche enlevé par un bouledogue. Lorette ne comprend pas qu'on puisse trouver le moindre attrait à ces créatures aux pattes boueuses et aux babines dégoulinantes de bave qui perdent leurs poils à chaque changement de saison.

Les quatre autres aiment les chiens. Stanislas en a cinq, cinq corniauds inadoptables rescapés de la fourrière.

-Je veux bien y aller, dit Marc . Qui vient avec moi ?

-Je t'accompagne, propose Lorette. Mais j'aimerais d'abord passer chez moi me changer. Je n'avais pas prévu ça.

-Bon, reprend Robert Garnier. Il faudrait aussi que quelqu'un aille faire un tour aux Fouguettes. Patrick ?

Avant qu'il ait prononcé ce nom, Simon et Jean-Marie étaient au garde-à-vous. Robert Garnier soupire. Il n'ignore rien du penchant avéré de Laurel et Hardy pour les actions d'éclat dans les quartiers difficiles. Ces deux-là n'ont pas froid aux yeux. Ils sont capables de

transformer en guerre civile l'arrestation d'un dealer occasionnel. Patrick sort du bureau en maugréant.

-Fais-toi accompagner par Stanislas ! crie le commissaire.

Il connaît le goût de Patrick pour la solitude et le désapprouve. On ne peut pas se permettre ce genre de fantaisie dans un métier comme le leur. Stanislas, empressé, se hâte de quitter le bureau à son tour. Les deux durs, les bras croisés, font la tête. Robert Garnier leur tend un énorme dossier.

-Il y a encore tout ça à taper, les gars, dit-il. Et il faut y inclure les nouvelles déclarations de Fargatte.

De plainte en plainte, cette affaire dure depuis quatre ans et demi. A l'origine, il s'agissait d'une obscure histoire de bornage entre deux propriétés mitoyennes. S'y sont ajoutés des voies de fait, l'empoisonnement de deux chiens, l'incendie d'un hangar à bois, des insultes et des menaces de mort, une tentative de suicide. Les duettistes sont deux frères septuagénaires et tous deux vieux garçons qui occupent ainsi leur retraite et la vie active des flics valentinois. Jean-Marie et Simon se regardent.

-C'est bandant, comme boulot, fait remarquer Simon.

Le commissaire s'est plongé jusqu'aux yeux dans un monceau de paperasses et ne lui répond pas.

Ils ont pris la Ford de Marc, mais c'est Lorette qui conduit. Ils répugnent tous deux à utiliser les

voitures de patrouille. Lorette s'est changée. Elle porte des chaussures de marche de huit cent grammes, une vieille combinaison de ski, un blouson d'aviateur dont le cuir griffé et taché ne craint plus rien. Elle a laissé ses gants de jardin dans la boîte à gants, car elle conduit toujours les mains nues, mais tout à l'heure elle les mettra en sortant de voiture. Marc, de son côté, n'a rien prévu. Il sait que pour empêcher un chien de soixante kilos de vous déchiqueter un bras ou une jambe, c'est une porte blindée qu'il faudrait. Quand le bouledogue lui a arraché la fesse, Marc portait un short bavarois en cuir. Et c'était un tout petit bouledogue. Mais il se garde bien de faire partager ses réflexions à Lorette.

-J'ai mal à l'estomac, dit-il. Dès que j'ai bouffé depuis plus de deux heures, j'ai mal.

-J'ai une pomme dans mon sac, répond Lorette. Sers-toi.

Ils se dirigent vers les terrains vagues, les anciennes pâtures envahies de ronces et de genêts, les vergers en friche. Les cubes des entrepôts de la zone artisanale de Guilhaerand s'espacent. Ils roulent vers les falaises.

-ça me fait comme si on m'enfonçait une aiguille à tricoter au milieu du bide, c'est horrible. Je reste plié en deux, reprend Marc en épluchant sa pomme avec un soin méticuleux.

Lorette lui jette un regard à la dérobée. Elle lui trouve un air de petite vieille hypocondriaque. Dès

qu'elle a de nouveau les yeux fixés sur la route, Marc à son tour risque un coup d'oeil. Elle a tout du bonhomme Michelin avec ce déguisement. Il croque dans la pomme, circonspect.

-Et après, poursuit-il, la bouche pleine, ça me descend sur les tripes. Là j'ai plutôt l'impression qu'on m'écrase les viscères avec des mâchoires de freins. J'ai l'intestin qui gonfle, et des coliques...

Lorette tourne derrière un hangar à fruits et débouche sur la petite route étroite des vergers. Elle prie pour ne croiser personne.

-D'après les toubibs, ronchonne Marc, c'est dans la tête. Mais je te garantis, moi, que c'est dans le bide.

-Dis, Marc, pourquoi tu me parles de ta tripaille ? Qu'est-ce qui peut te faire penser que ça m'intéresse ?

-Mais je...

-C'est parce que je suis une gonzesse ? Tu en as déjà parlé à Simon, de tes coliques ?

-Non, je...

-A Patrick ?

-Non, mais je pensais...

On dirait qu'il va pleurer. Lorette est furieuse, mais elle comprend que Marc, par ces confidences peu râgoutantes, lui a marqué sa confiance et même une certaine affection. Il lui lance un regard de reproche.

-Bon, arrête, dit-elle. Moi je saigne comme un goret aujourd'hui, j'ai mal aux seins et aux ovaires et j'ai laissé mes tampons dans mon autre manteau. Mais je n'ai pas particulièrement envie de dissenter là-

dessus. Tu comprends?

-Oui, oui, dit Marc, interloqué. Je comprends. Je suis désolé...

-On n'est pas TOUTES des infirmières, O.K ? Moi par exemple, je suis flic.

Elle arrête la voiture. Ils découvrent un mobil-home en ruine flanqué de dépendances en parpaings et entouré d'une palissade branlante que le Mistral rudoie. Sans le roncier qui s'y enchevêtre elle serait déjà par terre. Lorette enfile ses gants de jardin. Marc peine à ouvrir la portière, commence à s'asseoir de côté pour sortir de la voiture et prend la vitre en plein visage, tandis que la manivelle de l'ouvre-glace lui déboîte la rotule. Il jure.

-Il y a un de ces Mistral !

Lorette éclate de rire. Le vent hurle autour de la voiture et la secoue comme une balancelle. Des branches et des papiers gras passent à des vitesses vertigineuses dans les airs.

-ça n'a pas l'air de se calmer. Tu vois quelque chose ?

Ils sortent de la voiture en même temps, arc-boutés contre les portières. Ils ont l'impression d'une énorme haine stupide qui s'époumone autour d'eux. Les cheveux de Lorette, toujours sagement réunis dans une queue-de-cheval sur la nuque, s'échappent par bouffées bouillonnantes de l'élastique et forment autour de son visage une étoile hystérique de tentacules blonds. En un instant elle en a plein la

bouche, les yeux, et ils fouettent son visage.

-Merde ! fulmine-t-elle. C'est décidé, je me rase la tête !

-Non ! s'écrie Marc, pris de panique. Attends...

Il lui rattache les cheveux, en les tordant, de façon à les coincer dans le col de son blouson. Un concert d'aboiements leur parvient à travers les hurlements du Mistral.

-Ils sont là, dit Lorette en les montrant du doigt.

Une quinzaine de petits roquets broussailleux trépignent et bondissent derrière le portail grillagé. Marc avise un gros bouton rouge fixé à la boîte aux lettres. Il sonne.

Au bout de quelques minutes, la porte du mobil-home s'ouvre et une très vieille femme en sort. A ses pieds se déversent encore une dizaine de chiens miniature. Certains ont des culs de babouins, d'autres des taches de mercurochrome. A tous il manque des dents. La vieille traîne ses charentaises jusqu'au portail. Elle leur décoche un regard soupçonneux.

-Police, dit Lorette en présentant sa carte.

Le visage de la vieille s'éclaire. Elle ouvre le portail. Aussitôt une grappe de chiens s'attaque aux mollets des deux inspecteurs.

-Eh ! rappelez-les ! hurle Lorette.

-Barrez-vous ! s'écrie Marc. Il lance un violent coup de pied dans la foule hérissée. Un petit croc pointu traverse sa chaussure et lui pique le gros orteil. Lorette se débat. Marc remarque, amer, que sa

combinaison de ski et ses écrase-merde représentent une protection efficace contre la horde de roquets. Sa chaussette gauche est déjà imbibée de sang.

-Je porte plainte ! bêle la vieille. Venez, entrez !

Elle s'aperçoit soudain que son armada de black and white interdit toute progression aux deux policiers. A la stupéfaction de ces derniers, elle saisit une grosse casserole en fer-blanc sur un tas de gravats et se met à taper dans le tas en poussant des cris de chouette. La meute se disperse.

-C'est comme des enfants, explique-t-elle à ses hôtes médusés.

Marc a deux enfants, mais il ne dit rien. Lorette se sent confortée dans sa décision de ne pas enfanter. La vieille les entraîne vers une sorte de porcherie.

-C'est là, dit-elle. Je porte plainte.

Le Mistral ne peut rien contre la puanteur qui règne dans ce cul-de-basse-fosse. On entrevoit un cadavre improbable, monstrueux, massé dans une encoignure. Lorette respire par la bouche. Marc a très mal aux tripes. La vieille les empoigne de ses petites mains crochues incroyablement dures et les tire vers le fond du réduit. Ils écrasent des choses molles et glissent sur d'autres qui font des bruits humides.

Au premier abord, ça ressemble à un veau contrefait auquel on aurait coupé les oreilles. Mais les babines noires encore souillées d'une écume sanguinolente découvrent des crocs de cinq centimètres.

-Ils l'ont empoisonné, se lamente la vieille. Une si bonne bête ! Il me gardait la maison ! Jamais un mot plus haut que l'autre !

Ses propos sont entrecoupés de cris perçants. La meute de roquets se rassemble au-dehors. Marc et Lorette sortent de la porcherie. Marc a des hauts-le-cœur.

-Madame... Navarrin, c'est ça ? dit Lorette, exaspérée. Les gens du quartier ont porté plainte neuf fois en un an et demi contre votre... chien. Il a mordu deux enfants, mangé un nombre incalculable de poule et deux agneaux, tué trois chats et un chien. Vous pouvez porter plainte, mais je ne vous le conseille pas.

La vieille se met à hululer. Marc a battu en retraite. Lorette crie de plus en plus fort, et les chiens, effrayés, forment un cercle lâche autour des deux femmes.

-Combien avez-vous de chiens ici ? Ils sont dans un état sanitaire déplorable. Vous vous rendez compte des risques que vous faites courir à tout le quartier ? Ils sont vaccinés ?

-Je suis une pauvre vieille, vocifère la vieille en versant des torrents de larmes. Les gens sont méchants !

-Il faut enlever cette horreur, faire nettoyer... appeler l'équarisseur... je vais contacter les services de l'aide sociale, vous ne pouvez pas rester là-dedans... vous n'avez pas de parents ?

-Je porte plainte ! criaille la vieille, obstinée.

Lorette n'a jamais vu personne verser de telles quantités de larmes. On dirait qu'elle déborde.

Assis dans la Ford à la place du mort, Marc se force à finir sa pomme.

Qu'il fasse beau, qu'il pleuve ou qu'il vente, que ce soit le jour ou la nuit, les gosses sont dans les caves du 36b2. Patrick et Stanislas ont laissé la voiture près de la gare et attaquent le chemin jusqu'aux Fouguettes à pied. Inutile de se faire crever un pneu. En vingt-cinq minutes ils arrivent aux premiers ensembles d'immeubles gris. Tout a l'air calme, ormis le vent qui fait voler des objets disparates avec une violence inassouvie. Patrick déplie sur le bas de son visage le col en fourrure de son blouson. Stanislas fait le gros dos. Ils remontent l'allée en gore qui serpente entre les immeubles. Ils sont conscients d'avoir l'air de ce qu'ils sont : un flic expérimenté et un flic inexpérimenté qui se baladent comme deux fausses notes dans une partition sauvage mais cohérente.

Ils sont venus maintes fois dans ce quartier, et toujours pour les mêmes raisons : drogue, prostitution, proxénétisme, violences, racket, vol, recel, ateliers clandestins. Aujourd'hui c'est drogue. Stanislas a mal aux oreilles. Il met ses mains en conque des deux côtés de sa tête. ça le soulage un peu.

-Pourquoi tu ne portes pas de bonnet ? demande Patrick. Y'a pas de honte.

Ils descendent toujours le même escalier en béton

qui sent l'urine et la merde. Tâtonnent dans le noir en suivant le boyau humide qui mène aux caves. Ils marchent sur quelqu'un.

-Va niquer ta grand-mère, connard de mes couilles, grince une voix avinée dans l'obscurité.

-Police, dit Stanislas.

La voix se tait. Ils arrivent devant la vieille porte blindée et frappent à coups de poings dessus avant de la pousser. Simple politesse, elle n'a jamais fermé. Une dizaine de gamins sont affalés sur des puciers recouverts de vieilles couvertures. Il y a aussi des sièges de voiture et une vingtaine de radios-cassette. Le sol est humide, l'air froid, saturé d'humidité. L'odeur de moisissure est presque aussi forte que celle des bougies et de l'herbe. Trois des mômes ne sont pas arrivés à se relever. Un homme de trente ou trente-cinq ans qui était allongé auprès d'une gamine défoncée les regarde d'un air traqué.

-Allez Momo, dit Patrick. On y va.

-Pourquoi ? crie Momo. J'ai rien fait !

Stanislas a déjà ramassé trois seringues et deux petites cuillères. Patrick se penche sur la fillette à demi-nue dont la tête roule sur les plaids. Elle est inconsciente. Il saisit un des bras graciles et compte les piqûres. Sept. Un doux son monotone filtre à travers ses lèvres entrouvertes.

-Mademoiselle est majeure, bien entendu ? demande Patrick d'une voix atone. Puis, se retournant vers Stanislas :

-appelle une ambulance pour ces trois là.

-Vous avez un mandat d'amener ?

Patrick laisse sortir les gamins qui tiennent sur leurs jambes. On entend des pas précipités dans le boyau.

-Faites gaffe, c'est de l'abus ! C'est un abus policier !

-Tu veux une baffe ? demande calmement Patrick.

-On aurait dû garer la voiture plus près, murmure Stanislas.

Il a rempli un sac en PVC de toutes les pièces à conviction glanées dans cet antre sordide.

-Appelle aussi du renfort, reprend Patrick. Dis-leur de venir vite.

Stanislas sort, son sac à la main. Il a l'air de revenir du marché. Les vitres brisées du taxiphone ne lui offrent aucune protection contre la violence du Mistral. Il lui semble qu'un attroupement se forme au pied d'un immeuble, à deux cent mètres de là. Ses oreilles lui font de plus en plus mal. Il se maudit de ne jamais avoir sur lui ni cache-col, ni passe-montagne. Ses coups de fil passés, il revient vers le 36b2 en se tenant les oreilles. Le sac en PVC bat contre son bras replié.

L'ambulance arrive déjà. Trois colosses en descendent.

-C'est par là, dit Stanislas.

Il aimerait leur parler de ses oreilles. Les toubibs

jettent un coup d'oeil sur l'escalier.

-Bon, grommelle l'un d'eux. Pas la peine de sortir les brancards.

Dans le couloir, plus personne ne cuve. Stanislas est resté dehors. Arrivés dans la cave, les trois ambulanciers sont moins blancs qu'au début. Ils sont aussi de plus mauvaise humeur. L'un d'eux examine rapidement les trois gosses. La gamine ne fait plus de bruit, sa tête est immobile et ses yeux un peu révulsés.

-Elle est dans le coma, laisse tomber le médecin. Les autres, ça ira.

Il enroule une grosse couverture autour du corps léger et le charge sur son épaule avec précaution. Les deux autres n'ont besoin que d'être soutenus.

Patrick sort. Il s'est menotté avec Momo, qui se laisse traîner de mauvaise grâce.

-On y va.

Ils ont le vent dans le dos, cette fois. On dirait qu'ils s'adossent tous les trois au chasse-ballast d'une immense locomotive roulant au pas. Momo est entre eux deux.

L'ambulance les dépasse en trombe. Sa sirène hurle et son gyrophare tourne.

-Quelle frime, dit Patrick entre ses dents.

Momo joue les chiens à roulettes. Les deux inspecteurs se retournent en même temps. Une bande d'une vingtaine d'adolescents les suit à distance. L'un d'eux ramasse une pierre.

-Ils ont pas le droit ! hurle soudain Momo en

essayant de se dégager.

Patrick et Stanislas hâtent le pas, tirant leur prisonnier sans ménagement. Quelques pierres volent. Il n'est pas facile de viser juste avec ce Mistral. Stanislas pense à un vieux film, *La Chaîne*, où deux bagnards enchaînés ensemble, un noir et un blanc, s'évadaient.

Patrick reçoit une pierre sur le sommet du crâne. Stanislas sort son flingue.

-Range ça, grogne Patrick.

Stanislas range. Il commence à avoir peur, mais l'attitude de son aîné le rassure. Les gosses se sont rapprochés. A son tour, il reçoit une pierre sur la tête. Quelques secondes plus tard, c'est le tour de Momo. Celui-ci se débat comme un fou furieux.

-Arrêtez ! Stop ! Merde ! Arrêtez de jeter ces putains de caillasses ! Délivrez-moi, bande de cons !

Ils repartent en zig-zag tous les trois. L'éclat de Momo a douché l'enthousiasme des gamins. La petite bande recommence à les suivre, mais cette fois sans se presser.

-Tu peux crever, dealer de merde ! hurle une grosse femme en brandissant le poing, à un balcon du quatrième étage.

C'est le dernier immeuble. Ils entendent la sirène des collègues. L'attroupement se dissout en quelques secondes. Il ne reste plus qu'eux trois, et le Mistral.

Mission accomplie. Patrick s'aperçoit qu'il saigne de la tête. Momo aussi. Stanislas n'entend presque plus

rien.

-Eh, tu la connais, celle du mec qui va au bordel avec une pièce de cinq francs ?

Jean-Marie se sert de ses deux index pour taper. Simon est plus rapide, mais il s'arrête tout le temps pour raconter des histoires de cul.

-Quand il la glisse dans la fente, la putain dit "merci", c'est ça ? Dé-pré-da-ti...

-Ah, tu la connais.

-Merde, dit Jean-Marie. J'ai tapé "fente", avec tes conneries. Passe-moi le blanc.

Ils se regardent, et tous les deux éclatent de rire.

Jean-Marie tape avec les mitaines en cuir qu'il utilise pour conduire.

REGIS

C'était le jour de ses seize ans. Il est entré dans le salon et n'a pu dépasser le seuil que d'un pas. Elle était appuyée contre la table en acajou massif, un peu déhanchée, une main sur le ventre, et elle lui souriait. De ces deux choses il se souvient : sa main potelée aux doigts courts avec des ongles vernis en noir laqué et des bagouzes de maquereau niçois, et puis sa bouche, noir laqué aussi, si bien dessinée qu'il était impossible de connaître sa véritable forme, déroulant une rangée de fausses dents de lait. Tout en elle rabâchait le même message, de ses porte-jarretelles en dentelle violette à l'éclat morne de ses yeux. Son père était un peu en retrait de la créature, un sourire nerveux aux lèvres, le regard allumé, les joues très rouges.

Il ne l'a jamais su, mais ce jour-là est le seul où il aurait pu choisir son destin. Il aurait pu faire volte-face, claquer la porte et partir dans la nuit pluvieuse. Il ne l'a pas fait. Tenant la main de son père avec un abandon de tout petit garçon, il est entré avec lui dans ce monde où les femmes ne sont jamais que des culs. L'expérience fondatrice de sa sexualité et de toute son identité est là. Il n'en a pas choisi d'autre.

Le reste n'a été qu'un tourbillon d'émotions excessives. Son père était dans la pièce d'à côté -la chambre des parents- avec une autre femme. Tout a

commencé comme prévu par une éjaculation précoce, péripétie que la putain a trouvée bien naturelle et même profitable pour la suite. Régis a oublié très vite qu'il était maigre, maladroit, emprunté. Le héros de la soirée était son petit oiseau. La putain lui a tout de même enseigné quelques trucs sur le sexe féminin, incontournable figurant de ce type de théâtre. Elle lui a surtout appris les différentes façons de jouir du corps d'une femme. La vie entière s'est soudain réduite aux limites d'une chambre rouge où chantait la scie musicale de ce bonheur extrême et demeuré qu'on appelle le plaisir.

Il se rappelle mieux la suite. Le champagne coulait à flots. La putain, complaisante, faisait des compliments sur le chibre du petit, bon sang ne saurait mentir, bon chien chasse de race, qui s'adressaient surtout au vieil habitué prodigue qu'était le père. De l'autre putain il n'est pas capable de se rappeler si elle était blonde ou brune, mais elle ne cessait de glisser ses longues mains salaces dans les poches de son père et les siennes.

Puis les putains étaient parties, mais ce n'était que le début d'une longue série de bordées communes. Il était bien le fils de son père.

Son père. Avant d'aller se coucher, le vieux lui avait balancé un affectueux coup de poing dans les côtes. Sacré Régis, va. Tu payais pas de mine, pourtant. Ah, ah, tu es bien mon fils. Et il le disait comme si à ce moment-là seulement il devenait

vraiment son fils. C'est la tendresse complice, abusive, incestueuse du père qui a choisi pour lui. Il ne le sait pas, et dix-neuf ans plus tard il mourra sans le savoir. Par ce cadeau d'anniversaire, son père l'a châtré avec une précision chirurgicale. Le désir était la seule force qui pouvait le pousser sur ces routes incertaines, dangereuses, qui vont à la rencontre de l'autre. Désormais son désir gavé ne sera plus que ce poids qui le maintient assis dans l'émerveillement d'un plaisir onaniste. Il est roi, il est dieu, il est homme. Il bande. Il est prêt. Son destin est tracé au bistouri. Il sera donc, pour le plaisir de la fatalité, à l'affût de tous les talents susceptibles de renouveler des tragédies jeunes de dix mille ans, un cadavre, un parfait cocu, une dupe exemplaire. Il est mûr pour rencontrer Marie.

DEUX

L'entrepôt de fruits et légumes se trouve à la limite entre les communes de Guilhaud-Granges et Saint-Péray, sur la morne plaine alluviale où s'étendent les zones industrielles et artisanales.

Le couple qui le tient a peu d'amis. Une mauvaise blessure de guerre a laissé Richard boîteux. C'est un homme corpulent, colérique et aigri. Il n'a tiré aucun avantage de son héroïsme sous l'occupation. Sa femme, Mona, beaucoup plus âgée que lui et presque impotente, trône à la caisse principale une ou deux fois par mois.

En l'épousant, il a épousé un gagne-pain. C'est bien ainsi qu'elle l'a compris, et en vingt-trois ans de mariage, il n'a jamais mangé une miche sans l'avoir gagnée à la sueur de son front. Mona n'est pas méchante, mais ce n'est pas non plus une poire. Richard ne l'aimait pas. Il a essayé de se servir d'elle pour s'organiser une vie où elle n'aurait pas eu la moindre importance. Parce qu'il n'y est pas arrivé, il la hait de tout son coeur. Mona, elle, avait de la tendresse pour lui. Cette tendresse ne s'est jamais démentie.

Elle sait tout de lui. Elle ne s'en sert pas.

Dans le quartier, les avis sont partagés. Richard, le Capitaine Ricardo, comme il aime se faire appeler en souvenir de la résistance, a ses opposants et ses partisans. Certains sont heureux de retrouver en lui des

valeurs dont le naufrage les effraie : la virilité, la vaillance, le patriotisme, l'ardeur au travail, l'autorité. Ils admirent l'énergie dont il fait preuve pour remettre au travail tous ces fainéants de voyous, d'anciens taulards qu'il réinsère en partenariat avec une association. Il va finir par y laisser sa boîte. Ricardo laisse entendre que lui aussi a connu la prison. Mais c'était sous l'occupation. A l'époque, on ne dorlotait pas les prisonniers. D'autres sont exaspérés par ce vieux réactionnaire despotique qui fait son beurre en exploitant d'anciens délinquants et se gargarise de hauts faits invérifiables.

Mona, elle, n'a que des opposants. Elle est vieille, riche, silencieuse.

Personne ne sait ce qu'elle pense.

On dira ce qu'on voudra de Ricardo, tous les matins à cinq heures il est là. Il donne la main à ses frappes pour décharger les camions et monter les bancs. Il est boîteux, obèse, il a cinquante-six ans. Il pourrait rester au lit. Malik et Milou le trouvent con. Pour Homère, Vincent et Paulo, c'est un malade.

Le soir aussi, c'est le dernier à partir. Il sait ce que ses drôles d'employés pensent de lui. Mais s'il n'agissait pas ainsi, ils se sentiraient surexploités et les choses seraient encore plus difficiles à gérer.

Malgré le boulot ingrat, il est mieux à l'entrepôt, entre hommes, que chez lui avec Mona. Il voit passer du monde. Beaucoup de gens viennent faire leurs

courses ici, surtout des femmes. Tout en claudiquant et en tonnant d'un bout à l'autre de l'entrepôt, Capitaine Ricardo, incarcéré dans sa viande en déroute, s'abandonne à son vice le plus talentueux : il rêve.

Certains visages sont pour lui des chemins mystérieux dont il admire les premiers méandres sans s'y engager. Il lui suffit de les imaginer. Il n'a pas envie de partir, encore moins d'arriver. Mais la merveilleuse légèreté du voyageur lui manque, il s' imagine suspendu dans l'inconnu entre une certitude et l'autre. Certains visages miroitent sous ses yeux comme la Mer de Paille devant le regard des navigateurs.

Capitaine Ricardo n'a pas de bagages. Il est fatigué de contempler ce présent qui se transforme en passé sans jamais avoir été un avenir. Et la vie passe aussi, avec la lenteur de l'ennui. Il n'est jamais las de jouer son rôle. Mais la scène est par trop minable.

A partir de huit heures, à l'ouverture, l'équipe de jour arrive : trois jeunes gens trop frêles ou trop abîmés pour porter les cageots. Les cinq gros bras sont libres jusqu'à quatorze heures.

Ce jour là Daniel, chargé de surveiller les étalages, stationne à côté de Rosco, un superbe gaillard de vingt-cinq ans rongé par l'ostéoporose. Leurs visages d'ordinaire maussades sont animés et souriants, on y retrouve des traces de ce qu'ils étaient quinze ou vingt ans plus tôt, avant leur chute dans l'âge adulte. Daniel sort de sa poche une petite boîte

en carton bleu et l'entrouvre. Les yeux de Rosco s'éclairent, d'un vert doré de jeunes feuilles.

Capitaine Ricardo s'ébranle. Même s'il n'y a pas encore beaucoup de monde, il n'aime pas que ses employés se donnent du bon temps. Un homme qui fait preuve d'initiative trouve toujours quelque chose à faire : des fruits écrasés à enlever des étagères, un coup de balai à passer. Ils s'en tiennent toujours au minimum, arguant qu'ils sont payés le minimum. Mais qui d'autre voudrait de ces voleurs, de ces petits trafiquants ?

Tout à leur contemplation, les deux jeunes hommes n'ont pas fait attention au capitaine. Le voilà qui arrache la boîte des mains de Daniel. Une sueur diaphane baigne soudain le visage de celui-ci. Il a envie de tuer ce gros imbécile. Il respire profondément et écoute en lui la colère se replier avec des craquements de cartilage. Rosco n'ose pas le regarder. Daniel attend encore quelques secondes et un sourire absent détend sa figure de belette.

Capitaine Ricardo ouvre la boîte. Il y trouve une dizaine de mouches. Un petit rire ravi lui échappe.

-C'est toi qui les a faites ?

Daniel ne répond pas. Il s'en veut de ressentir une bouffée d'orgueil devant l'admiration d'un type qu'il méprise, mais c'est comme ça. La chair, pense Rosco en regardant rosir son camarade, est quand même moins faible que l'esprit.

-Allons, gamin, reprend Capitaine Ricardo d'une

voix rassurante, t'as pas besoin de me le dire. J'étais champion à la mouche et au vif avant que ta mère ait ses règles. Celle-là, tu l'as achetée.

Il la sort, fait miroiter trois brins de plume sous l'éclairage électrique. Sans le vouloir, Daniel et Rosco hochent la tête. Le vieux salaud les a encore ferrés.

-Et toutes les autres, tu les as fabriquées. ça, c'est de la poule. Tiens, ça, c'est du canard. De la sarcelle, même. Et ça...

Ricardo reste stupide. Il tourne et retourne le joli petit objet, le mire, souffle dessus avec délicatesse. Ses deux employés sourient. Le vieux crabe est bon, d'accord. Mais ce n'est pas un devin.

-Ah, ça alors...

-Perroquet gris, souffle Daniel.

-? Et celle-là ?

-Goura couronné.

-Elle n'a pas l'air très souple, fait remarquer Ricardo.

Il est vexé. Il n'aime pas être pris en flagrant délit d'ignorance, lui qui se targue de tout savoir et sait beaucoup de choses.

-Faut la voir dans l'eau, dit Rosco.

-Tu la vois, tu mords à l'hameçon, dit Daniel en souriant. On dirait une de ces petites libellules, tu sais...

Tous les trois, muets, regardent passer au-dessus des fruits le fantôme d'un petit insecte azuré dont les pattes frôlent la surface de l'eau. Et les voilà sur les bords d'un torrent. La musculature frissonnante du

courant tressaille. Sous les reflets métalliques se dessine un Eden sombre et froid, le paysage de galets et de roches arrondies où passe, mystérieuse, l'ombre d'une truite. Les trois hommes retiennent leur souffle. Elle passe, très vite, la beauté lapidaire de ses mouvements vous crochète le coeur comme la résurgence d'un visage aimé et perdu, comme une inspiration subite. Ils restent suspendus quelques secondes dans la pureté de leur émerveillement, s'en gorgeant à longues goulées avant qu'il se trouble et se dégrade en désir de tuer, en soif de gloriole.

-Tu les as essayées ?

-Pas toutes, répond Daniel, renonçant à faire la tête. A l'ouverture...

-On se promène, dit Rosco. On repère les coins.

-Vous connaissez le Boulé ?

-L'estivon ?

Une jeune femme tousse, timide. Daniel pèse ses fruits en pensant à un coude de la Gleyre où il pêchait les écrevisses quand il avait dix ans. Capitaine Ricardo regarde ailleurs. Rosco déplace quelques pommes dans un cageot. La ménagère a l'impression pénible d'avoir interrompu de palpitantes confidences. ça sent l'amour et le complot, les verts paradis que l'approche de l'adolescence roussit. Elle s'éloigne, gênée. Aussitôt les trois lascars reconstituent leur cercle fermé.

Il est question de trous d'eau, de mangroves naines formées par les racines des aulnes. On parle de cavernes aquatiques à la mesure de leurs mythiques

habitants. On glisse sur le pelage de mousse visqueuse qui revêt, à tel endroit, l'épaule rocheuse d'un gué.

Daniel et Rosco sont heureux de rabattre son caquet au capitaine, pour une fois. Ses coins sont des tuyaux crevés, on voit bien qu'il n'est pas né ici. Il faut avoir, pour la pêche dans ces ruisseaux sauvages, le tempérament de chèvre des montagnards. Il faut savoir grimper, se couler dans les chemins ténus des bêtes qui vont boire.

Capitaine Ricardo se sent à la fois blessé et captivé. Il ira, ce printemps, à la pêche. Il trouvera bien un moment. En attendant il écoute ce demi-sel lui raconter sa Combe. Il écoute avec une expression de douleur, lui qui a dépouillé le langage de toutes ses facultés magiques, richesse des pauvres, miroir de la vie, peau bigarrée des émotions et des sentiments, toucher des âmes, pour le réduire à un instrument de domination. Il écoute mais ne sait plus depuis sa jeunesse comprendre ce que les autres disent, ni percevoir les inflexions de leur timbre et ce qui transparaît d'eux dans le ballet de leurs gestes et de leurs expressions. Sinon il verrait Daniel en culottes courtes, les genoux griffés, plus sauvage que les petits crapauds à ventre jaune qu'il s'amuse à attraper. Et il trouverait naturel, comme Rosco le marseillais, qu'un petit primitif qui ne connaît d'autre loi que celle de la pesanteur finisse par échouer en prison. Mais Ricardo s'en fout. Les autres ne l'intéressent pas. Et il subit, avec la bouffée de haine viscérale d'un sportif amateur

qui se fait humilier par plus novice, la description naïve et envoûtante de cette terre promise où les truites sont comme le bras.

C'est sur la Fièche, à l'un de ces endroits où elle se faufile entre deux escarpements de rochers ocres et gris aux formes rondes. On arrive par une garrigue monotone. On n'entend qu'un doux mugissement, une forêt peut-être animée par la brise. Il est facile d'y accéder : la communale trois passe juste au bord de cet endroit quelconque. Et soudain la gorge se dessine, l'haleine fraîche de l'eau s'épanouit et vous enveloppe. On croirait baigner son visage dans le souffle des grottes. L'eau vous renvoie du fond de brusques étincelles blanches, la lumière y plonge et s'y réfléchit comme dans l'oeil des animaux de nuit. La Fièche se faufile en sinuosités entrecoupées de petites cascades mousseuses. Eclabousses, écume et tourbillons chantent sur plus de cent mètres. En haut, il faut longer les falaises paisibles. Elles se tournent le dos, on croit cheminer sur les hanches, les épaules, les fesses de géants pétrifiés. Ce coin est si joli et si étrange qu'on voudrait en fixer la magie, mais c'est inutile. Il faut y aller pour comprendre, goûter le contraste entre les ondulations paresseuses de la garrigue, le cheminement des rochers offrant leurs surfaces claires aux teintes de pastels, et l'impétueuse lutte de la Fièche, au fond, sombre et rageuse, parcourue d'étincelles.

Au bout d'une centaine de mètres, les falaises s'écartent pour former une sorte de chaudron. La

Fièche s'élargit en une cuve circulaire bordée de deux plages de galets. Sur une vingtaine de mètres, l'eau semble reposer, calme, profonde, avant de s'engouffrer dans une autre série de gorges. C'est la Combe.

-Et là, ça grouille, dit Daniel. Ces plages paraissent inaccessible, mais il y a un chemin. Il faut le prendre au début des gorges, presque en sortant de voiture. Mais ce n'est pas pour vous, Capitaine. Parce qu'au début, il y a un passage où il faut descendre à reculons par des marches que j'ai taillées dans la pierre, il y a des années de ça. Cinq marches. Après ça va tout seul. On reconnaît l'endroit à un piquet goudronné que j'ai mis là pour qu'on s'y tienne. Le piquet, on le voit de la route. Vous voyez que je cache rien. Je donne l'endroit à tout le monde, mais personne n'y va. C'est que c'est toute une organisation pour descendre le fourbi dans la Combe.

-Et puis on revient toujours plus chargés. Tu te rappelles l'année dernière ? avec la bourriche ?

Ils éclatent de rire tous les deux. Cette manifestation de gaîté achève la complicité mourante du Capitaine. D'un seul coup les choses se retrouvent à leur place : le vieux patron et ses deux jeunes employés sur leur lieu de travail.

-Oui, bon, bougonne Ricardo. Vous voyez pas que les clients attendent ? C'est bien mignon, toutes vos histoires, mais je vous paye pas pour raconter votre vie.

Un élan brusque le propulse dans l'allée, vers la

caisse principale où Mona, impénétrable, vient de s'installer.

-Eh ! s'écrie Daniel. Mes mouches !

Le Capitaine se retourne, soudain furieux. Son visage s'est empourpré.

-Mais tu te fous de moi, oui ? C'est ton outil de travail ? Tu viendras me voir ce soir après le boulot. On verra bien ce que Mona en pense, de tes mouches.

Rosco et Daniel se regardent. Daniel est tout pâle. Rosco lui sourit.

-Elle s'en fout complètement, la vieille. Il a dit ça parce qu'il était vexé, pour la Combe.

Le seul mot de Combe les fait éclater de rire une fois de plus, mais Capitaine Ricardo est trop loin pour les entendre.

-Tu crois qu'il ira ?

-Je l'ai lu dans ses yeux. ça t'ennuie pas, toi, d'avoir encore un mort sur la conscience ?

-Eh, Rosco, cabot, je suis pas le seul.

Capitaine Ricardo inspecte d'un oeil courroucé le royaume de sa femme. Un ricanement méprisant fuse entre ses dents. La Combe. Comme s'il avait besoin qu'on lui indique des coins poissonneux. Surtout ces petits morveux. Tout ce qu'ils savent pêcher, c'est les auto-radios sur les parkings.

Dans sa grosse patte repliée, il tient la petite boîte en carton bleu. La rendre ? Mais la prochaine fois, c'est avec leur canne à pêche qu'ils viendraient

travailler.

Derrière le dos de Mona, il l'entrouvre et regarde.
Ah non, il ne la rendra pas à ce petit crétin, tant pis.

ça, se dit-il en lui-même, comme si déjà il s'adressait à quelqu'un d'autre, c'est du perroquet gris.

Et ça, du goura couronné.

Il ferme les yeux et savoure son succès, par anticipation.

MARIE

Au commencement étaient les Dieux. Ils paraissaient indestructibles. Elle mit beaucoup de temps à comprendre qu'elle ne faisait pas partie de leur chair, et cette découverte la plongea dans le désarroi. Elle était distincte, une toute petite chose larvaire et vulnérable. Parfois elle leur en voulait de son manque de force, de sa dépendance. Elle faisait des caprices, elle cassait ses jouets. Le plus souvent elle restait dans leur ombre, heureuse d'être protégée du monde. Le monde lui semblait terrifiant. Mais parfois c'était la cohésion du couple de Dieux qui lui semblait terrifiante, parce qu'elle s'en sentait exclue. Du jour au lendemain ils pouvaient se mettre d'accord pour l'abandonner. Ce bonheur n'était qu'un sursis.

Elle était de la même nature que la Déesse, sa mère. Sans avoir encore les mots pour l'expliquer, elle le savait. Elle en retirait une trouble satisfaction, car le pouvoir que sa mère exerçait sur elle et sur son père lui appartenait aussi, ou lui appartiendrait un jour. Ainsi elle se sentait moins fragile. Il existait une solution à son problème. Elle enfilait les chaussures à talons de sa mère, se parait de ses colliers. Elle apportait le café au lit à son père et l'embrassait. Elle l'embrassait sur la bouche. Pourquoi ne comprenaient-ils pas qu'elle était comme eux ?

Le monde grondait et scintillait autour de la

maison. C'était comme une immense menace pleine de promesses. Parfois elle avait envie tout de même d'aller voir. Mais elle n'avait pas assez de courage.

Et un jour c'est arrivé. Elle ne croyait pas que c'était possible. Elle ne croyait pas que ce serait autant de peur, de dégoût, de souffrance et de plaisir. Mais c'est arrivé. Elle est rentrée dans leur univers, enfin. Son père l'a hissée sur l'Olympe. Et là, il n'y avait plus qu'elle et lui. Elle n'arrivait pas à le croire. Elle avait du mal à le comprendre. C'était comme une initiation barbare et sacrée. A la fin ils ont scellé leur pacte en se promettant de garder le secret. Un secret qu'il ne fallait pas dire à sa mère ! Elle y était arrivée. Elle avait brisé leur cohésion, elle avait ouvert une fissure dans cette alliance de géants.

Elle le payait cher. Elle avait mal, elle continuait à se débattre avec la peur et le dégoût. Elle y pensait trop, elle y pensait tout le temps. C'était le prix de sa couronne secrète, son diadème de mariée. Quand sa mère s'emportait contre elle, désormais, elle éprouvait un sombre bonheur à penser que c'étaient là les éclats d'une reine déchue. Elle la méprisait de tout son coeur, mais restait docile. Il ne fallait pas ébruiter le secret.

Lui, elle ne savait plus ce qu'elle ressentait pour lui, ou ce qu'il lui faisait ressentir. De la peur, surtout. De la honte et une grande fierté. De l'amour, de la complicité, du dégoût. Trop de choses. Marie était entrée dans l'Olympe, pour le meilleur et pour le pire.

Elle ne le savait pas, elle ne le saura jamais. Pour

naître, il faut renoncer aux dieux. Il faut même les tuer, un jour. Et puis plonger dans cet océan bruissant, plein de menaces et de promesses, où nagent nos semblables. Marie ne le fera jamais. Pour elle, le temps s'est arrêté de couler. Elle vivra dans l'éternité du mythe, à jamais étrangère à la réalité, vestale minuscule adorant toujours les dieux suscités par la terrible faiblesse de la petite enfance. Et comme les dieux n'existent plus dans le monde des adultes, Marie ne saura aimer que le mensonge.

Au commencement étaient les Dieux. Et jusqu'à la fin ils furent. Ils paraissaient indestructibles, et pour Marie, ils l'étaient. Le monde avait cessé de gronder et de scintiller autour de la maison. Il reposait, lettre morte, entre les pages d'un livre refermé.

TROIS

Marie referme la porte derrière lui. Il est déjà tard. Elle parcourt des yeux l'entrée, les tableaux de fleurs collées, la marionnette balinaise. Elle entend le tic-tac apaisant de la vieille horloge. Tout à l'heure elle était contre lui, ici même, debout, les bras serrés autour de son cou, et leurs langues roulaient dans le bouillon tiède de leurs bouches accolées. Il lui plaît. Elle se sent aspirée, simplifiée, la cage où elle dépérissait s'ouvre, elle qui n'a jamais réussi à réfléchir se voit libérée de la nécessité de penser. Oh le bonheur muet de l'évidence. Elle en a été éloignée trop longtemps.

Elle remonte le couloir d'un pas lent. Elle est chez elle. Le visage encore fixé sur sa rétine se replace aux endroits qu'il a transformés : ici il regardait au-dessus de son front en lui parlant d'une voix monocorde, gonflée d'émotion. La demi-pénombre favorisait cet engourdissement délicieux de l'esprit où plonge la rêverie. Un demi-sourire hypnotique lui donne une expression heureuse et absente. Elle goûte la tranquillité de ces instants de solitude, elle se passe et se repasse la scène où elle vient enfin de jouer un rôle conforme à ses possibilités et à ses aspirations.

ça ne dure pas longtemps. Un bruit de cavalcade dans l'entrée, et Noëlle arrive, ses petites jambes grêles portant des traces de boue, les lacets de sa chaussure droite fouettant le carrelage. Elle lance son cartable

dans un coin. Elle a un joli visage naïf, ouvert et confiant. Elle se précipite à la cuisine. Marie entend claquer les portes des placards, coulisser les tiroirs. Un bruit de verre. Elle se raccroche encore quelques secondes à la douce torpeur du tête-à-tête amoureux.

-Maman ?

Marie se glisse dans la salle de bains et plonge ses bras dans la panière à linge. Elle fait mine de n'avoir rien entendu. Demain peut-être... non, pas demain. Pas d'impatience.

-Maman ?

-Oui ?

La porte d'entrée s'ouvre de nouveau. Elle reconnaît le pas de Régis. Noëlle trotte dans le couloir, à sa recherche, l'appelant toujours.

-Marie ?

Marie singe Régis, en silence. Elle étouffe un petit rire. S'il savait... mais non, c'est trop bon qu'il ne sache rien. Quel baume pour son cœur replié dans une position foetale. Ce secret la ramène à la magie lointaine de l'enfance. Chut ! Que c'est rassurant de retrouver ce double bonheur de la transgression et de la foi. Elle n'a jamais compris les notions tardives de mensonge, de double-jeu, de malhonnêteté. ça ne veut rien dire. Elle a toujours agi par loyauté, et la loyauté exige parfois des adhésions difficiles à comprendre.

-Marie ?

Il est déjà sur elle. Il empoigne ses seins, se frotte contre elle, cherche sa bouche. Elle reste inerte,

regarde ailleurs. Il l'importune. ça y est, un regard de reproche. Derrière Régis se tient Noëlle. Qu'est-ce qu'il fait, Papa? Papa la gratifie d'une terrible mimique et la petite recule, intimidée, se demandant quelle bêtise elle a bien pu commettre. Régis va fermer la porte, quand Marie parle enfin.

-Mais tu ne vois pas que je suis en train de m'occuper du linge ?

Il prend un air peiné et suppliant. Elle fait mine de ne pas remarquer son érection. Quel emmerdeur. Non seulement elle n'a aucune envie de lui céder, mais elle éprouve un plaisir raffiné à le frustrer. C'est comme un cadeau qu'elle ferait à l'autre. Elle ne se défend pas, oppose à Régis sa passivité distraite.

-Mais après les autres vont arriver. Il est déjà cinq heures...

-Et alors ?

-Mais tu sais qu'on va veiller tard, et après j'ai cours demain...

-Et alors ? répète-t-elle avec un calme nourri de cet aliment parfumé, la panique de l'autre.

-Mais on n'aura pas le temps...

Elle remplit la machine à laver. Ses mouvements sont sereins, paisibles. La lessive, le programme, c'est parti. Sans le regarder ni lui répondre, elle sort de la salle de bains. Noëlle est toujours dans le couloir.

Pour la troisième fois, la porte d'entrée s'ouvre et les deux grands rentrent en discutant avec des gestes furieux. La famille est au complet. Chacun a quelque

chose à lui raconter ou à lui demander. Ils sont parfois deux ou trois en même temps à solliciter son attention. Ils se pressent autour d'elle, le centre stable de leur famille, la déesse tutélaire du foyer, sans se rendre compte un seul instant qu'ils déposent leurs offrandes devant un poteau creux. Marie est ailleurs. Autour d'elle il n'y a plus qu'un bruit de fond sur une image de fond. Cette maison qu'elle avait emplie de ses émotions secrètes, ce vaste coeur de cloisons, d'ombres, de frôlements n'est plus. Il a cédé la place au lieu de travail où Marie accomplit ses devoirs. Ce soir les Calmet viennent dîner chez eux. Elle sera au moins dispensée du devoir conjugal.

Ils arrivent, des bouteilles et des paquets plein les mains. Marie les accueille avec plaisir, Régis avec un sentiment de naufrage vite dissipé. Les enfants des deux couples se répandent dans toute la maison. Hélène et Martin Calmet sont deux quadragénaires trapus dont la jovialité repose. Ils admirent tous ceux qui ne leur ressemblent pas. La beauté romantique de Régis, le tempérament d'artiste de Marie leur donnent l'impression de fréquenter la Bohème en personne. Ils s'enthousiasment avec des "Oh!" et des "Ah!", avalant les paradoxes alambiqués de Régis, reprenant en chœur les vieilles ballades celtiques remises à l'honneur par Marie.

La soirée s'avance. Les enfants sont allés se coucher. Les digestifs circulent, un amour exquis pour l'humanité fait fondre le coeur des adultes affalés sur

des transats. La lune est ronde, des nuages lascifs l'obscurcissent de temps en temps. Marie a accroché une lampe-tempête sous la véranda et chante des airs mélancoliques qu'elle accompagne d'accords majestueux. Régis bâille et regarde sa montre, puis Marie, avec insistance. Il n'a pas perdu espoir. Martin surprend son manège et se lève, un peu gêné.

-On va peut-être y aller, dit-il dès que la chanson s'achève.

-Oh ! s'exclame Marie, sincèrement désappointée. Déjà ? Non ! je n'ai pas envie d'aller me coucher !

Régis tente de lui faire des appels de phare, mais elle ne le regarde pas.

-Moi non plus je n'ai pas sommeil, dit Hélène, joyeuse. Mais va te coucher, Martin, si tu veux.

-Oui, dit Martin, soulagé. Je ne suis qu'un vieux paysan.

Il rit, reprend sa veste, embrasse Marie en s'excusant, et Régis, qui s'est levé pour le raccompagner. Il se penche sur Hélène et la prend dans ses bras. Elle glousse comme une petite fille.

-Vieux bouseux !

-On te verra demain en salle des profs, dit Martin. Tu vas encore nous faire de la peine.

-Ce soir, dit Hélène, c'est toi qui nous fait de la peine.

Quelques minutes plus tard, Régis revient, seul. Les deux femmes se sont rapprochées et chuchotent. Hélène continue à glousser.

-Alors je vais me coucher, dit Régis.

Il a beau charger sa voix de toute la frustration qu'il ressent, ça ne sert à rien. Marie répond d'un ton distrait :

-Oui. Bonsoir mon chéri.

Elle attend qu'il soit rentré dans leur chambre pour aller chercher une autre bouteille de cognac. Derrière elle Hélène fredonne la ballade de tout à l'heure, toujours le même petit passage émouvant, le seul qu'elle a retenu. La nuit est tiède, délicieuse.

-Tu devrais éteindre la lampe-tempête, murmure-t-elle. Ce qu'on est bien ici.

-Oui, dit Marie. Quand ils sont tous couchés ou ailleurs, on est vraiment bien.

RICARDO

C'était quarante ans plus tôt. Il se rappelle la pénombre orange de la salle à manger, les merveilleuses dentelles que sa tante accrochait partout. La poussière, la lumière, les lavages finissaient par les jaunir en les assouplissant, en les amincissant encore, et là ils devenaient parfaits, des rêves d'anges, des toiles de fées. Ça le rassurait d'être entouré de dentelles. C'était comme si les mains de sa tante voletaient encore dans la pièce, ses petites mains fines, sèches et caressantes.

-Charles, il y en a partout. On ne sait plus où les mettre. ça se salit, c'est fragile. Il vaudrait mieux...

-Non, souffle le père.

Il n'a plus de voix.

Ricardo se rappelle que dans cette salle à manger il avait toujours chaud. La fièvre le maintenait dans une torpeur délicieuse. Sans les quintes de toux, il se serait peut-être laissé couler une bonne fois pour toutes. A quoi bon ?

-On se croirait dans un sanatorium ici. C'est gai.

Une gifle. Elle ne réagit pas. Elle fait volte-face, lente et majestueuse. Les plis de sa robe ondoient autour d'elle. Elle lui a toujours fait penser à une sirène. Un jour son père lui a dit : "Elle était magnifique avant ta naissance. Une beauté telle que je n'en ai jamais vu. Ce sont des choses qui arrivent.

Vous étiez deux. ça s'est mal passé. Ta soeur est morte. Elle a failli, elle aussi, y rester. Quinze heures de convulsions à l'accouchement. La fièvre puerpérale. C'est un miracle que tu sois là. Elle avait pris trente-cinq kilos. Elle ne les a jamais perdus. Elle voulait une fille, et c'est toi qui est resté. C'est comme ça. Personne n'est coupable."

Quand il était gosse, Ricardo ne comprenait pas ce que lui disait son père. On aurait dit qu'il parlait d'une mystérieuse mutilation. Lui, Ricardo, le petit Richard, aurait défiguré sa mère ? Mais elle était si belle ! Elle était belle comme un vaisseau, comme une montagne, ou comme ces nuages fantastiques dans les flancs desquels grondent les orages en gestation. Tout petit il avait appris à se passer de son amour, et même à composer avec sa rancune. Il l'adorait du fond de sa faiblesse et de sa petitesse. Il avait compris très vite, très tôt, qu'elle était l'unique soleil de la famille. Seule sa mère détenait la force des éléments. Elle pouvait tout faire. Elle pouvait même réaliser ce paradoxe : faire tenir autour d'elle, par son attraction magnétique, les électrons divagants qu'ils étaient tous, et en faire une famille unie, solide, plus réelle qu'aucun de ses membres.

C'est de cette famille que Ricardo se souvient, parce qu'il en faisait partie. Elle ne peut se dissocier, pour lui, de la maladie qui rongait sa jeunesse. Les tisons opiniâtres couvaient dans sa poitrine, nivelant le jour et la nuit, la réalité et le rêve, dans l'orbe d'une

immobilité palpitante. Ricardo ne se souvient pas d'avoir couru après un ballon, d'avoir grimpé aux arbres. Pourtant il a fait ces choses, et bien d'autres, avant le long rêve trouble qui l'a isolé du monde pendant...

Mon Dieu, pense Ricardo. Onze ans.

D'abord la fièvre, les poumons grondants d'embruns rouges. Le sanatorium.

Un répit, la première rechute. Une période sombre, indistincte. Aux yeux de tous il était mort. Son père pleurait, il s'en souvient. Sa tante pleurait, son oncle aussi. Tous trois triturait ses petites mains transparentes et faisaient voguer sous son nez leurs yeux pleins comme des soucoupes de sa mort prochaine.

Il s'était raccroché à sa mère. Elle ne pleurait pas. Elle ne l'aimait pas. Mais elle avait décidé qu'il vivrait. Elle passait dans son champ visuel, iceberg immense. Dès qu'elle était là il respirait mieux. Le brouillard se dissipait, la réalité émergeait, dure, coupante, et il avait l'impression d'avancer, d'avancer avec une rage obstinée, comme la proue d'un brise-glace. Et il avançait.

Deuxième répit. Deuxième rechute. De nouveau le sanatorium.

Pendant ce temps, le monde bougeait. Les jeunes gens de son âge devenaient beaux. Les petites filles qu'il avait connues belliqueuses et rigolotes soudain ne le reconnaissaient plus. Un flou rendait leurs traits

mystérieux. Lui non plus ne les reconnaissait pas.

On parlait de guerre.

Elle éclata lors de la troisième rechute. Il venait de fêter ses seize ans. Le bacille de Koch avait enfin déserté ses poumons, mais pour s'installer dans ses os.

QUATRE

Germain s'est réveillé avant l'aube. Appuyé sur un coude, il regarde dormir Maud. A ce moment où le temps semble retenir son souffle, ses yeux ne rencontrent que des masses sombres et floues, des contours flottants. Cette réalité sans couleurs et sans mouvements parle à son coeur, comme le souffle calme et profond de sa femme, l'odeur de ses cheveux.

Quelque chose de très subtil change dans la qualité de la pénombre. Il voit émerger lentement, à la surface d'un ovale pâle, les traits de Maud. La structure de son visage se dessine. Il prend soudain conscience du murmure des oiseaux au moment où celui-ci s'enfle. Une trille conquérante éclate tout près de la fenêtre. Germain se lève sans faire de bruit et sort de la pièce.

Quelques minutes plus tard, il est sur l'airial. Il mâche du pain et un morceau de lard.

Germain Léon est né à Sarcelles quarante-cinq ans plus tôt. Il est né paysan comme certains hommes naissent avec une âme de femme. Pas même paysan : nomade néolithique. Il est incapable de cultiver ou d'élever quoi que ce soit à des fins alimentaires, et n'a pas avec la nature ce rapport despotique qui pousse à l'exploiter jusqu'à l'anéantissement. La nature, il s'y fonde. Il l'aime parce qu'il aime la vie sous toutes ses formes. Aux yeux d'un homme aussi conscient de ses

racines animales, l'aveuglement narcissique de sa propre espèce apparaît comme une tragique perversion.

Germain sort de l'airial. Les animaux l'ont regardé passer sans se déplacer, sauf les chiens, toujours démonstratifs, et les chats, venus se frotter contre ses jambes avant de retourner à leurs occupations. Il commence à faire jour. Dans la lumière encore légère les couleurs se révèlent. Des bouts de brume se décrochent des fossés d'irrigation et divaguent au ras du sol avec des mouvements d'algues. Deux jeunes chevreuils surpris au milieu du chemin détalent à grands bonds désordonnés dans un fracas de branches rompues. Germain est content d'avoir laissé les chiens à la maison.

Il se dirige vers les anciens marais du Platier.

Germain Léon est arrivé à Solférino quinze ans plus tôt, et par hasard : il faisait le tour de France à vélo. Il a trouvé une vieille maison à colombage dont le torchis s'effritait. Les boiseries hébergeaient diverses espèces de lignivores, dont deux colonies de termites. Le toit était tombé, mais les vestiges de la charpente témoignaient d'une science et d'une spiritualité oubliées. Un peu à l'écart de la maison, le poulailler sur pilotis lui donna envie de pleurer, tant son squelette gracieux laissait voir d'équilibre et d'ingéniosité.

Germain a dormi dans ce berceau à ciel ouvert de nombreuses nuits. Il y dort toujours. A l'époque, il lui a été facile d'acheter la vingtaine d'hectares de forêt

dans laquelle se trouvait son trésor -à peine mentionné sur le contrat de vente : ruines de Lamias. Il n'a pas fini de restaurer la maison. C'est un travail de longue haleine, peut-être le travail de toute une vie. Il a eu de la chance : aujourd'hui cette ferme de 1760 ne serait pas à vendre. Par un mouvement de balancier qui ne manque pas de sel, les mêmes autorités qui se sont efforcées de détruire tout particularisme culturel au siècle dernier trouvent aujourd'hui des charmes exquis aux coutumes mortes, aux langues oubliées, aux techniques désavouées.

Germain chemine entre une plantation de pins de huit ans et une plantation de pins de vingt-cinq ans. Le sable sous son pas allongé fait un bruit de neige. Le ciel est blanc, il fait froid. Début mars, la fougère aigle de l'été dernier forme encore une litière rousse où ne dardent pas encore les crosses pâles et croquantes de ses pousses nouvelles. La chasse est fermée, enfin. Dans cette forêt claire et monotone, toujours verte, quelques aubépines débourent, quelques coudriers aussi, des petits saules au bord de la rivière. Les bourdaines pas encore. Il va faire très beau.

Germain s'arrête, plisse les yeux, essaie de susciter autour de lui le paysage d'autrefois. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis la venue de Napoléon III dans ce village minuscule. On a laissé sur pied comme des reliques les premiers pins des premières plantations, ici d'où est partie la colonisation de cette terre insalubre qui étendait ses marécages sur un

million d'hectares. Que sont devenus les paysans pauvres des très anciennes cartes postales ? Ils vivaient sur la lande, élevaient des moutons, quelques vaches, de la volaille, cultivaient l'orge sur les crêtes des sillons dans les grands champs de sable. Cent hectares de cette glèbe ingrate suffisaient à peine à nourrir une famille. Ils vivaient sur les terres mises en commun en partageant tout, le travail, les légendes, les chansons. Leur mode de vie n'avait pas beaucoup évolué en deux mille ans.

Sous le second empire, ce pays qui n'appartenait à personne fut dépecé et vendu à de riches bourgeois. Il prit en quelques années la structure foncière de la Beauce. Les grands propriétaires surgis du néant drainèrent les marécages et plantèrent du pin maritime d'un bout à l'autre de l'horizon. Les paysans devinrent résiniers, ouvriers. On ne jurait que par la térébenthine et le bois de mine. Le progrès arrivait, comme partout, en crachant les rouleaux de fumée noire des locomotives à vapeur. Un monde millénaire fut englouti en deux générations, dans le fracas des machines et le tintement de l'argent.

Des incendies cataclysmiques, l'effondrement des cours des gemmes et du bois de mine mirent un bémol à l'allégresse féroce des nouveaux seigneurs. Une crise récurrente s'installa. L'abandon des gemmes, le développement des bois de trituration et de menuiserie n'y changea pas grand-chose.

A l'époque où se déroule cette histoire, Germain

Léon regarde autour de lui s'ébaucher une nouvelle configuration. Depuis le début des années soixante-dix, l'essor de l'agro-alimentaire modifie peu à peu le paysage et la population. D'immenses champs de maïs ouvrent des saignées quadrangulaires dans la forêt. Les élevages industriels de volailles se multiplient. Les propriétaires forestiers apparaissent comme une aristocratie encore toute-puissante, mais qui voit sa suprématie chanceler.

Germain songe aux paysans d'autrefois dont il habite la maison. Le phénomène d'accélération de l'histoire l'effraie. Il regarde, au pied des pins, les ajoncs, les bruyères. Ils étaient là au temps des marécages, ils seront encore là peut-être quand la forêt de pins aura cédé la place aux industries agro-alimentaires, ou peut-être à des essences plus rentables. ça ne fera pas de peine à Germain : il n'aime pas le pin maritime. Sauf son odeur, l'été. Sauf les vapeurs jaune soufre du pollen, au printemps, quand tout en est enluminé et qu'on en trouve de fins dépôts partout : dans les habits, dans les cheveux noirs de Maud et la fourrure des bêtes, dans l'eau du bain en ocelles grasses, sur les huisseries, et jusque dans la machine à écrire.

Il essaie d'apercevoir les sacs à pollen. Non, c'est encore trop tôt. Les pousses de l'année ne sont pas visibles. Huit mars. Tout va démarrer très vite, maintenant. Il goûte la fin de l'hiver comme il goûtait, tout à l'heure, la fin de la nuit. Germain est l'homme

des derniers instants. C'est peut-être pourquoi il éprouve une telle nostalgie envers ce monde condamné de la lande juste avant la colonisation.

Le soleil s'élève et l'éblouit. Il fait volte-face pour rentrer chez lui.

Il entend les éclats de voix bien avant d'arriver à la maison. Il se met à courir. Qu'est-ce qui se passe ? Il n'a pas peur, mais les gens du coin ont du mal à comprendre qu'on ait autant de bêtes pour le plaisir de leur compagnie. Les seuls animaux légitimes sont ceux qu'on engraisse et ceux qu'on peut tuer pour s'amuser : élevage et gibier. Dans ce contexte, les chats sont mis dans le même sac que les fouines et les putois: des nuisibles à exterminer. Un chien qui vague sans raison perturbe la gestion cynégétique du pays. Que dire alors d'un jaguarondi, d'un cheval entier aux humeurs orageuses, d'un porc vietnamien ? Germain a beau prendre toutes les précautions, c'est un rêveur, et Maud ne passe pas toujours derrière lui pour vérifier l'étanchéité des enclos. Des fugues occasionnelles se produisent, qui mettent à mal les relations de bon voisinage.

Germain prend son souffle et fonce. Il s'agit du Baromet, et il est armé, l'imbécile. Il brandit sous le nez de Maud un fusil de chasse dernier cri. Le Baromet est un viandard alcoolique. Maud le dévisage avec une répulsion expressive et se refuse à lui répondre. Il la traite de vieille pute sans savoir qu'elle a été, il y a longtemps, une jeune pute.

-Qu'est-ce qu'il y a ? demande Germain.

Le Baromet a beau être une brute arrogante, Germain Léon mesure vingt centimètres de plus que lui. Sa voix devient geignarde.

-C'est le vieux Mac, dit Maud.

Le Baromet a baissé son fusil et remonte à présent sa manche de treillis sur une très vilaine blessure, reconnaît Germain, la mort dans l'âme.

-Qu'est-ce qui s'est passé ? Venez au cabinet.

Germain cumule les diplômes de médecin généraliste et de vétérinaire. Il exerce le second métier. Une demi-heure plus tard, le Baromet retourne chez lui, apaisé, recousu, une bouteille de kirsch sous le bras, sans avoir déboursé un liard. Il reviendra demain faire changer son pansement avec une de ses chiennes, une petite beagle qui a un abcès à la mamelle. Entre voisins...

-Qu'est-ce qui s'est passé ?

-Je ne sais pas. Le vieux Mac est vraiment bizarre. Viens voir.

Le vieux Mac est un labrador noir de quarante-huit kilos. Il est enfermé au chenil. Tout de suite, Germain lui trouve l'oeil hagard. Lorsqu'il s'approche, l'animal gronde et se hérissé, puis semble le reconnaître.

-ça va, vieux Mac, ça va.

Germain aime ce chien et le sait incapable de la moindre violence. Il ne comprend pas. Le vieux Mac gémit et frotte sa grosse tête ronde contre ses cuisses.

Il éternue à plusieurs reprises et commence une fêta
poussive.

-Allez, allez, calme-toi.

Ils sortent.

-Qu'est-ce que tu en penses ? demande Maud.

-ça ne me plaît pas, dit Germain. Pas du tout.
Mais on ne sait pas ce qui s'est passé. Avec ce con de
Baromet...

REGIS

Avant elle la vie était devenue un casse-tête chinois. Etre un pilier de bordel à seize ans vous pose. A vingt, l'effet est contraire : on donne l'impression de ne pouvoir baiser qu'en payant. Même un type jeune, beau, spirituel, avec un léger fond d'exotisme, est soupçonné de tares secrètes s'il se contente d'amours mercenaires. Régis le flaire assez vite dans ce nouveau milieu où il se mélange à la jeunesse dorée des universités. Quelques mois s'écoulent sans qu'on lui connaisse maîtresse ni aventure. Il commence à passer pour un impuissant, un pervers et peut-être pire. Cette fois il faut y aller.

Les étudiants en sont à leur période tableau de chasse. Les étudiantes, de leur côté, n'en veulent épingleur qu'un, mais ne le louperont pas. Il s'agit surtout, à cette époque, de mettre la main sur le style de vie des vingt prochaines années. Les étudiants en médecine ont la côte : ils ont un avenir. Les étudiants en lettres se rattrapent sur le rêve. A ce jeu Régis est imbattable. Mais même avec l'éloquence, même avec le regard de velours et l'inspiration personnelle, même avec un petit talent de poète, Dieu qu'il est compliqué de se vider les couilles !

Il faut parler à la demoiselle, d'abord. Lui parler avec le ton de choses qui la concernent, et qui ne concernent que de loin l'objet principal de toute cette

comédie, à savoir une copulation enlevée de haute lutte sans pour autant se faire passer la bague au doigt et la corde au cou. Régis disserte donc sur l'amour courtois, sur la condition de la femme en Occitanie du temps d'Aliénor, et entre deux quatrains il risque une caresse respectueuse. Première phase.

Mais c'est qu'il faut écouter, aussi. Sinon la demoiselle conçoit des doutes sur la nature de l'intérêt qu'on nourrit pour elle. S'agit-il vraiment d'amour ? Régis regrette les putains. Il en veut au créateur. Puisque les femmes ont des bouches, des mains, des moules et des culs, quel besoin avait-il de les gratifier d'un cerveau dont la seule utilité est de compliquer à plaisir ce qui est simple comme bonjour?

Et une fois qu'on a réussi à l'allonger quelque part, on marche toujours sur des oeufs. Pas question de demander l'intégrale, c'est fromage ou dessert. La donzelle exige, en outre, des marques d'affection, des baisers en public, des paroles tendres. Dans l'intimité, elle réclame qu'on saute en marche. La peur de la grossesse a été, de tout temps, la hantise des amoureuses. La pilule a été inventée, mais le droit à la contraception n'est pas encore reconnu. La capote a encore de beaux jours devant elle. Régis n'aime pas la capote, et il n'aime pas non plus le saute-mouton. Il n'aime pas qu'on restreigne son plaisir. La baise est une activité saine et exubérante qui ne supporte aucune discipline, merde.

Au bout de deux ou trois chiches accouplements,

il est question de mariage. Régis déploie une ingéniosité et un entêtement qui lui font défaut dans ses études pour obtenir encore quelques faveurs sexuelles sans s'engager. Puis il se fait soucieux, distant, indifférent. La belle réalise enfin qu'elle s'est fait baiser à tous les sens du terme. L'histoire s'arrête là. Régis passe pour un fier salaud. Ses amitiés masculines se multiplient. La plupart des jeunes filles l'évitent, tout en le regardant avec l'émulation que suscite un défi. Et celui-là, qui arrivera à le coincer ? Car ils le savent tous, les choses finissent comme ça. Il n'y a pas d'échappatoire.

Mais qu'il est difficile de se vider les couilles, pense Régis, et qu'il faut mouiller sa chemise pour avoir le droit de déboutonner une robe.

Jusqu'à ce qu'il rencontre, un jour, Marie.

Et Marie se donne avec naturel, comme s'il s'agissait d'une chose évidente, presque d'un détail. Il semble que le désir de Régis, au lieu de l'effaroucher, la rassure. La première fois, il n'a même pas besoin de parler avant, ni d'écouter. Et c'est avec un bonheur sincère qu'il parle, parle, parle, après, avant, après, avant, et qu'il écoute, extatique, tout au long de la première nuit qui dure des années.

Ils se sont compris, ils se sont reconnus. Foin des chichis et des gnangnans, pense Régis en retrouvant, ébloui, le bonheur égotiste qu'il connaissait dans les bras des putains, mais avec une femme de rêve : gratuite.

C'est Marie qui coince Régis, sans le faire exprès.
C'est Marie qui se coince. Du premier coup, et à
mort.

CINQ

Il marche de long en large dans la salle à manger trop petite pour contenir sa colère. Son corps s'élançe et chavire à chaque pas, et le choc qui en résulte fait éclater sa voix en notes discordantes, sans rapport avec la cohérence de son discours. Il se plaint et menace.

Mona le regarde. Elle trône dans un grand fauteuil de velours vert sapin. Son corps ressemble à un vieux meuble cassé, mais son visage conserve une expression alerte et perspicace. On la dirait sur le point de sourire, sans pouvoir déterminer si ce sera le sourire d'une mère, plein de bonté et d'indulgence, ou le sourire cruel et triomphant d'une déesse archaïque avide de sang. Elle semble l'écouter avec attention, avec une extrême concentration, mais parfois son regard devient vague, comme si elle regardait la ligne bombée que dessine l'horizon des mers. Sur les arguments exposés elle ne paraît pas concevoir d'opinion. Elle écoute ces récriminations amères, mais aussi le chant caressant d'un vent léger qui s'est levé avec le soir et froisse les rameaux encore nus, ou l'aboiement lointain d'un chien derrière la rumeur familière des camions sur la nationale. Est-elle concernée ? C'est difficile à dire. Sans doute, oui, comme un public pour lequel l'art aimé est devenu plus essentiel que les mornes péripéties de la vie.

Depuis six ans elle est assise. Elle arrive à se déplacer, mais très lentement et avec l'aide de deux béquilles. Bien qu'elle répugne à le faire, elle s'y force de temps en temps pour ne pas perdre complètement la faculté de marcher. Elle endure alors la traîtrise de son poids, l'hostilité des éléments. Elle a perdu depuis longtemps le sens de l'équilibre. Elle chemine ainsi de son fauteuil à la fenêtre, de la voiture à la caisse principale de l'entrepôt, du seuil de sa maison à l'entrée du jardin. La claudication de Ricardo est trop forte pour qu'elle puisse s'appuyer sur lui. Tant mieux. Elle ne le souhaite pas. Ce serait à ses yeux une situation contradictoire, un retournement bouffon de la réalité.

Elle n'intervient pas dans le flot amer des doléances de Ricardo. Elle le laisse s'écouler, jaillir et se répandre, occuper tout l'espace, le rendre palpitant de frustration. Elle se demande avec une vague curiosité si les reproches sont compressibles dans l'air fossile des pièces où ne vivent plus que des impotents. Elle n'éprouve pas d'amertume : entre ces murs agrémentés de fleurs éteintes un esprit ayant atteint son plein développement peut être aussi libre qu'en prison.

Richard reprend son souffle. L'attitude de Mona décuple sa fureur, mais en même temps le désoriente. Elle ne lui répond jamais. Parfois elle acquiesce, comme si au milieu d'un tissu de niaiseries il avait soudain émis une idée intéressante. Il continue à tonner

et tempêter. Le son de sa voix finit par acquérir, dans cet endroit feutré, des résonnances dépayantes. Il a l'impression un peu effrayante d'entendre rugir quelqu'un d'autre. Sa rage et son malaise en sont dilatés. Il hurle, tout en se demandant ce que pensent les voisins de ce tonitruant monologue.

Quelques instants s'écoulent. La voix de Ricardo devient basse et expressive. Il fait l'inventaire de sa vie gâchée. Il n'en peut plus. Depuis plus de vingt ans il est sacrifié à la bonne marche de cet entrepôt dont elle détient seule les titres de propriété, murs et fond. Mona hausse les épaules. Elle le paie pour son travail, et bien. Il le sait, mais cela ne lui suffit pas. Il devient blessant. Elle est vieille, laide, c'est pour sa jeunesse engloutie dans son corps stérile qu'il lui demande des comptes à présent, pour la jeune femme qu'il aurait pu aimer s'il n'avait choisi d'unir son destin à cette matrone égoïste. Mona incline un peu la tête. Ce qu'elle entend manque à la fois d'élégance et d'exactitude. La rigueur historique en est absente. Son mariage était-il le troc un peu sordide de la jeunesse de Richard contre sa fortune? Elle ne s'est, songe-t-elle, guère servi de sa chair fraîche : Mona n'a aucune passion pour le sexe. Elle n'a pas plus disposé de son corps qu'il n'a joui de ses écus. Elle n'avait besoin que de tendresse, et considère avec lucidité qu'elle en a donné beaucoup plus qu'elle n'en a reçu. Le visage de Ricardo est tout près du sien, elle détaille les veines nouées de son front, le masque froncé, universel de la rancœur. Il lui

en veut, c'est naturel, d'avoir été incapable de réussir sa vie. Cette amertume ne la concerne que de loin.

Il reprend son errance syncopée. De nouveau résonne sur le vieux plancher de châtaigner son pas inégal, le moteur boîteux de sa haine. Mona écoute la vie de toutes ses antennes, et le sent capable, soudain, d'un geste ample et fou, lui qui n'a jamais su que tricher et ramper. Sa curiosité se déploie comme les pétales d'une fleur.

Incroyable, il est amoureux. Cette découverte éveille en elle un sentiment de surprise et d'approbation. Quoique profondément attachée à Ricardo, elle finissait par être lasse de son aigreur, de son manque de sincérité, de sa platitude enfin. Autrefois ses mensonges étaient frais comme des fruits cueillis sur l'arbre. A présent il a perdu tout parfum. Mais on peut faire confiance à l'amour, imprévisible petit manouche, pour semer écailles et feuilles tendres sur son chemin capricieux. Peut-être va-t-il se passer quelque chose qu'on pourra avoir du plaisir à raconter, ou à écrire...

Sur un dernier feulement il se détourne d'elle, court à la porte, l'ouvre en un mouvement théâtral et la claque derrière lui. Son pas résonne dans l'escalier. La porte d'en bas s'ouvre et se ferme à la volée. Un peu plus tard, elle entend le moteur de la voiture. Il s'éloigne.

Il est parti. Il ne rentrera pas de la nuit.

Peut-être va-t-il se passer quelque chose...

MARIE

Les choses ont commencé à changer quelques années auparavant. Le temps ne dévore pas que ses enfants. Il bouffe tout, il transforme l'éternité en minutes, en secondes. La férocité des rides, de la graisse, des cheveux gris n'est rien en regard de celle de la jeunesse. La jeunesse impitoyable et triomphante jaillit en geyser de l'enfance. Et l'elfe qui peu de temps avant cabriolait encore comme un poulain dans les forêts enchantées de l'ignorance devient un roseau pensant.

Marius a bien senti le changement, mais il n'y peut rien. La servilité animale et confiante de Marie se désagrège. Son corps n'est pas le seul à se modifier. Tout en elle se développe et l'empêtre dans les vrilles exubérantes de l'adolescence. Au début il se contente de durcir ses menaces, d'accentuer le déploiement de sa force. Mais il sent qu'elle lui échappe. Malgré elle d'abord, puis volontairement.

Il sent qu'il ne lui fait plus peur. Plus assez. Elle ne croit plus en lui. Elle le regarde avec des yeux de femme, des yeux qui jugent, pleins de mépris et de moquerie. Cette insolence ne passe pas le seuil de ses lèvres, mais son corps en est imprégné comme d'un parfum entêtant. Son poids, sa vigueur opposent une

obscur résistance à tous ses efforts pour la cantonner à son rôle.

Il n'arrive plus à la contrôler. Un jour elle se refuse. Elle lui échappe, malgré les menaces, et court se réfugier dans le jardin des voisins. Yvette, sa femme, est dans le potager avec les plus petits. Une conversation s'engage. Marius, aveuglé par la colère, ordonne à sa grande fille de revenir, mais elle s'est déjà installée sous la pergola avec le couple de retraités et s'est fait servir une menthe. Elle se retourne vers lui, ses yeux jaunes absorbent la lumière comme ceux des lions.

-Pourquoi ? demande-t-elle.

Petit rire. Yvette le regarde, les mains maculées de terre. Elle s'essuie le front. Elle est grosse, calme, jalouse. Elle a toujours fait peur à Marius.

-Tu as fini tes devoirs ? demande-t-elle à sa fille.

-Oui. Tu veux m'interroger ?

Marius rentre sans dire un mot. ça ne va pas, ça ne va plus.

Un autre jour c'est elle qui essaie de l'entraîner dans la chambre des parents, sur le lit conjugal. Il s'emporte. Elle rit et soulève sa jupe. Elle mime des choses qui lui paraissent soudain obscènes. Il est sur le point de céder, mais cette fois la panique est plus forte que le désir. Yvette est en bas, dans la buanderie. Il l'entend parler à l'un des petits. La sueur lui dégouline dans les yeux. Marie le regarde en pleine face, la tête un peu penchée. Il lui lance une gifle monumentale.

Elle ne bouge pas. Ses yeux s'assombrissent, il peut y lire tout le mépris des femmes, capables de se donner corps et âme, pour la pusillanimité des hommes. Il se sent capable de la tuer. Elle baisse les yeux sur la bosse de sa braguette et éclate de rire. Il en reste foudroyé. Avant qu'il ait eu le temps de se ruer sur elle, elle descend les escaliers à toute vitesse et va rejoindre sa mère. Ses pas rebondissent sur les marches, clac clac clac, sarcastiques.

Par la suite ils s'évitent. La peur change de camp. Marie vit peut-être les plus belles années de sa vie. Elle tient son père dans le creux de sa main. Il lui suffirait de quelques mots pour anéantir sa mère. Elle devient très belle, elle commence à plaire.

Marius se sent vieux, laid, impuissant. Il l'est. Et puis il reconnaît dans les yeux de Nadine, de sept ans plus jeune que Marie, l'adoration naïve des débuts de l'humanité. Et il se ressaisit. Saturne ne l'aura pas, car toujours, partout, des enfants naissent et s'ébattent dans l'éternité, et si la jeunesse les lance à pleines brassées dans le tourbillon du temps qui passe, d'autres sans cesse arrivent, se bousculent. C'est une pluie, une manne d'enfants. Alors il tisse autour de Nadine sa toile. Il pose tous les accessoires du décor, choisit l'éclairage.

Et pour quelques années, redevient Dieu.

Dans le secret.

Marie, qui se croit toujours unique et sacrée, cherche une jeune tête pour y poser la couronne de

son vieux souverain déchu.

SIX

Une heure du matin. Lorette fume une cigarette roulée. Elle a pris possession du fauteuil pivotant, tandis que Stanislas est assis sur le bureau, les pieds sur une chaise bancale. Il sirote un café sans sucre. Seule une lampe articulée les éclaire, qu'ils ont repliée au maximum pour profiter de la pénombre. Tous deux ont les plafonniers en horreur.

-Moi je n'ai jamais su son nom, dit Stanislas après un silence rêveur. Nous allions en vacances dans le Vercors. C'était la fille de la ferme où j'allais chercher le lait. Elle avait peut-être un ou deux ans de plus que moi. Je me la rappelle très bien : elle était grasse et souple, elle me faisait penser à un bébé phoque avec ses gros yeux noirs si expressifs. Sa peau avait une apparence veloutée, très mate, que je n'ai jamais revue à personne. Peut-être que je l'idéalise. Ses cheveux étaient noirs, très gros et raides, épais, huileux. Comme les cheveux des tibétains, tu sais...

Il s'arrête. Il a l'air perplexe.

-C'est un casse-tête de parler, dit-il à voix basse. Les mots que j'emploie servent souvent à désigner des choses laides : gras, huileux, gros... mais c'est comme ça qu'elle était, et elle m'envoûtait...

-Ne t'en fais pas, murmure Lorette. Je la vois très bien.

-Mmh... Jamais je n'ai ressenti en présence de

quelqu'un une telle sensation de plaisir, de sécurité. Je ne l'ai jamais touchée, je ne lui ai même jamais adressé la parole. Tu vois...

Le téléphone sonne. Ils hésitent quelques instants, puis Lorette décroche.

-Commissariat du Quai...

Sans le faire exprès, elle se redresse jusqu'à retrouver le maintien rigide qui permet à ses tailleurs de tomber parfaitement.

-...Oui oui, je vois très bien. Le Calumet. Nous arrivons.

Elle raccroche. Stanislas est déjà debout, il regarde sa veste sans arriver à prendre une décision.

-La première nuit du printemps, dit Lorette en éteignant la lampe. Il fait doux, moi j'y vais comme ça.

Ils quittent la pièce obscure et suivent les couloirs dans le noir. Ils ne se parlent plus. Stanislas berce encore l'image de la fillette brune qui lui servait le lait, à la ferme. Lorette l'imagine. Ce n'est que lorsqu'ils sont installés dans la voiture de patrouille qu'elle précise :

-C'est un viol.

Ils roulent sans gyrophare. Les boulevards sont presque déserts. Quelques noctambules furtifs glissent le long des trottoirs, la nuit est tiède et claire. L'asphalte dégage une chaleur discrète, comme l'épiderme d'un corps endormi.

Par une enfilade de petites rues qui se coupent à angle droit, ils arrivent à la placette carrée où se trouve

le Calumet, un bar de nuit. Les éclairages violets et rouges de la façade donnent un avant-goût de l'ambiance qui règne à l'intérieur. Ils entrent. L'établissement était peut-être bondé une heure plus tôt, il n'accueille plus qu'un ivrogne trop proche du coma pour se lever, trois serveuses blêmes et le patron, un ancien sumo japonais assez retors pour s'être taillé une place de choix dans un milieu plus marseillais qu'asiatique. La devise de ce marlou coopératif : chacun ses oignons, lui vaut le respect relatif des forces de police.

Stanislas et Lorette lui serrent la main. Sans dire un mot, il les guide jusqu'à l'arrière-salle. Une fille d'une quarantaine d'années se tient assise sur une horrible banquette rose. Elle semble souffrir. Elle est ivre et tient à la main un grand verre rempli d'une boisson ambrée. Elle pleure, sa lèvre fendue et son arcade sourcilière saignent. Ses vêtements, l'uniforme sans équivoque des prostituées, sont déchirés et tachés.

-Je ne peux pas marcher, dit-elle tout de suite. Il m'a pété le genou, ce connard. Sans Meiji, j'y passais.

Son genou droit offre l'apparence d'une petite pastèque très mûre. Meiji reste impassible.

-Ils étaient trois, dit la femme. Ils m'ont menacée de me tuer. J'ai dû faire ce qu'ils voulaient. Après, ils ont parlé de me torturer, pour s'amuser. Ils étaient défoncés.

Elle fond en larmes. Malgré le body de sky rouge, la courte jupe noire fendue jusqu'à la hanche, les

sandales rouges à talons expansés, malgré les traces de l'âge, des coups, d'une vie de chien, et l'arrogante teinture rousse de ses cheveux bouclés, elle a des gestes naïfs d'enfant. Stanislas songe à la petite fille qu'a aussi été cette putain et se demande ce qu'est devenue l'autre, la grosse brune aux cheveux huileux. Elle a vingt-sept ou vingt-huit ans aujourd'hui. Peut-être pleure-t-elle de détresse, grimée en vide-couilles, sur un canapé rose. Peut-être a-t-elle mis au monde à son tour une petite fille magique.

Lorette est allée chercher sa machine à écrire portative. Meiji donne une description sommaire des violeurs et s'attarde sur la façon dont il les a mis en fuite. Le crime s'est déroulé sur le petit parking situé derrière son établissement. Lorette et Stanislas se regardent. La boîte de Meiji est de notoriété publique un bar à putes, et les passes des filles les plus misérables se déroulent sur le fameux parking, dans deux berlines des années quarante équipées à cette fin. Les deux vieux carrosses appartiennent à Meiji, collectionneur nostalgique. Stanislas pousse un soupir. La fille frissonne, malgré la douceur de l'air.

-Nous allons d'abord vous emmener à l'hôpital, dit Lorette.

L'ancien sumo ne réagit pas.

Un peu plus tard, sur le chemin de l'hôpital, Lorette essaie de faire parler la putain, mais celle-ci garde les dents serrées et contemple avec une sorte de terreur le défilé des rues. Des larmes incessantes

coulent de ses yeux.

-Meiji a voulu vous donner une leçon ? C'est ça ?
tente Stanislas.

Lorette envie la délicatesse de sa voix. Elle-même ne peut s'empêcher de parler avec une brusquerie décourageante.

-Il existe une association sur Lyon, continue Stanislas. Je peux les contacter... Réfléchissez-y. Je sais que c'est difficile, mais vous allez finir par y laisser la peau...

La putain a alors un geste surprenant. Elle pose sa main à la base du crâne de Stanislas et lui caresse les cheveux, tendrement. Mais elle ne répond rien. Ensuite elle enfouit son visage dans son autre main et on dirait qu'elle crie de toutes ses forces, sans émettre un son.

Ils arrivent à l'hôpital. A l'accueil la dame présente un faciès de dogue à cette cliente qui n'a ni papiers, ni numéro de sécurité sociale, ni domicile. La putain recommence à pleurer, d'épuisement. Stanislas et Lorette se montrent désagréables et la dame se radoucit .

Ils font leurs adieux à la fille. Ils disent qu'ils viendront prendre sa déposition demain. Demain, ils le savent tous les trois, elle sera dans une autre ville, ou dans le Rhône. Ils font mine de l'ignorer.

Lorette aime bien la façon dont Stanislas conduit. Il est timide, hésitant, très concentré. C'est un mauvais conducteur, le pire de tout le commissariat, mais c'est

le seul auquel elle laisse le volant. La plupart du temps Lorette préfère prendre les choses en main, mais à Stanislas elle n'a rien à prouver. Sur le chemin du retour ils restent plongés dans leurs pensées.

-La petite fille du Vercors...prononce enfin Lorette

La radio grésille. C'est Jean-Marie. Il donne sa position, un carré d'immeubles aux Fouguettes où il planque avec sa discrétion habituelle. Il a été contacté. Une femme battue, ou quelque chose dans le genre. C'est tout près des entrepôts de textiles, à la limite de Granges.

Ils ne sont pas loin. En cinq minutes ils trouvent la petite rue étroite et rectiligne et la femme assise sur une poubelle. Elle ne pleure pas, celle-là. Elle vient pourtant de se faire casser toutes les dents de devant, et l'un de ses yeux est presque fermé. Elle respire avec peine. Sans doute quelques côtes cassées. Elle ne bouge pas quand les deux policiers s'approchent d'elle. Elle sourit, très calme. Elle a un grand couteau de cuisine à la main. Stanislas sursaute en découvrant, blottie contre elle, une fillette de trois ou quatre ans enroulée dans une couverture.

-Je lui ai crevé le bide, à ce fumier, dit la femme.

Une dent lui tombe de la bouche. Elle essuie le flot de salive et de sang. Son sourire fou est contagieux, Lorette refoule une brusque envie de s'esclaffer. La petite fille les regarde d'un air affamé. Stanislas lui sourit. Elle se réfugie derrière sa mère.

-Je vais voir, dit Lorette, reste avec elle. Où est-ce

que c'est?

La femme le lui indique avec force précisions en faisant des gestes ronds. La lame du couteau lance des éclairs pendant ces explications, et les deux inspecteurs reculent d'un pas. La femme s'en aperçoit, rit, s'essuie la bouche et serre sa fillette contre elle.

-As pas peur, mon bouchon, dit-elle.

En haut, Lorette découvre un petit appartement dévasté. Un homme est étendu sur le dos, les bras et les jambes en croix, au pied du lit, et baigne dans une mare de sang. Il est nu. Une estafilade de vingt centimètres court de son aine à son estomac. Lorette s'approche. Une suffocante odeur de rhum lui coupe le souffle. L'homme laisse échapper un ronflement et soupire. Il est ivre-mort. La blessure a trois millimètres de profondeur.

Elle redescend. La femme et la fillette sont déjà installées dans la voiture. Lorette s'y assied à son tour.

-Il n'a rien, dit-elle. On retourne à l'hôpital.

A l'hôpital, ce n'est plus la même dame à l'accueil. Lorette a ressorti sa petite machine à écrire et enregistre la plainte de la jeune femme dans la salle d'attente des urgences. La fillette a un bras cassé. Elle semble ne pas s'en être rendue compte. Depuis qu'elle sait qu'elle n'a pas tué son mari, la femme a perdu tout ressort. On dirait un jouet cassé. Elle se plaint d'une voix atone, raconte l'enfer de sa vie, les humiliations, les coups, la haine quotidienne. Elle est toute jeune, remarque Stanislas, guère plus de vingt ans. Sa bouche

a cessé de saigner, mais ses lèvres tuméfiées ressemblent à deux boudins frits. Son oeil est complètement fermé à présent.

Au moment de signer sa déposition, elle hésite. Lorette lui envoie des ondes mentales d'encouragement. Elle ne croit pas à l'efficacité de ce type d'aide, mais cela lui fait du bien. Dans un sursaut de rancune, la femme signe. Stanislas et Lorette restent avec elle jusqu'à ce que deux infirmiers souriants viennent les chercher, sa petite fille et elle. Ils les entraînent en plaisantant dans les couloirs. La femme n'a même plus le courage de sourire. La petite fille demande un gâteau et refuse qu'on la porte. Sa couverture traîne derrière elle, une sorte de plaid rugueux avec des dessins géométriques en noir sur gris.

Quatre heures du matin, le coeur le plus profond de la nuit. Lorette et Stanislas retournent vers le commissariat. La fatigue les engourdit, les met dans un état de douce ivresse et de réceptivité. Ils n'essaient plus de parler, mais la petite fille du Vercors est toujours entre eux, animale, rayonnante. Ils attendent le grésillement de la radio : jamais deux sans trois.

La radio grésille. C'est Marc. Il est déjà sur place. Une rixe au couteau, à la sortie de l'Herminette Rouge, une discothèque qu'ils connaissent bien, sur la route de Romans. Les secours arrivent aussi. Lorette soupire.

Stanislas change de cap et ne fait pas de commentaires. Ils trouvent tous les deux cette première nuit de printemps bien chargée de violence et de misère.

A l'Hermine Rouge, un des ivrognes est déjà mort. Il s'est vidé de son sang. D'après les témoignages désordonnés des autres protagonistes, il s'est planté son propre cran d'arrêt dans la cuisse par accident. Le médecin légiste confirme : section nette et complète de l'artère fémorale. Il y a beaucoup de monde sur l'esplanade où se garent les voitures des fêtards, mais il s'agit surtout de flics, de pompiers et de médecins. Les quatre malheureux qui se trouvaient dehors sont embarqués. Le cadavre encore chaud part dans une civière pour la morgue : Pas de papiers et personne ne le connaît. On a trouvé dans l'une de ses poches un petit sachet contenant de la cocaïne.

Stanislas et Lorette rentrent. Lorette se serre elle-même dans ses bras. Stanislas a un frisson. Ils auraient dû prendre leurs vestes. A l'approche du jour, la température fraîchit, la rosée se fige en une gelée blanche qui donne aux arbres, aux réverbères, aux barrières un aspect fantômatique.

-J'y suis retourné des années plus tard, dit Stanislas à voix basse. La ferme avait été restaurée, c'était devenu une résidence secondaire. J'ai essayé de me renseigner, mais il n'y a rien eu à faire. Les gens se méfiaient. Pourquoi voulais-je savoir tout ça ? Je

n'étais pas un parent, ni un ami. J'ai fini par laisser tomber.

Lorette hoche la tête.

-Tu crois que tu la reconnaîtrais aujourd'hui?

-Oui, dit Stanislas. Oui. Je la reconnaîtrais.

RICARDO

Ils sont venus quelquefois à la maison, dans la salle à manger orange. Ils sont grands, empruntés, parfois arrogants. Ils ont des bottes cirées, des uniformes impeccables, la honteuse fierté des vainqueurs. Ricardo est cloué à son appareillage, et du fond de son rêve morphinomane, les faces froides des conquérants, les visages craintifs et sournois des vaincus se mélangent aux récits qu'il entend le soir, récits d'une guérilla nocturne, d'actions secrètes et héroïques. Quelques gamins de son âge portent des lettres, des explosifs, de la nourriture. Deux filles surtout, deux belles filles de quinze et dix-sept ans, encore nattées comme des petites, passent sous le nez des fridolins à grands pas chaloupés, portant des saucissons dans les plis de leurs larges jupes et des billets dans leur corsage. Pour elles, c'est un jeu d'enfant, d'autant plus excitant qu'il est dangereux. Leurs dents et leurs yeux brillent. A la plus âgée cette insolence ne réussira pas. Elle sera dénudée en place publique et exécutée le soir du même jour. La plus jeune passera deux ans dans le maquis, d'une planque à l'autre. C'est la guerre.

Le salon ne change pas. C'est un lieu immuable, hors du temps. Le père y reste avec lui. Gazé de la dernière, il n'a plus assez de souffle pour marcher dix pas. Mais ses yeux brillent et il dévide sans cesse, de

sa voix sans timbre, chaque succès des "petits", comme il les appelle, bien que certains soient plus âgés que lui.

Le soir on se réunit quelquefois. La mère ne dit rien. Tous savent qu'elle ne parlera pas. Tous savent aussi qu'elle s'en fout. Encore des affaires d'hommes. Cette fois c'est pour de vrai qu'ils jouent à la guerre, à celui qui pisse le plus loin. Elle les écrase de son mépris. Même les boches, quand elle les regarde, se sentent déguisés dans leur uniforme et ont l'impression de tenir des pétards en savon. Même les boches se demandent malgré eux s'ils ont mouillé leur pantalon avec la dernière goutte.

La mère est la seule personne qui soit réfractaire au cinéma. La seule qui ait compris que la réalité est bien plus fantastique, quand on n'a pas froid aux yeux. La mère sait que la seule guerre réelle se déroule dans les os de son fils, et que pour celle-là le bagou ne sert à rien. Là nul gain à attendre, pas d'admiration, pas de complicité virile, pas de gloriole. Personne ne dira plus tard : "Tu te rappelles ? L'embuscade des marais, en juin... ces putain de boches..."

Personne. On est seul, et on n'a rien choisi.

La mère admire la petite voisine. Elle a survécu à l'inceste, qu'aucun de ces matamores n'est capable de regarder en face, et malgré tout a désiré ses enfants et les aime de tout son coeur. Mais cet héroïsme là, le plus grand, le plus solitaire, n'est pas entré à l'académie. Aimer la vie nécessite pourtant plus de

courage que risquer sa peau.

La mère n'apprécie pas le monde dans lequel elle vit. Un monde d'hommes, de grandes gueules, de bites en acier.

Un monde de crétins.

Ricardo, lui, est émerveillé. Elle s'en rend compte, et éprouve un peu de pitié pour cette petite pie infirme éblouie par le strass des actions d'éclat, par les paillettes de la virilité. Elle subodore qu'il aurait pu être différent des autres, un conteur peut-être, un poète, s'il en avait eu la trempe. Mais il faut une volonté de fer pour nager à contre-courant. Et la volonté est une vertu nocturne, secrète. On ne pêche pas les regards avec cette épuisette. Elle le sait, elle que personne n'arrive à regarder en face.

Tant pis. Ricardo sera menteur, et sa seule victoire -sa guérison- il n'en parlera jamais, parce qu'il aura honte d'avoir été malade.

SEPT

L'arrière de la maison donne sur une véranda en T. C'est là que Marie, peu de temps avant, a passé une nuit à divaguer en compagnie d'Hélène. Quelques transats, des chaises de jardin, un barbecue, une table en fer forgé et un parasol y siègent avec cet air d'abandon un peu mélancolique des objets qui ont vu trop de soleil et de pluies. Un jardin de rocailles planté de bulbes et de cactées descend en pente abrupte sur un pré humide où les coucous jettent des gouttelettes jaune pâle et vert tendre. Au fond, derrière le grillage, la campagne court sur des kilomètres, avec ses herbes blondes couchées depuis l'automne dernier, ses ronciers, ses genêts suivant comme des chevelures le sens du vent, et, çà et là, l'élégance japonaise des fruitiers morts, noirs sur la plaine ocre. Quelques saules têtards le long des fossés arborent un halo de badines rousses.

Aujourd'hui un vent de printemps fait courir sur cette plaine en friche des ondulations successives, comme sur une surface liquide. Ricardo regarde tour à tour les vagues qui roulent sur la plaine et les cheveux de Marie qui tombent sur son visage et le dissimulent en partie, lui donnant la magie des traits piégés dans les jeux de contraste du clair-obscur. Il se dit qu'il ne la reconnaît bien que lorsqu'il la voit mal. Marie est un rêve qui ne supporte pas la haute-définition. Il s'en

fout. La réalité ne lui a jamais été favorable, de toute façon.

Elle est à genoux devant lui et lui lave les pieds. Son pied normal, et l'autre. Elle passe ses doigts entre les orteils déformés, sur les creux et les bosses de ses ligaments, et sa main compatissante s'attarde autour de l'articulation noueuse de sa cheville, qui lui fait si souvent mal. Il ne sait pas trop ce qu'il ressent, mais le seul fait de ressentir quelque chose de démesuré lui donne l'impression de renaître. Sans aucune logique, l'image de sa mère revient le hanter en surimpression de cette madone adorante abîmée à ses pieds. Il revoit le regard dur, sans merci, et ressent de nouveau la confiance absolue qu'il avait en la vie quand la volonté de sa mère servait d'ossature à son esprit. Marie, si équivoque qu'elle soit dans son désir de fusion et d'anéantissement, lui procure une sécurité voisine. Jusqu'où est-elle capable d'aller pour l'amour de lui ? pour l'amour ?

-Tu me voudrais...?

Elle lève les yeux. Encore une fois il est surpris de les trouver si limpides, presque jaunes. Il n'en voit pas le fond. Il n'y a pas de fond, rien qu'un vide plein de lumière. Elle lui présente son âme nue. Il la voit. Elle est vierge. Jamais personne ne l'a touchée avant lui. Jamais elle n'a porté d'enfants. Elle sort de l'oeuf, lisse, neuve, et pas un stigmatisme ne vient gâter sa peau. Il la croit. Pour quelques instants il lâche prise, il cesse d'être vieux, obèse, aigri, imbu de lui-même jusqu'à la

démence. Leurs vérités se confondent au mépris de la réalité : le Héros, d'essence divine, et sa maîtresse, quintessence de la femme telle que l'ont rêvée tant d'hommes : amoureuse soumise, esclave sublime, ventre fidèle où jamais nul rival ne germe.

-Je ferais tout pour toi, dit-elle.

Comment ne pas en être persuadé ? Il la dévisage un long moment. A présent elle enveloppe ses pieds dans une serviette-éponge et les masse. Le regard de Ricardo revient à la plaine. Ils sont unis à jamais. Mais comment réaliser ce rêve ? Il ne veut pas seulement que Marie lui appartienne, il veut pouvoir échapper à Mona, dont le regard sagace, distancié et affectueux lui rogne les ailes. Mais il n'a rien. Il pense à la maison de Régis et Marie. Elle ne serait plus qu'à Marie s'il arrivait quelque chose à Régis. Il sait que Mona ne le mettrait pas dehors s'il s'en allait : elle est sans bassesse.

Ce serait bien qu'il arrive quelque chose à Régis . Ce ne serait d'ailleurs que justice : lui et ses trois enfants ont dévoré la jeunesse de Marie, anéanti toutes ses ambitions. Le destin, parfois, fait un geste...

Ricardo caresse doucement la tête de Marie en pensant au destin, à tout ce qui pourrait advenir. Elle pose sur lui un regard canin. Oui, elle fera tout ce qu'il exigera. Elle l'a déjà montré en lui cédant. Jamais il n'avait connu pareil abandon. Certaines femmes sont sensuelles et d'autres rétives. Mais qui s'offre ainsi pieds et poings liés à la fantaisie de l'autre ? Quelle

étrange expérience. Il se sent fort, beau, invincible. Il a beau s'être menti toute sa vie, l'énormité de cette nouvelle escroquerie lui procure une gêne persistante, en même temps qu'un bonheur inespéré.

L'heure tourne. Le maître des lieux, propriétaire légitime de Marie, va bientôt rentrer. Ricardo se lève à regret et remet ses chaussures tandis que Marie va lui chercher son blouson. Elle l'aide à se vêtir et remonte la fermeture-éclair jusqu'à son cou. Il se laisse faire, sans la regarder, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle. Cette servilité lui est un élixir de jouvence, sa vanité se gonfle comme une voile. Elle l'embrasse en fermant les yeux, lui tenant le cou d'une façon enfantine. Un semblant de désir éveille dans les profondeurs lointaines de son pantalon un semblant d'érection. Il regarde la vieille pendule de l'entrée par dessus le visage pâmé de Marie et savoure la possibilité d'un acte d'héroïsme, tout en sachant très bien qu'il ne le tentera pas. La perspective d'être surpris dans une posture peu chevaleresque le terrorise.

Il sort. Elle l'accompagne jusqu'à sa voiture et lui ouvre la porte. Il s'éloigne sans la regarder. Il ne la cherche pas dans son rétroviseur. Il sait qu'elle le suit jusqu'à ce qu'il disparaisse et reste encore les yeux fixés sur l'horizon après qu'il se soit évanoui. Il retourne vers Mona.

Le destin pourrait bien faire un geste.

MARIE

Les premières armes de Marie sont difficiles et la laissent désorientée. A cet âge, les jeunes gens se cherchent dans le regard des autres, beaucoup plus qu'ils ne cherchent à rencontrer quelqu'un. Beaucoup vivent des passions déchirantes avec le fantôme de leurs amours enfantines. La plupart ne sont attirés que par ce qu'ils connaissent, et vont quêtant de par le vaste monde le mépris, la tendresse ou l'indifférence dont leur âge tendre fut nourri. Marie n'est pas encore très différente de ses pairs. Sa singularité passe inaperçue dans la floraison naïve de toutes ces singularités. Elle ferre d'abord un beau jeune homme mis en valeur par sa violente révolte. A la pratique, celle-ci s'avère n'être qu'une révoltante violence. Marie essuie quelques caresses enivrantes, puis quelques coups aussi passionnés que les caresses. Elle se rétracte sur le champ. Sa vocation est de régner sans partage, dans le secret, sur un héros dont elle sera la servante et la déesse. Un autre prétendant semble correspondre à ses attentes, mais son emploi du temps saturé ne lui laisse que peu de temps pour l'amour. Il a les yeux cernés, hantés par l'étude, et s'abandonne

entre ses bras avec l'extase et la culpabilité d'un gamin qui fait l'école buissonnière. Elle découvre au bout de deux mois qu'il ne met jamais les pieds à la fac, vit avec une jeune ouvrière déjà mère, et entretient un jardin secret constitué par trois étudiantes entre lesquelles il partage avec équité le maigre temps que lui laisse sa vie familiale. Seconde déconvenue.

Enfin elle rencontre Régis.

Et Régis ne la bat pas. Régis ne la trompe pas non plus. Il est prêt à passer avec elle tout le temps que lui laissent ses études. Régis est tout amour. Il parle avec éloquence de l'effet qu'elle lui fait, de leur rencontre. Chacun a trouvé sa moitié d'orange.

Ils baisent comme si leur vie en dépendait. ça ne dérange pas Marie. Elle a toujours mesuré son pouvoir à l'intensité du désir qu'elle suscite. Et ce désir, bien nourri, renaît sans cesse du plaisir. Pour la première fois depuis longtemps, sa tension s'infléchit, elle cesse d'être sur le qui-vive. Elle se sent à l'abri, protégée. Son corps est le garant de sa sécurité. Son corps fourbi comme une arme et qu'elle n'a jamais investi. Son corps étranger, volé à l'aube de sa vie, qu'elle n'habite pas, dont elle méprise la douleur comme le plaisir, et sans lequel son esprit erre à jamais sur le trimard.

Régis est beau. Elle en est fière. Elle apprend tout de lui. Toutes les autres femmes. Et chacune est un galon pour elle aussi, une victoire remportée. Ce qu'ils vivent est unique. Elle se promène, petite et mince, ses yeux jaunes grands ouverts, souriante, mystérieuse.

Elle tient la main du grand Régis et le balade comme un trophée. Chapeau bas, lit-elle dans les yeux des étudiantes et des étudiants. Elle lui a mis la main dessus. Elle sourit de ce qu'ils savent, et de tout ce qu'ils ne savent pas.

Régis se soucie peu de s'être fait agraffer. Au contraire. Une occase comme celle-là ne se représentera peut-être jamais.

Marie a envie de leur dire : pour moi ça a été facile. Je venais de l'Olympe. Je n'ai eu qu'à paraître et il m'a reconnue.

Elle est heureuse. L'orgueil lui donne, à elle qui vient d'une famille de prolétaires, une assurance aristocratique. Elle prend pour un cadeau des dieux ce qu'elle vient d'acheter à crédit à l'usurier le plus féroce.

Elle est heureuse. C'est l'envol, le début de la vraie vie.

HUIT

Ils sont assis tous deux dans la chambre et ne se regardent pas. Richard ne saurait dire pourquoi il revient toujours ici, malgré la rancœur, la haine, la crainte aussi. Mona ne lui demande rien. La plupart du temps elle ne fait pas attention à lui. Il a l'impression que toutes les pentes secrètes de la maison le ramènent comme une bille aux côtés de sa femme. Parfois il va vers elle avec une sensation de froid. La combustion régulière de ses rêves lui fait dégager une chaleur virtuelle. Il lui en veut de n'avoir pas besoin de lui, d'avoir réussi à libérer au fond de son âme la fontaine inépuisable de la fantaisie humaine et de s'y abreuver sans partage. Il lui en veut d'avoir autant besoin d'elle. Il subodore qu'en vertu du principe des vases communicants, l'enrichissement spirituel de Mona n'a pu se faire qu'au prix de son apauvrissement progressif. Elle l'a volé de toute la puissance qu'elle aurait pu lui donner si elle l'avait admiré, si elle l'avait nourri de sa confiance aveugle, de sa soumission, de sa dépendance. Mona est une île luxuriante en expansion absurde à l'abri des regards qui pourraient lui donner le sceau de la réalité. Elle est stérile, effrayante. C'était jusqu'ici le seul regard posé sur lui, non sur son enveloppe tragique, mais sur ses désirs et ses frustrations, ses mensonges cristallisés et ses espérances mourantes. Il était connu de Mona.

Jusqu'ici.

Le téléphone sonne. Il se lève et décroche. Mona s'extraît avec peine de son fauteuil, empoigne ses cannes et se dirige vers la porte. Ricardo se tourne vers elle. Un sourire de plaisir éclaire son visage.

-C'est Germain Léon.

Le sourire se propage à Mona. Elle revoit un grand gaillard mal peigné, mal habillé. Elle ne peut voir Germain sans voir aussi tout ce qui lui est associé par un réseau complexe de liens amoureux : la maison encore tiède des mains qui l'érigèrent deux cents ans plus tôt, les animaux, et Maud, qui l'a épousé avec toutes les projections de son coeur nourricier, adoptées en même temps que lui. Le petit Germain...

-Comment vas-tu ? Et Mona ? Il faudrait...

-ça va. Et toi ?

-Moyen. Je suis très embêté.

-Je peux t'aider ?

-Non, je ne vois pas comment. Il s'agit du Vieux Mac, tu sais ? Mon labrador. Il y a une quinzaine de jours, il a mordu un chasseur...

-Ah ! La façon dont ces animaux lisent dans tes pensées...

-Non, répond Germain en riant. Pas cette fois. Encore que celui-là... oui, si j'avais eu la mâchoire du Vieux Mac, je me serais peut-être laissé tenter. Mais il y a deux jours...

-Un autre chasseur ? Mais dis donc, la chasse est

ouverte toute l'année, dans les Landes ? J'arrive !

-Oh ! si ça ne tenait qu'à vous, elle serait ouverte trois cent soixante-cinq jours par an, de zéro heure à minuit. Non, elle est fermée. C'était une petite fille...

La voix de Germain se brise. Ricardo cesse de plaisanter.

-Il lui a laissé une très vilaine morsure sur la nuque. Attaque par derrière, secouement méthodique visant à lui briser l'épine dorsale... j'étais là, heureusement. ça n'a duré que très peu de temps.

-Mais pourquoi il a fait ça ?

Ricardo se rappelle bien le Vieux Mac. Un monstre débonnaire. Il est aussi désemparé que Germain. Mona, appuyée sur ses cannes, écoute sans dire un mot.

-Pour la tuer, j'imagine.

Silence.

-...et la petite fille ?

-ça va. Je lui ai prodigué les premiers soins très rapidement. Sa colonne vertébrale n'a pas souffert. Sa peau, ses ligaments et ses muscles si. Elle risque d'avoir une cicatrice assez inesthétique entre les omoplates, mais je suis prêt à payer quand elle aura l'âge... on arrive à réparer ce genre de choses... elle n'a même pas eu le temps de comprendre ce qui se passait.

-Comment tu expliques ça ?

-Je ne me l'explique pas. Le Vieux Mac est enfermé, en observation. Il a un comportement

erratique, avec des accès d'agressivité qui ne semblent motivés par rien d'objectif. J'ai l'intention de lui radiographier le crâne. Il n'y a aucune raison pour qu'un animal change à ce point de comportement, à moins d'une lésion cérébrale. J'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'une tumeur...

-Tu ne vas pas le piquer ? Excuse-moi, mais...

-Oui, je comprends. Non. Je veux savoir d'abord, j'aviserais ensuite. Une intervention est peut-être possible. Qu'ils ne me fassent pas suer, je soigne presque gratis la moitié de leurs animaux. J'ai pris l'engagement de ne plus le laisser libre un seul instant. Il est en chenil et n'en sortira que pour des examens, le billard... ou la fosse.

-Je suis désolé.

-C'est le premier chien que j'ai eu. Ce clébard représente quinze ans de ma vie... c'était un compagnon adorable, les années où j'étais seul. Compréhensif, plein d'entrain, toujours optimiste...

-Peut-être que tu pourras...

-Je n'y crois qu'à moitié. ça me fait vraiment de la peine. C'est comme si je perdais mon frère.

-Attends, Germain. Attends de savoir pour te lamenter.

-Oui, tu as raison. Pauvre Vieux Mac. Il me semble que je serais incapable de le piquer.

-Je m'en chargerais, si tu veux. Ne t'inquiète pas pour ça.

-Par télékinésie ? C'est intéressant...

-Non, j'avais l'intention de passer, de toute façon, vers la mi-avril, ment Ricardo.

-Avec Mona ? Je serais heureux, vous me manquez souvent...

-Non, s'empresse de préciser Ricardo. Mona ne viendra sans doute pas. C'est un voyage fatigant...

-Bien sûr, répond Germain.

La déception a éteint sa voix. Richard ressent une pointe de jalousie. Il regarde Mona, toujours immobile et muette. Elle ne manifeste aucun désir d'intervenir. Elle l'observe, impénétrable.

-Et Maud ?

-Maud est consternée, bien entendu. Elle ne connaissait pas le Vieux Mac depuis aussi longtemps que moi, mais...

De nouveau un pincement au coeur. Pas question de vases communicants entre Maud et Germain. Il les visualise, dans un tableau naïf qui ressemble aux oeuvres du douanier Rousseau, deux amants enlacés dans la chambre d'écho d'une clairière tropicale, la nuit. L'ombre autour d'eux est enluminée de regards phosphorescents, le silence des mots se pare de soupirs, de froissements, du murmure des eaux courantes.

-Tu seras le bienvenu quand tu veux, reprend Germain. La chambre d'amis t'est réservée. A condition que tu laisses en paix mes araignées et mes souris.

-J'avais oublié ça, s'esclaffe Ricardo. Je te

téléphonerai quelques jours avant de venir. Je vous embrasse, Maud et toi. Mona aussi.

Il raccroche.

-Quand pars-tu ? demande Mona.

-Dans quinze jours, trois semaines. Je ne serai pas absent très longtemps.

Il raconte tout ce que Germain lui a appris. Mona écoute, la tête un peu penchée.

-Pauvre Vieux Mac, conclut-elle. Tu te sens capable...?

-Ce n'est qu'une piqûre, répond Richard, agacé.

Un chien fou. Un chien dangereux. Une petite pièce sans signification déposée, en attente, dans un coin de son esprit. Une donnée peut-être utilisable. Une information.

Un instrument ?

MARIE

Marie n'ignore plus rien du sexe masculin. Elle n'est pas pour autant renseignée sur les mystères du sexe féminin. Viennent les premières nausées au petit jour, et une irritation qu'elle attribue à l'arrivée des anglais -quand les a-t-elle eus pour la dernière fois ? Ce genre de détails n'occupe pas assez son esprit.

Puis ses seins gonflent. Régis s'en aperçoit et plonge dans la stupéfaction. A force de prendre son membre pour un substitut de nombril, la fonction génésique de l'engin lui a totalement échappé -que faire ?

Le laisser venir, et sceller notre union malgré eux. A l'époque, Régis et Marie sont encore mineurs. Cette péripétie tombe à point pour contraindre les parents des deux côtés à en passer par leur volonté. Les affrontements à venir occupent toutes leurs conversations pendant encore deux mois. Marie est menue, elle porte des vêtements flottants, rien ne paraît de son état.

Tous deux mettent en scène le grand soir. Marie exulte. Elle se voit, impériale, jeter à la face de ses vieux son bonheur présent et la promesse du bonheur à venir. Mais surtout, elle se voit souffleter leur laideur, leur petitesse, leur honteuse hypocrisie de sa jeunesse victorieuse. Régis est grand et beau, ce qui n'a jamais

été le cas de son père. Ils forment un couple de cinéma. Ils font l'amour chaque fois qu'ils ne font rien d'autre. Elle s'arrache à ce monde étriqué fait de principes nains, de catholicisme haineux et de perversité secrète. Elle a grandi, il lui faut la taille au-dessus.

Et le grand soir arrive. Elle dit ce qu'elle voulait dire. Mais rien ne se passe comme prévu. Son père ne réagit pas. Il a l'air de s'en foutre. Sa mère, par contre, improvise avec une maestria implacable sur le thème de la mère sicilienne outragée. Quelques gifles volent, des insultes venues d'un autre âge les accompagnent. Marie se fait traiter de catin, de fille perdue. On lui confirme que la luxure, dans la hiérarchie des péchés, se trouve au firmament, juste avant l'homicide et le blasphème. Elle a sali l'honneur de la famille.

Au moment de lâcher la réplique peaufinée depuis des semaines, ses forces l'abandonnent. Elle se découvre pleutre. Elle n'est plus sûre de rien. A quoi bon ? Son père est sorti de la pièce, laissant la mère occuper un terrain à sa mesure. Et ça repart, sur l'éducation religieuse, les sacrifices consentis, leur honneur saccagé.

Marie essaie de rassembler toute son énergie. Elle tente de puiser un réconfort secret, enfantin, en remettant des cornes sur le front de sa mère. Mais ça ne marche pas. Elle se rend compte soudain, et pour la première fois, que le dindon de la farce n'est pas devant elle. La vieille reine n'a jamais été détrônée.

Jamais. Le mariage secret n'était qu'une escroquerie ignoble. Elle a été utilisée comme un jouet sexuel, et puis jetée. Ce n'est pas possible. Un flot de haine parricide la submerge, mais en même temps elle ressent la peur d'autrefois. Ils sont trop forts pour elle. La jeunesse s'est retirée, marée basse. Elle ne sent plus que sa petitesse et s'abandonne à la lâcheté avec une noire satisfaction.

Yvette finit par se fatiguer. Elle l'envoie méditer dans sa chambre, sans pain sec ni eau, sur son avenir de perdition. Que vont dire les voisins ? Pas question de paraître à table avec les enfants, elle les souillerait. Et gnagnagna.

Dans la chambre, furtifs, se succèdent les quatre petits. Elle reprend sa superbe. Devant leurs yeux écarquillés d'admiration, elle dit qu'elle attend un bébé d'un homme qu'elle aime, et que c'est merveilleux. Elle leur fait toucher sa petite rondeur. Elle sourit. Ses frères et soeurs sourient aussi. Un tressaillement. Le bébé a bougé, a frétille. Henri, qui avait la main plaquée sur son ventre, l'a senti aussi. Il reste paralysé d'émotion.

Et soudain, Marie comprend que c'est pour de vrai. Contact, démarreur, embrayage...

C'est parti.

NEUF

-Et en remontant les escaliers, la tarlouze sent comme une odeur de merde...

Premier avril. Une petite pluie cinglante brouille le paysage et délave les couleurs. Marc conduit. Même quand il conduit il est malade en voiture.

-Il monte encore un étage, et là, ça lui colle aux semelles. Un flot de merde, genre glissement de terrain...

-Ah, mais le con !

L'homme s'est jeté contre la voiture. Sa tête fait éclater le pare-brise, son corps s'élève en roulant sur lui-même, rebondit sur le capot et s'effondre au bord du trottoir. Marc a freiné si brutalement que Simon et lui se sont cognés sur le tableau de bord. Un autre homme, qui courait après le premier, reste planté, stupide, partagé entre l'envie de fuir et la rage vengeresse. Il n'a pas le temps de choisir. Simon jaillit de la voiture, tenant son arme à bout de bras. Il détonne un peu, avec son allure de commando, dans cette rue où ne passent que des ouvriers et des petits employés.

-Les mains contre le mur ! hurle-t-il en balayant de son flingue la foule pétrifiée.

Une vingtaine de personnes mettent les mains contre le mur, assez haut, comme elles l'ont vu faire

dans les films. Marc, plus pragmatique, s'est penché sur l'accidenté. Après un bref évanouissement, il revient à lui. C'est un jeune indien, ou un pakistanais. Il serre contre son coeur une sacoche en cuir et regarde autour de lui d'un air affolé. Il saigne du nez, mais n'a pas de blessure apparente.

-Police, dit Marc. Vous avez vos papiers ?

Il présente sa carte. Le jeune homme, hypnotisé, n'arrive pas à en détacher ses yeux. Comme à regret, il tend la sacoche à Marc. Celui-ci la soupèse, puis ouvre la fermeture-éclair. Des pascals, par paquets de dix, comprimés dans tous les sens. Quelques secondes de surprise et d'inattention. Le jeune indien les met à profit pour se lever d'un bond et s'enfuir en courant.

-Arrêtez-le ! crie l'autre homme, les mains toujours contre le mur. Au voleur !

Mais il n'ose pas esquisser un geste. Marc s'élanche derrière l'indien, marche sur son lacet défait et s'abat sur le trottoir de toute sa hauteur. Il se relève, furieux. Simon a beaucoup de mal à ne pas éclater de rire.

-C'est pas toi qui jouais dans "Le gendarme de Saint-Tropez" ?

-Je me suis cassé le nez, imbécile, gémit Marc.

Son nez enfle et se violace avec une telle rapidité que toute l'assistance a les yeux fixés dessus.

-C'est des guignols pareils qui nous protègent... grince un vieux cadre. Et bien on est beaux...

-Tes papiers, dit Simon en lui pointant son arme

réglementaire sur les narines.

Le vieux cadre n'a pas ses papiers sur lui. Toute la foule se retourne les poches, fébrile. Marc va vers l'homme qui poursuivait l'indien et lui montre la sacoche entr'ouverte. L'homme, un petit quinquagénaire sanguin, tend la main, mais Marc recule.

-Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il. Il y a je ne sais combien de millions là-dedans. C'est à vous ?

Le petit homme, nerveux, regarde autour de lui, cherchant un appui.

-Comment vous appelez-vous ? Vous avez vos papiers ?

-ça c'est la meilleure. Bientôt c'est les victimes qu'ils mettront en cabane. Donnez-moi ça !

-Ferme ta gueule, Papé, dit Simon en faisant des moulinets avec son jouet favori. D'où te vient tout ce pognon ? C'est ce qu'on te demande. Et qui c'est le petit bougnoule ? Tu le connais ?

-Je l'ai jamais vu, répond Papé en blêmissant. C'est mon argent.

Il n'a plus l'air aussi sûr de lui. Toute sa rogne est tombée, il regrette de s'être laissé entraîner aussi loin. Mais c'est trop tard.

-Tes papiers, dit Simon.

Il se gratte l'aile du nez avec le canon de son pistolet.

-Range ça, supplie Marc. T'as oublié de mettre le cran.

Simon vérifie, pâlit et range son arme, non sans avoir mis le cran de sûreté.

-T'as l'air d'un koala, dit-il à Marc. Bon allez Papé, tes papiers et qu'on en finisse.

-Je les ai pas sur moi.

-Pas grave, on va aller les chercher à la maison. Et pas d'embrouille, hein ?

Le petit quinquagénaire fouille pour la quatrième fois ses huit poches et pousse un cri de soulagement en extrayant enfin de sous un mouchoir sale sa carte d'identité.

-Pierre Marais, lit Marc. Né le cinq août mil neuf cent vingt-six à Le Blanc, Indre. Mmmh... Ah ! C'est toujours votre adresse ?

-Oui oui.

-Mais c'est tout près.

-On y va, dit Simon. On sera plus à l'aise chez toi pour taper la plainte. Allez, en voiture Simone.

Il éclate de rire. Le rire de Simon, une toux convulsive, fait le bruit d'une brosse en chiendent sur les parois d'un seau métallique. Même ceux qui le connaissent bien se demandent toujours s'il reprendra son souffle cette fois.

Personne n'a compris la plaisanterie. Marc constate que la foule s'est dispersée avec tant de discrétion qu'ils ne s'en sont pas rendu compte. Le cadre sans papiers a disparu lui aussi. Il avait pourtant la tête d'un amateur de scandale. Pierre Marais résiste.

-Tu vas monter, ou faut que je m'énerve ? gronde

Simon.

Marc est déjà au volant. Ils mettent cinq minutes à trouver l'endroit, situé deux pâtés de maisons plus loin.

-Bon ben c'est là, ricane Simon. Tu reconnais pas ?

Une boutique désaffectée au rez-de-chaussée. Dans l'entrée, les boîtes aux lettres vert wagon sentent encore la peinture fraîche. Le carrelage est rouge et jaune, délavé, poreux. En plus de la peinture, ça sent le savon noir. Simon n'a plus d'odorat. Marc, malgré son état, déplore d'en avoir encore trop.

"P. MARAIS - R-D-C"

Il n'y a qu'une porte au rez-de-chaussée, et elle est entr'ouverte.

Vestibule, petite cuisine, W-C-douche, une chambre, et une pièce de trente mètres carrés contenant dix machines à coudre et neuf pakistanais.

-Ah tu l'avais jamais vu, le petit gris, dit Simon entre ses dents. Y'a le téléphone, ici ?

-Faites gaffe, dit Pierre Marais, j'ai de sacrés appuis, vous allez vous faire mal.

-Sans blague ? Où est le téléphone ? demande Marc.

Puis il le trouve tout seul. Quelques-uns des pakistanais, ou des indiens, se sont levés, mais Marais les fait rasseoir d'un geste plein d'autorité. Il continue à menacer les inspecteurs et assure ses ouvriers de leur bon droit.

-Tu commences à nous casser les couilles, vieux con, explose Simon. Tu le sais pas, ma parole, que c'est interdit de faire bosser des crouillats au noir ?

Les crouillats n'osent plus bouger. Leurs regards traqués réveillent l'ulcère de Marc.

Quelques instants plus tard, le panier à salade embarque tout le monde. Les vêtements sont saisis et détruits, le matériel confisqué. L'histoire fait le tour du milieu policier. Marc se voit propulsé à la dignité de limier grotesque mais chanceux. On ne l'appelle plus que Colombo. Il préfère ça que son ancien surnom : Le Pet-de-Travers.

Pour finir, l'affaire sera classée sans suite. Pierre Marais a des amis, ou détient des renseignements compromettants. Robert Garnier, à la demande de Marc, téléphonera au juge d'instruction pour s'étonner de cet enterrement. Le juge répondra qu'il aime bien la Réunion, mais pas au point d'y ensevelir sa prometteuse carrière. Il arrive hélas que des pressions s'exercent sur le parquet. S'il s'agissait d'un trafic international d'héroïne... mais là, pour une dizaine de clandestins... non. ça ne vaut pas le coup. Robert Garnier fera quelques réflexions d'ordre général sur les effets démoralisants d'un sacerdoce consistant à lever des lièvres que personne ne suit jamais. Il est difficile, dans ces conditions, de ne pas se laisser aller au cynisme le plus déplorable. Le juge compatira.

Cette comédie ne porte pas atteinte à la réputation de Colombo. Il a bel et bien eu le nez cassé dans

l'aventure. Tout le monde trouve que ça donne du caractère à son visage, même Lorette.

REGIS

C'est drôle, ce qui se passe. La vie n'est qu'une suite d'agréables surprises. Il est ravi, au fond, de conduire devant l'autel sa faunesse aux yeux jaunes. Il avait peur de s'en dégoûter, mais la grossesse n'a rien changé. Ses seins gonflent et elle porte un drôle d'oeuf sur le ventre, c'est tout. Pour le reste, aucune modification. Parfois il a l'impression de sauter une tortue, mais ça n'altère pas son enthousiasme.

Pour lui, tout s'est bien passé. Sa mère était bouche bée, il a craint un moment que sa mâchoire inférieure lui reste sur les clavicules. Marie a découvert en la rencontrant d'où vient le charme de Régis, ses yeux charbonneux, égyptiens, sa toison bouclée, sa bouche charnue tirant sur le mauve. C'est une malgache de cinquante ans -elle le dit tout de suite et elle a raison : il est difficile de lui donner un âge. Ses cheveux sont toujours aussi noirs que ses yeux. Malgré sa haute stature, elle se tient aussi droite que les toutes petites femmes et donne l'impression de vouloir dominer tout le monde. Elle est magnifique et écrasante. Régis s'amuse de voir Marie lui faire en vain du charme. Après un coup d'oeil rapide sur le ventre de sa future belle-fille (trop tard pour intervenir), elle n'abordera plus que des thèmes touchant à l'organisation matérielle du futur proche : Régis n'est pas encore à même d'assumer ses conneries. Elle est

cassante, énergique, efficace. Elle réagit comme prévu : ayant déduit en moins de trente secondes que toute manifestation d'hostilité ne serait qu'une perte de temps, elle ravale le fond de sa pensée et finit par en faire table rase. Place à l'avenir. Sa belle-fille est une jolie gourde dégoulinante de romantisme. Elle arrive même à la trouver sympathique. Régis craignait davantage la réaction du vieux. Il n'est pas déçu.

En public, il se montre cynique et spirituel. Contre mauvaise fortune bon coeur. C'est un homme intelligent et cultivé. En tête-à-tête...

-Elle a l'air bonne, commence-t-il. Tu étais obligé de lui coller un polichinelle dans le tiroir ?

-Je l'ai fait exprès, riposte Régis.

Dans le silence qui suit cette réponse, il croit s'entendre dégringoler l'escalier dans l'estime de son paternel. Blonk brodoblom blang. Le vieux hausse les épaules. Son fils n'a rien appris dans les bordels. Le voilà épinglé par la première midinette venue. Le voilà père de famille et époux honorable alors qu'il n'a pas encore le droit de vote. C'est à pleurer. Lui du moins a attendu jusqu'à trente ans, et pas pour se faire coincer par n'importe qui. Sa femme alimente à volonté tous ses griefs, légitimes et illégitimes, mais avec la pire mauvaise foi il lui est impossible de la mépriser. S'apparier, n'est-ce pas trouver un adversaire à sa taille pour cet interminable duel qu'on appelle mariage ? Une liaison réussie, c'est une liaison où personne ne prend l'avantage plus que le temps d'un round. Il y

faut du fair play et le respect de l'adversaire, des deux côtés. Tout ce qu'il ne renifle pas dans cette union marécageuse.

-Tu te rappelles Lili la Pompe ?

Cause toujours, pense Régis, souriant, en hochant la tête. Celle-là, tu ne la toucheras jamais. Elle est à moi. Et elle vaut tous les claques du continent.

Plus tard, Boris et Mara sont présentés à Yvette et Marius. Antipathie instantanée, salutations, sourires de commande.

-Ce que femme veut... dit Boris en tapant sur le ventre de Marius.

Il croyait que ce genre de petit mec honteux et refoulé ne se rencontrait que dans les pissotières des gares, la nuit.

-Dieu le veut, répond Marius, par réflexe.

DIX

Ils s'engagent tous les deux entre les parois ascendantes des gorges, au sortir du hameau. Le petit sentier court au bord de la rivière, parfois il faut marcher sur les pierres glissantes qui émergent de l'eau, parfois on est en surplomb. Mais c'est un chemin facile à suivre, même pour un homme très chargé. Le premier, un petit blond ébouriffé au visage de fouine, porte les cannes, la bourriche, les appâts et le panier de pique-nique. Le second, un grand brun bien bâti, ne porte rien. Il sait qu'il ne doit pas tomber. Car Rosco n'a plus d'ossature digne de ce nom, seulement une structure transparente et fragile, un squelette de verre. Un jour, il le sait, malgré les traitements, les injections, il se cassera une jambe ou un bras en descendant de son lit. Ce jour là sa vie sera finie, il n'envisage pas de se plier à l'interminable agonie en chaise roulante que son destin lui réserve.

En attendant, Rosco aime la vie. Il est heureux. Il a un ami.

Devant eux trotte le Jacquot, guilleret. Ce bâtard va l'amble, son poitrail est décalé par rapport à sa croupe, et sa queue, une sorte de goupillon, bat la mesure.

Ils se hâtent tous les trois. Il leur faut arriver avant l'Emplâtre, sinon cet imbécile se rendra compte de l'entourloupe. Ils ne sont pas trop inquiets : ils ont une

heure d'avance.

Le chemin n'est pas très long, du hameau : à peine cinq cent mètres. Après la clameur furieuse de la Fièche, au fond des gorges, ils débouchent sur un dernier coude qui va s'élargissant. Le chemin disparaît. Le Jacquot plonge joyeusement dans l'eau peu profonde. Il nage un peu, puis reprend patte sur la plage de galets et s'ébroue. Les deux hommes le suivent. Ils sont équipés de cuissardes. Les voilà dans la Combe.

Ils sont contents. Ils rigolent. En passant dans les gorges, ils ont jeté en même temps un coup d'oeil sur le piquet goudronné, les cinq marches, et le chemin malcommode de la paroi opposée. Pas de commentaires, les hurlements de la Fièche ne le leur permettent pas à cet endroit. Tous deux se sont imaginé le Capitaine, ses cent vingt kilos et sa patte folle, en train d'emprunter ce piège à cons avec tout son fournement. Cette pensée les venge de l'hostilité massive du monde à leur égard.

Ils s'installent. Le Jacquot est déjà en train de tenter une razzia sur les vivres, l'odeur du livarot le met dans un état second.

-Incroyable, dit Rosco. Je lui ai donné à bouffer avant de partir.

-Tu le nourris pas, ce clebs. Regarde ça, il va encore nous foutre en l'air un panier. Ma mère râle sec.

-Jacquot !

-Qu'est-ce que tu lui donnes à claper ?

-La même chose que moi. On mange ensemble. Ce midi, un peu de macédoine, des coquillettes au beurre avec du gruyère, de la salade, de la compote de pomme. Moi j'ai pas faim.

-Je comprends pas, dit Daniel. Il a peut-être des vers. Jacquot !

-Jacquot !

Daniel ramasse un gros caillou et le lance en direction du chien, qui fait un bond en l'air et pousse un glapissement aigu.

-Oh cette comédie, commente Daniel.

-Mmh... deux mètres plus à gauche et tu le touchais. Allez fous le camp !

-C'est à moi que tu parles, morveux ? tonne une voix trop connue.

Daniel et Rosco sentent leur nuque et leurs épaules se contracter. Le Capitaine est là, sa canne à la main, une bourriche et une grosse sacoche en bandoulière. Il sourit. Il est planté à l'entrée de la Combe, en cuissardes, les pieds dans l'eau. Depuis combien de temps ? Est-ce qu'il sait...? Pendant quelques secondes horribles, les deux copains, l'estomac noué, restent les yeux fixés sur leur patron. Ricardo leur lance un regard de défi. Au moment où il éclate de ce rire faux et strident plus chargé de mépris que de gaieté, les deux jeunes hommes remarquent qu'il a les dernières phalanges de la main gauche en sang, que son costume de pêcheur -prétentieux et

ridicule- est déchiré sur le devant, et que la tige d'une de ses cuissardes, celle de sa jambe abîmée, a un trou au-dessus du genou.

-De la rigolade, ton chemin, mon petit. Ah ! si t'avais fait le maquis...

Ouf.

Régis descend de voiture, sort sa canne à pêche, sa bouteille de bière, son chapeau de paille et le troisième volume des oeuvres de Dickens. Il va à la pêche. Pour être précis, il va à la pêche à la tranquillité. Le dimanche, la maison grouille de gamins, les siens, ceux des voisins, sans parler de ceux que leurs parents amènent de loin et qu'il faut ramener ensuite. Marie est sur les dents. Elle joue du piano dans son coin, faisant mine d'ignorer le brouhaha ambiant. En général elle arrive à défendre l'accès aux pièces principales. Le jardin est vaste, la campagne accueillante, mais tous ces morveux n'ont de cesse de se retrouver serrés comme harengs en caque dans l'une des deux chambres d'enfants. Les probabilités qu'une connerie soit commise augmentent de façon exponentielle. Dans ces cas-là, il est sommé d'intervenir. L'autorité est l'une des prérogatives de son sexe -la seule dont il se passerait volontiers. Pour éviter une aussi peu réjouissante alternative, il a choisi la fuite. Il ne peut pas le faire tous les week-ends. Il a remarqué que Marie est d'une réceptivité érotique quasi nulle quand elle a passé sa journée à défendre leur territoire contre

des hordes de pré-adolescents. Le plus souvent ça marche quand même, elle finit par céder, de guerre lasse, pour qu'il cesse enfin de la harceler. Mais c'est plus dur que d'habitude. Il est obligé de sacrifier une bonne heure de sommeil, et s'il ne dort pas ses huit heures, le matin, il a la tête dans le potage. La vie est parfois compliquée.

-Tiens, regarde ça, mon petit.

Il tire comme un cinglé. La pauvre truite a jailli du fond, entraînant un geyser brillant dans ses écailles. Elle se tortille en l'air. Une petite chose, dix-sept, dix-huit centimètres, évalue Daniel. Elle est presque noire, avec de minuscules anneaux blancs et des points rouges sur les flancs.

-Vous la relâchez pas ? demande Rosco.

-Ah ! Ah ! Jaloux, hein ? Toi tu vas revenir bredouille, merdeux.

Il décroche l'hameçon, arrachant la moitié de la mâchoire supérieure. Puis il fait éclater la tête du poisson contre une pierre.

-Moi, dit Rosco, je pêche pas les bébés.

-Toi tu pêches rien, dit le capitaine.

Il laisse le petit corps encore agité de tressaillements derrière lui, sur les galets, et place une autre mouche.

-Vous allez voir... dit-il.

Il amorce un mouvement de danseur pour faire frôler la surface de l'eau à son morceau de plume. Le

Jacquot s'avance, renifle le petit cadavre palpitant, l'engloutit d'un seul claquement de gueule. Daniel et Rosco éclatent de rire.

-Vos gueules, dit Ricardo. Vous allez leur faire peur.

-Le chien a bouffé, Capitaine, dit Rosco. Et vous ? Vous voulez pas un petit bout de Livarot ?

Il fait très beau. Régis est allongé de tout son long dans l'herbe verte de la rive. Il a vingt-quatre pêcheurs du dimanche autour de lui, venus eux aussi pour se taire et chauffer leurs os au soleil. ça sent bon. Les cannes à pêche sont alignées sur la berge, calées avec des bouts de bois et de gros cailloux. Les bouchons flottent au ras de l'eau. ça rêve, ça lit, ça dort, ça écrit à sa maîtresse, ça boit un petit blanc rafraîchi par l'eau du lac, et de temps en temps, ça regarde le bouchon, par acquis de conscience.

Merde, ça mord. C'est bien la première fois.

Régis sort de l'eau un gros poisson couleur de vase. Il ne sait pas ce que c'est. L'animal se convulse avec une violence qu'il n'avait pas imaginée. Son plus cher désir serait de le décrocher et de le rejeter dans l'étang, mais cet imbécile a avalé l'hameçon. Il ne va quand même pas jeter sa canne à pêche à l'eau. Il aimerait couper le fil, mais il n'a que ses dents. Les autres pêcheurs le regardent, intéressés. Il va avoir l'air d'un con s'il se met à grignoter la ligne.

Un vieillard avenant s'approche, sort un couteau

si souvent aiguisé que sa lame est réduite à la taille d'un poinçon, tue la bête en lui brisant le crâne avec un galet, lui fend le ventre de l'anus à la gueule, récupère l'hameçon, jette la tripaille dans l'étang, rince l'intérieur rose et gris de l'abdomen et tend son trophée à Régis. Régis reste coi. Le vieux essuie son couteau sur son pantalon, un geste posé, méticuleux, sourit derrière sa moustache.

-De rien, dit-il.

-Merci, répond Régis en rougissant.

Saloperie de clébard. Il est fou de rage. Et puis ça tombe d'un coup. Le clébard. Dans la Combe. Régis pêche parfois, lui a dit Marie. Aujourd'hui par exemple.

Le chien dans la Combe.

Faut voir.

MARIE

Le jour ça va, elle a l'impression de marcher dans un rêve. Le temps semble suspendu. Elle est un peu désarçonnée que Régis continue à la trousser comme si rien n'avait changé, mais elle joue le jeu. On ferait comme si de rien n'était.

Ils sont mariés, ça y est. Plus rien ne pourra les séparer. Les couturiers ont fait des merveilles pour dissimuler le petit dôme insolent de son ventre. Elle porte haut, ses seins ont gonflé; une robe empire agrémentée de taffetas et de mousseline lui a rendu toute sa pureté perdue. Ce sera un enfant de cinq mois.

La nuit, elle rêve quelquefois.

Quand elle était petite, le potager qui jouxtait celui de ses grands-parents appartenait à un très vieux monsieur. Non content d'être seul, sans parents ni amis, il avait poussé la misanthropie jusqu'à devenir sourd et presque aveugle. Un jour il était mort, sans que personne s'en rende compte. D'ailleurs tout le monde s'en foutait.

L'année suivante, Marie longeait, fascinée, la barrière séparant les deux jardins. A côté, tout ce qui avait survécu était retourné à l'état sauvage. L'oseille et les fleurs bleues des chicorées formaient des buissons en fuseau. Les grosses boules blanches des poireaux se balançaient à un mètre cinquante du sol, et

la floraison jaune des choux, couronnée de piérides, faisait ruminer tout le village. On parlait de faucher ce réservoir à nuisibles. Que faisait la commune ?

Quelques temps plus tard on trouvait des chrysalides partout. La fenêtre de la cave en comptait plus de dix. Marie attendait, frémissante, les papillons. Mais des chrysalides ne s'échappèrent que d'horribles petites mouches, par nuées.

Pépé lui montra la mouche qui pondait dans les chrysalides de piérides, et aussi une petite guêpe rouge et noire à la taille en fil à couper le beurre qui pondait, elle, dans de gros insectes qu'elle paralysait de son venin, tout en les laissant vivants. Il s'en passait de drôles, dans le monde enchanteur des fleurs et des petits oiseaux. Depuis, Marie regardait la nature d'un autre oeil.

La nuit, elle rêve.

Elle rêve qu'elle est cette reine secrète et minuscule, comme autrefois. Elle tutoie les dieux. Sa peau est rouge, verte, jaune et noire, avec de beaux dessins et des petites brosses bien disposées. Elle a des pattes en ventouses et des pattes en croissants saumon. Elle est bien plus belle que les piérides. Une chenille de machaon, plutôt. Ou de paon.

Dans son rêve, il faut qu'elle grandisse, mais elle a peur. Pourtant elle ne peut pas rester une toute petite reine. Elle doit devenir quelque chose de bien plus beau, d'aussi coloré, mais qui vole.

Un papillon, un dieu.

Il le faut. Déjà ses couleurs se fanent, elle perd les soies brillantes de ses petites brosses. Elle ne peut pas mourir comme ça. On ajuste autour d'elle les pièces élégantes, compliquées, de sa chrysalide. Seul son visage dépasse. Puis les serviteurs s'en vont, la laissant seule, prisonnière, immobile.

Et la mouche arrive.

Marie se réveille en sueur. Dans son ventre, le bébé roule et se déplie. Régis dort.

Elle se lève, prise de panique. Elle n'a pas le temps d'arriver jusqu'à la fenêtre.

Elle vomit.

Régis ne s'est pas réveillé. Marie nettoie tout, en silence. Son coeur cogne si fort dans sa poitrine qu'elle se sent battue. Puis elle se recouche.

Le bébé ne bouge plus.

ONZE

Germain sanglote, le visage dans les mains. Maud a passé un bras autour de son cou et lui embrasse la joue, des petits baisers légers et répétés. Ricardo, debout en face d'eux, se sent deux fois plus lourd et infirme que d'habitude. Voir un homme pleurer le révolte et éveille en lui une jalousie lancinante. Il a raconté quelques-uns de ses exploits à Maud, jadis. Elle l'a écouté avec attention. Aucun commentaire. Lorsqu'un sujet n'intéresse pas Maud, elle se contente d'enregistrer et de classer. Nulle participation, pas de réflexions, pas de questions. La guerre, le passé, l'héroïsme, le rôle principal, Maud s'en tamponne. Elle glisse, indépendante et courtoise. Un chat. Richard sent qu'elle ne l'aime pas, mais que cette antipathie est à la taille de ce qu'il représente pour elle : un petit pois. Par contre elle est touchée au plus profond par Germain, dont le nez coule, les yeux sont bouffis et la bouche bave. Le Capitaine sent ses certitudes vaciller, voilà que la terre oscille et se déplace comme le pont d'un bateau gigantesque. Cette impression lui donne la nausée. De façon très fugace, il s'aperçoit qu'il a raté non seulement sa vie mais son personnage. La plupart des données de l'existence ne rentrent pas dans les cases de son code d'interprétation. Par exemple il a construit maintes fois la scène qui se déroule sous ses yeux, où le Héros,

muni d'un coeur sous ses muscles, verse une larme - une larme, pas un torrent de toutes les humeurs que peut produire une tête humaine. Et la Femme, émue, maternelle, le console. Mais pas dans cette position. Pas par derrière, et surtout pas en le dominant, quelle hérésie. Et ces émotions paroxystiques ne sont pas déclenchées par la maladie d'un animal domestique.

Germain n'a pas pleuré longtemps. Dès qu'il reprend une respiration normale, le collier des bras de Maud se dénoue.

-C'est une toute petite tumeur, sous l'occiput. Mais je pense que ça vient de là. Depuis une semaine il est agressif tout le temps, même moi je ne peux plus l'approcher. Je l'ai pesé avant de le radiographier : il fait cinquante-trois kilos. Il a grossi, cinq kilos, c'est beaucoup. Par ailleurs il est vieux, dix-sept ans, mais en excellente santé et je le crois capable d'être très dangereux, et pas seulement avec des enfants. Le Baromet a eu de la chance. Le Vieux Mac aurait pu l'attraper à la gorge plutôt qu'au bras. Tu veux venir le voir ?

Ricardo hoche la tête. Ils sortent tous les trois et se dirigent vers le chenil. Il entend le grondement avant de voir le chien, et quand il le voit, il ne le reconnaît pas. Un monstre hérissé et écumant, les yeux exorbités.

-Voilà, dit Germain. Il est comme ça presque tout le temps. C'est de pire en pire.

Le chenil se présente comme une cabane sous les

pins, entourée de gros grillage tendu sur des piquets métalliques. Le Vieux Mac se jette sur le grillage. Sa fureur fait sursauter Ricardo, qui recule.

-Tu ne crains rien, c'est solide, dit Germain.

Maud sourit. Ricardo est furieux de s'être montré lâche. Pour compenser, il se rapproche et tend la main.

-Pas de bravade, conseille Maud. S'il vous tranche un ou deux doigts, personne n'ira les récupérer. Germain vous l'a dit, il ne reconnaît plus personne.

-Oui, dit Germain. Arrête de faire l'imbécile.

Il a plu toute la journée d'hier et toute la nuit. Des flaques subsistent sur l'airial, frangées d'une fine écume jaune pâle. Le Capitaine a déjà remarqué ces dépôts un peu partout, sur le bord de la route, des chemins, sur les cadres des fenêtres. La camionnette est recouverte d'une poudre un peu rugueuse sous le doigt. Il regarde autour de lui. Dans le soleil, une pluie de soufre. ça vient d'en haut.

-Pinus pinaster, dit Germain, et son visage s'éclaire. C'est la pollinisation. ça dure trois semaines.

Maud secoue ses cheveux. Elle sourit, ses yeux noirs se plantent dans ceux de Ricardo, brillants de malice.

-Quelle impudeur... des mètres cubes de foutre végétal. Nous en sommes tous couverts. Nous nageons dans le sperme. Ces pins sont vraiment des primitifs.

Le Capitaine a un frisson. La poussière jaune ne cesse de se déverser dans la lumière. Il n'aime pas voir

évoquer ces choses secrètes et anonymes qui se déroulent dans la terrifiante intimité des organes, surtout par une femme. Tant de choses reposent au fond de lui, la maladie, le rêve, le désir et l'impuissance, le fantasme, la genèse du mensonge. Il lui semble que s'il orientait ses regards vers les profondeurs de lui-même, une tempête de vase obscurcirait tout, il ne saurait même plus parler. Il ne serait plus rien, pas même le souvenir d'une tentative avortée.

Marie. Marie est la seule preuve de sa réalité. Elle l'aime, elle le voit.

-... et elle a porté plainte. Le Vieux Mac doit être piqué.

-Hein ?

Germain sourit. Il décortique une petite grappe de sacs à pollen presque vides. Le bout de ses doigts est ciré de jaune pâle.

-Tu ne m'écoutes pas...

-Si, si, dit Ricardo, émergeant de ses pensées. Je t'ai proposé...

-Mais je ne veux pas voir ça, dit Germain sans se rendre compte que sa voix enfle sous l'effet de la colère et du chagrin. Je l'endormirai seulement, une dose à faire roupiller un puma pendant quarante-huit heures. Et je te donnerai la seringue et le produit. Tu l'embarqueras et tu feras ça loin de la maison...

-Oui.

-... et tu l'enterreras ?

-Oui.

Maud lui caresse la joue. Il saisit sa main et lui lance un regard interrogatif, puis sourit de nouveau.

-Ce n'est rien, dit-il plus calmement.

-Dans deux jours ça ira mieux, chuchote Maud aux commissures de ses lèvres.

Et maintenant il roule sur la route rectiligne bordée de pins dans leur gloire reproductrice. Leurs pousses de l'année, érectiles, vert pâle, accentuent l'impression d'onanisme débridé qui le poursuit depuis les remarques prosaïques de Maud. Il est content de quitter les Landes. Le crime parfait lui trotte dans la tête. Derrière lui, les deux clés complémentaires de sa liberté, de son bonheur : un gros chien dans le coma, et son fusil de chasse.

Tout se déroule à merveille.

RICARDO

La libération, il s'en souvient, parce qu'il a pu descendre les escaliers avec ses cannes et marcher jusqu'au seuil. La lumière du dehors l'a ébloui. Il y avait des amerloques partout. Pourquoi ils sont passés dans ce village et pas dans les autres, personne ne l'a jamais su. La fille de l'épicier, violée par les boches au début de la guerre, avait été rasée. Elle marchait dans la rue principale sous les quolibets et les crachats, elle avait l'air d'étudier des insectes. Son marmot blond trotte sur ses talons, on ne savait pas si c'était un garçon ou une fille, avec ces anglaises et ce joli petit visage de porcelaine il portait des culottes courtes. Un short bavarois, en fait, une honte. A un moment il a reçu une tomate sur une joue. Sa mère a ramassé une pierre par terre et l'a jetée de toutes ses forces dans la foule, au hasard.

-Bande de lâches ! elle a hurlé.

Elle aurait pu se faire tuer. Mais un camion de ricains a surgi juste à ce moment là et ils lançaient des paquets de chewing-gums et de cigarettes. La fille a foutu le camp, son petit serré contre son coeur. Il rigolait, il n'avait rien compris. Il léchait le jus de tomate sur ses doigts. Mais sa mère pleurait, sans sanglots, les sourcils froncés. Elle l'a embrassé sauvagement, et puis elle a disparu. Ricardo aurait bien aimé la suivre.

C'était comme un tourbillon, et pourtant il ne bougeait pas. Toute cette foule, ce bruit. Son père aussi était descendu et respirait avec peine à côté de lui. Il a reçu un paquet de cigarettes sur le haut de la poitrine. Quand il est mort, quelques années plus tard, Ricardo l'a retrouvé dans sa vieille valise, avec la montre du grand-père, son certificat d'études, une vieille édition jamais ouverte du Capital, quelques lettres d'amour qui n'étaient pas de sa mère, une gamelle toute bosselée, des photos de ses amis morts, et une vingtaine de napperons en dentelle, les plus fins, les plus beaux de la tante Suzie, sa soeur. Ce salaud les avait gardés pour lui.

Suzie était morte au début de la guerre.

Après, tout a été trop vite. Il ne sait pas ce qui était le plus difficile à comprendre, la fin de la guerre, ou sa guérison. Dans un cas comme dans l'autre, c'était un véritable traumatisme de devoir quitter cette époque où toute la complexité de la vie était renvoyée à des jours meilleurs. Sa maladie n'avait fait que doubler un problème commun à tout le monde. Maintenant il fallait se débrouiller tout seul dans un monde que la simplicité rassurante du commandement et de l'obéissance avait déserté. Les jeunes gens découvraient dans la douleur que leur identité d'adultes s'était construite sur une parenthèse. Avec la règle du jeu de dames il leur fallait jouer au jeu de go. Ce n'était pas facile. D'autres, plus âgés, plus discrets, pas toujours moins héroïques, s'en sortaient mieux.

L'aigreur de l'après-guerre fut souvent plus amère que la guerre elle-même.

Pour Ricardo, tout est arrivé trop vite. Il n'avait jamais réfléchi au problème. La guerre, la maladie, lui étaient apparues comme des états permanents, et sa mère comme une éternelle providence.

Sa mère. Tout au long de ces années, elle s'est retirée dans une ombrageuse solitude. De plus en plus pessimiste, elle subodore que si la guerre a été chienne, la paix sera sordide. Un cancer déploie sa toile secrète dans les profondeurs de son corps. Elle le sait, et n'en a cure. Son fils est guéri. Enfin. Elle s'agenouille, invaincue, au pied de la maladie et meurt en dix jours, retirant à Richard la seule énergie dont il disposait.

Il est guéri, boîteux, vierge, il a vingt-deux ans.
Moteur.

DOUZE

La petite dame est entrée dans le commissariat à pas mesurés, hésitants. Elle regarde autour d'elle et semble rapetisser. Les matières réfléchissantes du hall immense lui renvoient en smash son image minuscule. Patrick remarque les charentaises usées. Elle ne doit pas venir de loin. A travers l'épuisante étendue de reflets géométriques il jette la sonde d'un sourire. La vieille l'attrape au vol et s'élanche avec détermination.

-Bonjour madame.

Patrick fait partie de ces policiers qui n'asseoient pas leur autorité sur l'étalage d'une grossièreté systématique. Il est avenant, poli, et préfère le conditionnel à l'impératif. Il exaspère nombre de ses collègues en souhaitant que les flics français soient mieux éduqués et plus compétents. Il milite pour désarmer les agents et développer une approche plus scientifique du crime.

-Ce que j'ai à vous dire est un peu particulier...

Bon. Première cinglée de la semaine, pense Patrick, toujours souriant.

-Puis-je vous demander votre nom ?

Sans se faire prier davantage, la dame exhibe une carte d'identité flambant neuve. Elle a dû passer dans les bureaux voisins de la préfecture il y a peu, les boucles de sa mise en pli n'ont pas bougé depuis. Paulette Raphanel, née à Valence, Drôme, en mil neuf

cent huit. Elle ne porte pas ses lunettes. Patrick se voit flou dans les yeux hagards fixés sur l'espace entre ses deux sourcils.

-Je vous écoute, madame Raphanel.

-C'est ma petite voisine, se décide soudain la vieille. ça ne tourne pas rond. Son mari n'est jamais là, vous voyez...

Elle se penche en avant et chuchote, en lançant autour d'elle des regards traqués :

-Je suis sûre qu'il la trompe.

-Oui, madame, mais...

-Enfin elle est trop seule. Elle a deux enfants, deux petits anges, deux et quatre ans, un garçon et une fille. Et comme je suis sa seule voisine, voyez-vous, nous causons. Je suis veuve, elle ne travaille pas. Souvent j'apporte un goûter aux petits. Et elle se confie à moi. ça ne va pas, mais alors pas du tout...

-Madame Raphanel...

-Pas du tout. Elle n'arrête pas de parler de mort, c'est simple. Elle n'arrête pas de faire allusion à ça, de dire qu'elle et les petits seront mieux au ciel, et Dieu sait quelles autres conneries, passez-moi le mot. Elle file un mauvais coton. Elle reste enfermée le plus souvent, parfois elle n'ouvre pas les volets de la journée. Les gosses ne vont pas à l'école...

-Madame Raphanel, l'école n'est obligatoire qu'à partir de six ans...

-ça ne va pas, je flaire un drame. Il faudrait faire quelque chose. Il ne met jamais les pieds chez lui. Une

fois tous les quinze jours peut-être, il rentre à onze heures du soir et à six heures du matin il est reparti. Elle met des bougies...

-Des bougies ?

-Des cierges, oui. Et elle prie du matin au soir. Ce qui m'a fait venir, c'est que depuis quelques jours elle a l'air très calme, très heureuse. Je crois qu'elle a pris une sale décision. Et plus moyen de lui tirer un mot.

-Madame Raphanel, je comprends votre inquiétude, mais c'est un commissariat ici. Je ne suis ni médecin ni assistante sociale. Et peut-être que vous vous faites du mauvais sang...

-Ecoutez monsieur, j'ai déjà vu ça quand j'étais jeune. Mon frère aîné. Il était surendetté, ça n'allait pas trop avec sa femme. Moi j'ai bien vu le moment où il s'est mis à battre la campagne. Personne ne voulait me croire. Personne ne le prenait au sérieux. Il a fallu six cadavres, dont le sien, pour qu'on voie tout ça d'un autre oeil. Au fusil de chasse, s'il vous plaît. J'avais quatorze ans, mais c'est resté là. Je vous dit que cette gamine n'a plus sa tête, elle a dérapé. C'est sérieux. Elle a deux marmots. Et le ciel et l'autre monde et le paradis et mon cul, elle m'en a fait saigner les oreilles. Elle y croit dur comme fer.

La vieille s'énerve. L'assurance de Patrick s'est délitée, mais il ne sait que faire.

-Vous pouvez me donner le nom de votre voisine, et son adresse ?

Madame Raphanel s'exécute. Elle écrit aussi, en

lettres, d'une grande écriture élégante, le code d'entrée de l'immeuble, l'étage, le numéro de l'appartement.

-Je ne serais pas venue vous importuner, je veille, mais c'est que mon frère n'est pas bien. Je pars ce soir. Elle va rester seule...

-Seule ?

-Oui, ça fait deux jours que je dors chez elle, soi-disant pour m'occuper des bambins -je m'en occupe, d'ailleurs. Ils sont si mignons ! Mais là je pars, je suis obligée.

-Ne vous en faites pas, madame. Nous allons prendre les mesures qui s'imposent.

Un peu plus tard, il en réfère au commissaire. L'inquiétude de la vieille s'est insinuée jusque dans ses os, mais il ne trouve pas les mots. Robert Garnier passe en revue les autres inspecteurs. Marc propose d'y aller. Simon et Jean-Marie multiplient les quolibets. Lorette a du mal à s'intéresser à cette histoire. Stanislas est en congé maladie.

Sur ces entrefaites, un casse est commis. Au même moment, une autre vieille dame se présente pour porter plainte. Il s'agit d'un cambriolage sans vol ni effraction. Marc remplace Patrick, tandis que Lorette et Simon accompagnent le commissaire au Crédit de l'Est. Le casseur, un être humain mince dont personne n'a pu déterminer la couleur ni le sexe, était muni d'une arme automatique. Il a emmené trois cent cinquante mille francs sans prononcer un mot. Il s'est

éloigné sur un solex. Le solex est retrouvé deux rues plus loin.

Lorsque Marc arrive enfin à expliquer à la vieille dame qu'il est impossible de porter plainte dans ces conditions, il est seul au commissariat : Patrick et Jean-Marie viennent de partir aux Fouguettes, où se déroule, en plein jour, un règlement de comptes au calibre. Une patrouille d'agents fonce déjà vers le lieu des affrontements.

Lorette, Simon et Robert Garnier ne rentrent que deux heures plus tard. Tous les flics du département sont sur les dents. On arrête à tour de bras des voitures, des camionnettes, des motos. Marc hasarde un mot à propos de la jeune femme à surveiller. Robert Garnier le regarde comme s'il ne comprenait pas de quoi il parle.

Le téléphone sonne. Il s'agit cette fois d'un amas de sacs poubelle au fond d'une cour. L'immeuble est inhabité, sauf les appartements du rez-de-chaussée. ça fait au moins trois semaines que ce tas est là. Il commence à rendre l'air irrespirable. Une odeur de charogne à décoller l'enduit des murs. C'est une jeune femme qui appelle. Derrière elle on entend crier des enfants et aboyer un chien. Marc devient pâle.

-Je t'accompagne, décide Simon.

Ils croisent Jean-Marie et Patrick. Tout s'est terminé aux Fouguettes. Deux crétins défoncés qui faisaient des cartons sur les pigeons. Il est déjà dix-neuf heures. Marc a envie de voir ses enfants. Il

aimerait avoir le temps de téléphoner à sa femme. Il a mal au ventre. Il redoute ce qui l'attend. Il a raison.

Simon conduit à toute vitesse et chante à tue-tête :

Va laver ton cul tirelire
Va laver ton cul tirela
Car il n'est pas prop'tirelire
Car il n'est pas prop'tirela

Dans les sacs poubelle il y a des viscères, de la peau, deux têtes sans langues ni joues, huit sabots, deux bouts de queues. Toutes les parties inconsommables de deux vaches charolaises. Simon contracte un fou-rire nerveux.

-La vache ! graillonne-t-il.

Marc vomit sur les sacs poubelle.

A vingt-et-une heures dix il rentre chez lui après avoir tapé un rapport circonstancié sur cet épisode déroutant de sa carrière.

Le lendemain la matinée est calme. Il ne se passe rien. Marc rappelle à Patrick la jeune femme qui joue les funambules sur la frontière entre la raison et la folie.

-C'est bon, allez-y, dit Robert Garnier. Et dépêchez-vous.

Ils arrivent sur le seuil du petit appartement à dix heures vingt. Frappent, sonnent, puis utilisent un passe. Quoiqu'ils n'en aient pas le droit, pour une fois ils sont d'accord et le prennent.

C'est une petite femme toute maigre, très pâle,

blonde. Ses deux enfants ressemblent à des ébauches de leur mère. Ils gisent en tas au pied du canapé. La petite blonde a rassemblé ses mômes dans ses bras, contre son coeur.

-Espèce de tache, gémit Marc, tu ne pouvais pas y passer, hier ?

-Cherche un téléphone, connard, au lieu de chialer.

Ils continuent à s'insulter en écumant l'appartement. Marc descend en trombe les escaliers. Ils trouvent tous les deux un téléphone en même temps : Patrick sous le lit, Marc dans une rue adjacente. Deux coups de fil nerveux convergent vers l'hôpital Sainte Croix. L'ambulance est là en dix minutes.

Coma profond, coma dépassé ? Marc a une poussée d'ulcère et doit être hospitalisé à son tour. Pendant quarante-huit heures, Patrick ne dort pas. Il s'en veut. Marc a raison, ce salaud. Il aurait pu y passer la veille, il en aurait eu le temps.

Au bout de quarante-huit heures, les enfants et leur mère sortent du coma. La mère passe du bloc de réanimation à l'hôpital psychiatrique. Les enfants sont pris en charge par la DDASS.

Pendant tout ce temps, le père n'a pas donné signe de vie. On le cherche. On le trouve, au bistrot, non loin de chez lui. Il vit avec une autre femme, enceinte de huit mois, qu'il néglige et brutalise déjà. Rideau.

La vieille réapparaît dix jours plus tard. Son frère va mieux. Elle a trouvé porte close à côté et vient prendre des nouvelles. On les lui donne. Elle a l'air soulagé. Chagrin aussi, mais d'abord soulagé.

-Je le savais, ne cesse-t-elle de répéter. C'est mieux comme ça.

-Oui, dit Patrick. C'est mieux comme ça. Mais nous vous devons des remerciements. Sans vous et l'inspecteur Duprat, ils y passaient tous les trois.

Paulette tient à serrer la main de l'inspecteur Duprat, dit Le Pet-de-Travers, alias Colombo.

Il a l'air malade, ce petit, pense-t-elle. Il doit manger n'importe quoi, pas assez et trop vite. Sans ce nez cassé il ne serait pas mal, pourtant.

MARIE

Maintenant elle a hâte d'être délivrée. Elle ne reconnaît plus son corps. L'amour lui fait mal. Enfin accéder à ce statut de mère, et qu'on n'en parle plus. Elle se sent difforme, lourde, vaincue. Elle a des nausées tout le temps. Certains jours, l'impression de se débattre au fond d'une nasse est insupportable.

D'autres jours sont plus heureux. La grossesse, la maternité cessent de l'angoisser. Elle les prend pour des rites de passage. Des épreuves à franchir pour changer de camp, se retrouver du bon côté du manche. Un peu comme la sexualité. On y laisse des plumes, et on prend du grade. Du moins le croit-elle. Ce n'est pas si terrible.

Mais son corps change, et elle n'y est pas préparée. Un jour, une jeune fille rieuse, une voisine, passe en coup de vent dans la chambre d'étudiants où ils préparent une plâtrée de nouilles avec un copain de la fac. Elle a la taille souple, des petits seins bien ronds, hauts, la vivacité d'un écureuil. Marie, assise sur un tabouret, a envie de vomir. Ses seins énormes reposent sur son ventre énorme. C'est bientôt la fin. Régis et Martin n'ont d'yeux que pour la luciole qui vient d'entrer et demande du café. Elle les éblouit de son beau teint mat, ses dents brillantes. Ses yeux noirs rient sous les boucles noires de sa frange. Malgré les efforts des deux gars pour la retenir à dîner, elle bondit dehors,

le paquet de café à la main. Marie est anéantie. Elle n'a rien dit, elle se sent malade, hideuse, elle n'existe plus.

Et si elle mourait à l'accouchement ? Des histoires épouvantables lui reviennent en mémoire, des histoires d'éclampsie, d'hémorragie, de parturientes paralysées. A l'approche du grand moment, une véritable terreur s'empare d'elle. Elle s'en ouvre à Régis qui la rassure, distrait, tout en saisissant une de ses mains pour la poser sur son membre. Marie s'exécute, exaspérée et craintive. Est-ce qu'elle lui plaît toujours, laide comme elle l'est ? Est-ce qu'il ne va pas se désintéresser d'elle ?

Elle est seule au fond d'un puits. Elle n'est qu'une petite fille.

Une chrysalide rongée par un asticot, qui jamais ne deviendra papillon.

Parfois un sentiment d'injustice la rend insolente, provocatrice, superbe. Ses nouveaux volumes lui donnent alors une séduction supplémentaire. Elle lit l'envie dans les yeux des autres filles, une sorte d'admiration dans ceux des hommes. Mais ça ne dure jamais. Elle n'a pas assez d'énergie. Le bébé lui prend tout.

-Comment vous allez l'appeler ? lui demande une copine, un des rares jours où elle est parvenue à traîner ses nausées jusqu'à la fac.

Régis et elle passent une soirée enfantine, délicieuse, à énumérer tous les noms du calendrier. Plaisanteries, jeux de mots, jeux de mains. Mais au fait,

qu'est-ce que ce sera ? Un garçon ou une fille ? Ce sera un garçon, décrète Marie. Et il sera blond, comme moi. Non, corrige Régis. Ce sera un beau brun, comme moi.

Ce soir là Marie s'endort réconciliée avec la maternité, et pense pour la première fois au petit être qui grandit en elle. Les gens se retourneront sur leur passage. Quel beau petit garçon, qu'il a l'air brave ! Et que sa mère est mignonne ! Presque une gamine encore. Ils formeront un beau couple, elle et son fils. Ils seront différents de toutes ces images niaises, ces bondieuseries écoeurantes de la mère à l'enfant.

Marie sourit dans le noir. Régis dort.

Et puis son rêve obsessionnel la réveille à trois heures du matin.

Comme d'habitude.

TREIZE

Régis est un peu ennuyé, mais cette anecdote l'amuse. ça lui apprendra à bassiner Marie avec sa prétendue passion pour la pêche. Il y a quinze jours il est même revenu, miracle, avec une carpe de trois kilos. Ils ont invité des amis, Marie a passé l'après-midi à préparer une recette compliquée de carpe farcie rôtie au vin blanc. Il a rôdé autour d'elle dans l'odeur enivrante du merlan haché, avec la tonalité douçâtre de la carpe et le parfum brutal et sensuel des champignons, des échalottes et de l'ail, du persil, de l'estragon. Une fois dans le four, l'animal s'est mis à embaumer toute la maison. Les enfants erraient d'un air inquiet. Quand maman accomplit un acte religieux de cet ordre, on a intérêt à apprécier. Même si c'est du poisson, même si c'est plein d'arêtes.

Dégueulasse. Une amertume presque insupportable. Les gosses ont ingurgité en grimaçant. Les adultes ont pris des airs de connaisseurs. C'était autre chose que le poisson de la poissonnerie. Rien à voir. La conversation a roulé sur les cuisines âpres et sauvages de nos ancêtres, sur les palais dégénérés de nos contemporains, la bouffe aseptisée, inodore, incolore.

Marie ignorait que les carpes ont une poche à fiel dans le fond de la gorge. Du reste, personne n'a été

malade. L'amertume violente du poisson rendait le vin sec d'Alsace moelleux, plein de chaleur voluptueuse. Excellente soirée, qui s'est terminée le mieux du monde pour Régis : Marie était saoule. Le lendemain il a acheté un magazine sur la pêche.

Et aujourd'hui le voilà plié en trois dans une 4L fourgonnette conduite par un gros bonhomme péremptoire. Un ami de Marie. Il est venu quelquefois à la maison. Au début, Régis a fait deux ou trois remarques désobligeantes sur le physique pléthorique de l'hôte, son arrogance colérique, ses points de vue réactionnaires et sans appel. Marie s'est froissée. Elle a renvoyé au jugé quelques traits aigres sur leurs amis communs, surtout des amis de Régis en fait, des profs, des chercheurs, des intellectuels bavards, prétentieux. Régis s'est souvenu à temps qu'elle venait d'une famille de prolétaires catholiques et de droite. La trouver toujours aussi imprégnée, malgré son vernis libertaire, de valeurs archaïques lui a fait une drôle d'impression. Comme si en sortant de son milieu elle n'avait fait que changer de niche écologique, sans jamais pouvoir s'adapter aux nouvelles données ni les comprendre. Il s'est rendu compte qu'elle se comportait avec lui comme un animal transplanté, amoindri par sa domestication.

Après une semaine de privations érotiques il était prêt à trouver tous les charmes à l'ami.

Marie est assise derrière eux et se cramponne aux dossiers des sièges. Plus petite, elle tient sans peine

entre les cannes à pêche, les bidons, les cageots de fruits, le fusil de chasse. Car l'ami n'est pas seulement un pêcheur hors pair, c'est un chasseur émérite. Un homme, un vrai, pense Régis, et il soupire. Enfin cette camaraderie occupe Marie et la détourne de rivaux potentiels. Pas une seconde Régis n'imagine le Capitaine dans la peau d'un amant. Ce n'est pas crédible. Un vieux qui sait tout, qui la traite en petite fille, avec une tendresse bourrue. Nostalgie du grand-père...

Régis est intelligent mais borné. Si sa réflexion allait quelques lignes plus loin, il descendrait de la 4L. Mais il est paresseux, et trop sûr de lui.

Le Capitaine l'emène à la Combe, un coin d'exception. Pour pêcher la truite à la mouche. Il a une incroyable collection de mouches, qu'il a fabriquées lui-même avec les plumes de toute l'avifaune de la planète. Son discours complaisant, offensif, s'étale en long, en large, en travers. Régis ne peut pas en placer une. Il regarde Marie dans le rétroviseur et lui trouve l'expression d'un petit enfant à Guignol, ou attendant que l'oiseau sorte du soufflet, le lapin du chapeau. Il a du mal à croire qu'elle soit aussi sotte. Il a l'impression d'être de trop et ça le gêne.

On arrive. Le Capitaine (l'Adjudant, pense Régis) a averti tout le monde : le coin est formidable, mais il faut le mériter. Et le voilà reparti à pérorer sur les difficultés du passage. Régis le détaille : évidemment, avec une patte folle et un poids pareil, ça ne doit pas

être de tout repos. Lui est souple et mince. Il se charge de tout ce qu'il peut prendre en bandoulière et se dirige vers le piquet goudronné. Ricardo est revenu vers le coffre de la 4L. Marie se tient entre eux deux. Régis se retourne vers elle. Il lui trouve l'air étrange, pervers. Ses yeux brillent, ses joues sont roses. Elle lui sourit. On dirait une vieille petite fille. Un malaise vague lui serre le coeur. Il descend vers la Combe, résigné à s'emmerder toute une longue après-midi entre Gabin vieux et Lolita impubère.

Marie a la respiration coupée. Trop de choses laissées au hasard, trop de risques. Richard lui a tout expliqué. Le chien, dans la Combe. Mais s'il n'attaque pas ? S'il est mort ?

Elle regarde Régis et brusquement tout l'amour qu'elle avait pour lui, toute l'espérance ensevelie semblent exploser dans sa poitrine. Elle le revoit tel qu'il était quinze ans plus tôt, avant que l'héritage de chacun dévore vivante leur histoire. Elle a envie de crier, de courir vers lui, d'arrêter l'irréversible. Elle se retourne vers Ricardo et une bouffée de haine l'aveugle. C'est lui, lui, alors il sera toujours là, toujours, obtus, fatal, vieux, laid, sans merci, pour tout détruire, tout gâcher, tout salir. Non, non, il n'est pas trop tard.

Et puis elle pense à ses enfants. A Régis sur son ventre. Au collier indistinct des jours, des saisons, des années.

Et elle le voit.

Il n'est pas dans la Combe, il est au bord. Régis l'entend rugir et se recule d'un bond. Le monstre lui saute dessus, lui engloutit une main jusqu'au poignet. Régis crie, tente de se défendre. Le chien hurle et gronde en mordant. Il est terrifiant. A présent il fouille le ventre de Régis. Marie se précipite vers la voiture, s'y réfugie, ferme les yeux, se bouche les oreilles. Elle a l'impression que ces événements fulgurants se déroulent au ralenti.

Un coup de feu. Deux. Trois. Elle ne rouvre pas les yeux. Une sorte d'ivresse écoeurante la transporte dans un monde abstrait de petites pulsations lumineuses, de brumes, de vermiculures fluorescentes. Pendant un moment elle se laisse dériver vers une sorte de sommeil bâtard. Elle ne sait pas ce qu'elle pense. Personne ne lui a jamais appris à penser. Elle aimerait que tout s'arrête, que rien ne se soit passé. Elle n'ose pas rouvrir les yeux.

Une voix qu'elle ne connaît pas, et puis celle de Ricardo, brisée, changée.

-Oh merde, merde, merde.

-Je vais appeler la police, dit l'autre voix.

-Appelez plutôt une ambulance. Non, j'y vais.

-C'est trop tard.

-....

-Et la...?

Ricardo, plus bas :

-C'est sa femme. Occupez-vous d'elle, je vais appeler les flics.

Ce dialogue lui paraît répétitif et idiot. Une main sur son épaule. Elle ouvre les yeux. Et elle le voit. Mon Dieu, son crâne, son crâne... Elle se lève en hurlant, elle ne sait plus rien. Régis est étendu dans une étrange posture, une marionnette cassée. Son corps immobile éveille en elle une pitié poignante. Il ne respire plus, il ne dira plus rien. Elle n'arrive pas à regarder sa tête. Elle reste accroupie à côté de lui et lui tient une main, une grande main abandonnée, douce, encore chaude. Elle pleure tant qu'elle ne voit plus rien. Voilà, voilà, c'est sa seule chance de grandir, peut-être, un jour, qui gît là. Régis est mort, morts tous les hommes de la terre. Mais pourquoi, pourquoi n'a-t-il jamais posé les yeux sur elle, pourquoi ne l'a-t-il pas regardée ? Il aurait suffi d'un peu d'amour, si peu. Il aurait fallu si peu de choses pour les sauver tous les deux.

Elle s'allonge à côté de lui. L'homme, un vieux paysan bonasse, n'ose pas l'approcher. Il murmure seulement d'un ton où se débattent un reproche tremblant et beaucoup de pitié :

-Allons, allons, madame...

Marie se recouvre tout le visage avec la main de Régis. Une ombre bienfaisante l'enveloppe. C'est fini, ils sont morts tous les deux. Elle plonge dans un tourbillon obscur. Son identité d'adulte se craquèle. Tout au fond d'elle se tient une petite personne animale et mystique. Rien n'a pu la détruire. Elle est là, immaculée, rayonnante. Ce qui l'avait ensevelie se désagrège et elle brille d'un éclat lunaire dans ce

monde sans couleurs, plein de magie, de la nuit.

On parle autour d'elle, mais elle ne comprend pas ce qui se dit. On la déplie, des mains respectueuses mais fermes l'obligent à se lever. On l'éloigne de Régis. Elle se laisse faire, absente. Un grand type maigre lui explique des choses incompréhensibles avec beaucoup de patience. Marie est hypnotisée par son nez cassé et ses yeux hagards.

-Oui, oui, dit-elle.

Puis elle comprend, enfin, qu'il faut qu'elle raconte ce qui s'est passé. Elle ne sait pas, elle n'a rien vu. A l'arrivée du chien elle a couru se réfugier dans la voiture. Richard a dû tirer sur la bête pour secourir Régis, et puis...

Elle est obligée d'expliquer qui sont Richard et Régis. Elle entend, derrière elle, pas très loin, la voix claironnante du Capitaine, et son esprit malade d'angoisse se détend. Elle fond en larmes, et ça lui fait tant de bien qu'elle reste dans l'ivresse des sanglots, son refuge.

Marc la laisse assise dans la voiture de patrouille et redescend vers le chien et l'homme mort. Comme Marie quelques instants plus tôt, il évite de regarder la tête fracassée de Régis. A cette distance, et avec ce type d'arme... Marc déteste les chasseurs. Monsieur tout le monde, parfois, est névrosé, alcoolique, jaloux, colérique. Alors quand il est armé toute l'année... un nombre impressionnant de meurtres, accidentels ou passionnels, sont perpétrés au fusil de chasse. Que

faisait cet imbécile, un quinze avril, avec son fusil chargé? Ah il l'a bien sauvé, son copain.

Marc se penche sur le chien. Deux balles dans le poitrail. Il essaie de déplacer l'animal en l'empoignant par les endroits de son corps qui ne sont pas maculés de sang. C'est lourd. Pas de trace de collier, pas même la pelade caractéristique autour du cou. Pas de tatouage, ni sur l'oreille, ni sur la cuisse.

-D'où sort ce monstre ?

Personne ne le sait. D'après le vieux paysan, il est arrivé au hameau ce matin, tôt, et a tué un mouton. Les hommes lui ont tiré dessus, sans succès. Il s'est enfui. Lui-même fait partie d'une patrouille qui s'est formée très vite pour le retrouver et l'abattre. C'est pour ça qu'il a son fusil...

-Et vous êtes combien de va-t-en guerre à vous balader armés jusqu'aux dents dans la cambrousse ? s'énerve Patrick. Vous avez vu ce que ça peut faire, un fusil de chasse ? Vous êtes tous dans l'illégalité !

-Vous faisiez partie de la patrouille ? demande Marc à Ricardo.

Non. Ricardo s'explique pour la quatrième fois. Sa voix tremble un peu, il a du mal à regarder tous ces policiers en face. Marc s'essuie la main sur la cuisse, geste instinctif après avoir tripoté la bête. Patrick bat le rappel de tous les chasseurs déployés dans les environs. Confiscation générale des fusils, promesse d'amendes et peut-être de prison. Les cinq hommes baissent le nez, regardent leurs chaussures, et jettent à

la dérobée des coups d'oeil avides sur les corps de Régis et du chien.

L'heure tourne. Marc a une traînée jaune, presque imperceptible, sur le pantalon. Intrigué, il retourne vers le chien. Dans la fourrure noire il détecte les traces rousses du sang, mais aussi une drôle de poussière jaune pâle.

-Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonne-t-il.

Au moment de partir, pris d'une inspiration subite, il demande aux ambulanciers de charger aussi le chien.

-Vous vous foutez de ma gueule ? demande l'un d'eux.

Patrick appuie la requête de Marc. Il le déteste, mais sait que c'est le flic le plus doué de Rhône-Alpes.

-Vous allez à la morgue, non ? dit Marc Je vous suis. Je voudrais qu'on mette ce chien au frigo.

-Et bien faites vite, réplique l'ambulancier. C'est pas moi qui vais expliquer à la Chauve-Souris qu'il doit ranger ce clebs dans un de ses tiroirs.

Maurice Platon, dit la Chauve-Souris, est le médecin-légiste. Un petit homme hargneux totalement dénué d'humour.

Quatre voitures partent de la Combe. L'ambulance file avec ses deux cadavres à l'institut médico-légal, suivie de près par la voiture de Marc et Patrick. Les deux autres voitures emmènent Marie, le vieux paysan et le Capitaine Ricardo au commissariat.

-Alors, hasarde Patrick, ce n'est pas un accident ?

Et le chien, pourquoi...

-Mmmh, ronchonne Marc. J'ai mal au ventre.

Il regarde ses doigts avec une intense curiosité. Une sorte de poudre couleur de soufre, un peu rugueuse. C'est étrange. Il la porte à sa bouche. ça n'a pas vraiment de goût.

Patrick se renfrogne et ne demande plus rien.

REGIS

Il ne s'est jamais senti aussi bien. Les envolées lyriques du début sont loin. Il s'aménage une vie de patachon bourgeois. Il regarde le corps de Marie s'arrondir avec un bonheur refoulé d'animal qui renifle et renifle encore les pissats dont il a marqué son territoire, et pisse et repisse pour confirmer. Régis baise et rebaise, et confirme son emprise sur cette femme qui lui appartient. ça se voit, non ?

Enfin il éprouve une sécurité comparable à celle de l'abondance alimentaire. Finie la foire d'empoigne sexuelle. Il vient de signer, c'est écrit, il peut se détendre.

Il voit bien que Marie s'inquiète, n'est pas bien. Mais pourquoi, au nom du ciel ? N'est-il pas prêt à la protéger et à lui assurer son pain quotidien ? C'est la moindre des choses, il l'a dit devant Dieu et ce n'était pas un mensonge. Bien que toute cette clownerie du mariage chrétien ne lui ait fait ni chaud ni froid, le serment lui a plu. Et Marie doit le servir. Elle s'en acquitte admirablement. Pourquoi ces humeurs chagrines ? Quelles fantasmagories peuvent germer dans ce charmant petit crâne de piaf ? Tout va bien.

Il n'est pas redescendu de l'éblouissement sensuel que lui a procuré sa complaisance.

Qu'est-ce qui se passe ? Elle est grosse, oui, difficile de faire autrement quand on s'est fait piquer

par un drôle de moustique. Elle se sent laide. Quelle connerie ! Tout ira mieux dès qu'elle aura pissé sa côtelette. Elle se fait une montagne du moindre évènement, c'est son inconvenient. Ils sont jeunes, ils sont beaux, ses études marchent bien et les parents domptés, des deux côtés, crachent au bassinet. Que demande le peuple ?

Les parents. Il pense à ce que lui a raconté Marie au sujet de son père. Toutes ces branlettes réciproques, ces pelotages poussés, ces mises en scène, ces patins, ces tentatives de pénétration plus ou moins infructueuses... Régis sourit. Ah il est joli, l'honneur de la famille, on aurait pu leur renvoyer la balle, et sec.

Il ne l'a pas fait. Pourquoi ? Une ombre vague passe au bord de la conscience de Régis, très vite. Oh, assez de scandale. Ce n'étaient que quelques tripotages qui sont allés un peu loin. Pas de quoi fouetter un chat. Et puis ils ne sont pas en position de jouer les héros. C'est que la source pourrait se tarir, qui leur permet de vivre une agréable bohème sans trop de soucis. Et puis c'est du passé, tout ça. Et puis.

Il faut avoir vingt ans pour s'imaginer que le présent naît de lui-même, par miracle. Et ignorer que toute existence est un tissu dense, fluide, mouvant de liens de causalité. Le roseau pense, mais il lui faut du temps pour apprendre à réfléchir. Régis fait comme la plupart de ses pareils : il choisit, à chaque embranchement, mais son choix s'opère sous la surface de sa conscience. En ce qui le concerne, il a

choisi de garder Marie, remède miraculeux aux névralgies affectives qu'il prend pour des tensions sexuelles.

Et qu'il est doux, pour un jeune homme, de jouer sur du velours.

QUATORZE

Robert Garnier est assis à son bureau et tient le combiné à une quinzaine de centimètres de son oreille. Il est rose et moite, bien que la température ne dépasse pas les dix-sept degrés. Assis en face de lui, Marc Duprat le regarde d'un air inquiet. Patrick est appuyé contre le chambranle. Il suit le déroulement de la conversation en reconstituant, par déduction, les répliques manquantes. Ce n'est pas difficile.

-Je sais bien, Maurice, que vous n'êtes pas taxidermiste. Ce n'est pas pour longtemps, je vous assure...

Un grésillement indigné s'échappe du petit appareil noir. Simon entre. Il mâchonne une allumette. Comme tous les deux mois, il essaie d'arrêter de fumer. ça n'améliore pas son humeur. Jean-Marie est sur ses talons.

-... mais là en ce moment il y a de la place ?

Lorette paraît.

-Mais bien sûr, ce n'est pas une priorité. Si vous avez besoin du tiroir...

Simon crache son allumette mâchonnée aux pieds de Lorette.

-Si je peux choisir, ça sera cancéreux mais aimable, dit-elle.

Une toux grasse lui répond. Simon ne met pas sa main devant sa bouche. Lorette recule.

-Ah il perd ses poils ?...

Stanislas arrive à son tour dans le bureau. Il se penche vers Marc et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Au même moment, Robert Garnier raccroche.

-Bien. Je résume : Maurice Platon n'a pas reçu la formation en chirurgie vétérinaire qui lui permettrait d'autopsier l'animal. Cependant il est catégorique : c'est un meurtre. Deux balles dans le buffet. Il dit que s'il doit continuer à participer à ce numéro de cirque, il exigera un dédommagement substantiel. Il a mis le chien dans un grand sac en PVC, mais il perd tout de même des poils, des puces et Dieu sait quoi d'autre dans le tiroir. Il aimerait bien qu'on respecte les cadavres. J'emploie ses propres mots : qu'on respecte les cadavres. Il m'a demandé en vertu de quelle aberrante procédure lui échoit l'honneur d'héberger cette charogne. Il craint qu'il ne s'agisse d'un précédent qui pourrait faire jurisprudence, auquel cas il envisage sa reconversion. Il doute que le juge d'instruction approuve ce manque de sérieux. Il compte d'ailleurs lui téléphoner tantôt pour demander des éclaircissements...

-Je vais passer un coup de fil, dit Stanislas. J'ai peut-être une solution.

-J'aimerais que vous m'expliquiez ce qui vous a pris, Duprat. J'avoue que je suis un peu décontenancé. Je répugne à revenir sur ce genre de détails, mais vous faites partie d'une hiérarchie. Si vous avez le droit de prendre des initiatives, vous avez aussi le devoir de

m'en informer avant. Je n'ai pas encore déterminé où classer votre petit caprice : éclair de génie ou faute professionnelle ? De toute façon, c'est une faute professionnelle de ne rien m'avoir fait savoir.

Marc a le teint terreux. Patrick regarde le pli de son pantalon. Quel con, mais quel con. Pourquoi s'est-il laissé entraîner dans cette bouffonnerie ?

-Je vous écoute, dit Robert Garnier.

-Je ne crois pas à l'accident, se décide Marc. Ne me demandez pas pourquoi... ça m'est venu en tripotant le chien. Il a une espèce de farine jaune dans les poils... j'ai traîné dans tous les villages avoisinants le lendemain, personne ne le connaît. ça ne me paraît pas possible. Un clebs de cette taille, en bonne santé, une fourrure superbe, il ne peut pas venir de bien loin... personne ne l'a jamais vu. Stanislas qui me bassine quelquefois avec ses horribles bâtards, vous vous rappelez quand sa petite chienne avait foutu le camp ?

-Quel rapport ? s'énerve le commissaire.

-Elle a fait une quarantaine de kilomètres. Elle est revenue avec les coussinets en sang, tu nous l'a raconté, elle boîtait des quatre pattes, elle avait le poil dégueulasse. Elle est restée prostrée pendant deux jours. Tu te rappelles ?

Stanislas hoche la tête.

-Ce chien était en parfaite condition. Ou il ne venait pas de loin, ou on l'a amené là. En plus, il a tout de suite attaqué... et autre chose : le gros est chasseur. Qu'il ait un fusil chargé à balles dans sa fourgonnette,

je n'en dirai rien, ils sont tellement nombreux à dormir avec leur carabine... mais enfin, pour un type qui est censé savoir tirer, une balle en pleine tête à bout portant, même dans l'affolement...

-Alors là, intervient Patrick, ça me paraît plausible. Je te rappelle que chaque année, une soixantaine de malheureux se font tuer par les chasseurs. Et je ne compte pas les blessés...

-Oui, mais le plus souvent c'est dans des battues, des types qui sortent de leur poste... et les mecs sont bourrés.

-Pas seulement.

-Pas seulement, d'accord. Mais là c'est à découvert, une garrigue, un lapin ne pourrait pas s'y cacher. Et personne n'était soûl.

-Tu as vu le monstre ? La petite dame et le paysan l'ont dit, c'était terrifiant.

-Oui, reprend Robert Garnier. Platon refuse de s'approcher du chien, mais l'autopsie de Karens révèle qu'avant de se faire pulvériser la cervelle il a eu les métacarpes de la main gauche réduits en bouillie et l'intestin grêle perforé en trois endroits. Une attaque assez spectaculaire. L'autre a pu tirer au moment où son copain se pliait en deux.

-Je pense qu'il faudrait tout de même garder le chien en attendant d'en savoir plus, dit Marc.

Robert Garnier lance un regard circulaire.

-J'en ai rien à cirer, grogne Simon.

-Grotesque, renchérit Jean-Marie.

-Gardons-le le temps d'enquêter un peu, propose Lorette.

-Je suis d'accord, dit Patrick.

-Il y a une solution, intervient Stanislas. Le vétérinaire qui s'occupe de mes chiens est aussi un passionné de taxidermie. Je viens de lui téléphoner. Le cas échéant, il serait d'accord pour congeler le monstre. Qu'est-ce que vous en pensez ?

-Oui, on va faire ça. Débarrassez ce malheureux Platon de la charogne, comme il dit. Le plus tôt sera le mieux.

-Qu'en dit le juge ? demande Lorette.

-Le juge m'a fait un discours absolument identique à celui que j'ai tenu à notre ami Duprat tout à l'heure. Il a raison. La police n'est pas une troupe de francs-tireurs en gogouette, mais une administration strictement hiérarchisée. Comment voulez-vous faire respecter la loi si vous n'êtes pas foutu de vous l'imposer à vous-même ? La prochaine fois, Duprat, vous vous retrouverez à verbaliser les infractions au code de la route dans le centre ville.

-Il n'y aura pas de prochaine fois, répond Marc, confus.

-Ah ! Colombine, glousse Simon. Quelle Diva. Refais-le nous, le repentir ?

Il tousse pendant plus de dix minutes. Tout les autres inspecteurs sortent du bureau.

-Vous auriez pas une cigarette, commissaire ? demande Simon.

RICARDO

Le père a toujours défendu bravement son territoire. Ce n'était pas facile, et c'est sans doute ce qui a donné un sens à sa vie après ces reptations de cauchemar dans les boyaux bourbeux où il a laissé ses poumons. La mère l'a toujours traité comme s'il était resté entier. C'était dur, mais ça l'a empêché de s'apitoyer sur lui-même. Du reste, il n'a rien à en dire : lui-même, après cette unique et catastrophique grossesse gémellaire, s'est détourné d'elle, ne lui trouvant plus aucun charme.

La mère en a souffert pendant deux ans. Elle adorait son mari. Elle a compris, incrédule d'abord : il n'avait aimé d'elle qu'une apparence provisoire et sans doute fausse. Il n'avait aimé que sa jeunesse.

La défection de son mari l'a abattue comme un arbre. Pas son changement spectaculaire d'apparence. Au fond, son corps enfin lui ressemblait. Elle se sentait primitive et colossale, semblable à ces vénus paléolithiques qu'on dirait enceintes de toute l'humanité. Elle trouvait bouffon qu'un de ces braillards mimétiques soumis à leurs caprices glandulaires pût prétendre la protéger.

Elle morte, le père se mit à boire. Il ne le fit pas exprès : comme plus personne ne lui préparait à manger, il prit ses quartiers à heures fixes dans la brasserie d'en face, où apéros et digestifs finirent par

faire leur jonction en étouffant ses maigres repas. Richard, lui, mangeait bien et prenait du poids. Dans cette brasserie se retrouvaient tous les compagnons des années noires que les années grises avaient laissés sur le sable. On dissertait sur la laideur du monde. Untel, qui s'était enrichi au marché noir, refusait un emploi aux combattants de l'ombre. Mais on racontait aussi, en les embellissant, les combats et les embuscades, celles qu'on avait vécues et celles dont on avait entendu parler. On connaissait Truc qui connaissait Machin qui avait vu de ses yeux Chose donner tel conseil au Général. Ces intermédiaires encombrants finirent par sombrer, remplacés par un Moi Je plus maniable. Richard enregistrait tout. Il achetait des livres et des revues, aussi. Il fut bientôt plus documenté que ses commensaux. Il avait deux avantages : il ne buvait pas, et jouissait d'une prodigieuse mémoire, celle des contemplatifs, aiguisée par onze ans de fièvre et d'infirmité.

L'oncle alla faire fortune aux colonies. L'héroïsme de tous ces bamboulas partis se faire étripper en première ligne pour l'honneur de la France n'avait rien changé à la pratique quotidienne des coups de pied au cul et du tutoiement. Mais tout de même. Hitler, au fond, n'avait fait aux européens que ce que les européens faisaient au reste du monde, depuis des siècles, et en toute bonne conscience. Si le regard du colonial sur ces grands enfants bestiaux ne changeait pas, les yeux du colonisé, eux, se dessillaient. L'oncle

ne s'en rendit pas compte. Sans faire fortune, il avait plus de domestiques que le grand patron des usines Pisé où il avait travaillé pendant vingt-cinq ans. La belle vie. Elle ne dura pas longtemps. Il fut tué par accident dans une de ces convulsions périodiques qui secouaient les territoires pacifiés.

Le père, qui aurait dû mourir d'insuffisance respiratoire, fut emporté par une cirrhose foudroyante quelques jours avant ses cinquante-cinq ans. Il laissait une ardoise de dix-huit repas. La taulière, magnanime, effaça les spiritueux, Richard casqua les oeufs dur et les Paris-beurre. Il lui restait la maison et ce qu'elle contenait. Il vendit tout, sauf la vieille valise du père, qu'il remplit de quelques effets, quelques livres, les plus belles dentelles de Suzie.

Il avait trente ans, un petit pécule, un visage avenant, la vie devant lui. Ayant réglé toutes ses affaires, il prit le train pour une lointaine métropole régionale. Il n'avait pas peur, mais il se sentait mal armé pour la foire d'empoigne.

La fille de l'hôtel, en le voyant claudiquer jusqu'à l'accueil, lui dit avec un beau sourire :

-Un éclat d'obus ?

-Une balle, corrigea Richard avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Au pont de Gabarret.

-J'en ai entendu parler, dit la fille en se penchant vers lui.

Son visage chaleureux était si près du sien qu'il sentait le souffle de son haleine. Une vague odeur de

menthe.

-Il paraît que ça a cogné dur, là-bas.

-Oui, on s'est fait tirer comme des lapins. Mais le pont a sauté.

Il sentit ses yeux devenir flous, fixés sur l'horreur lointaine de cette nuit d'embuscade.

Et voilà. Ce n'était pas plus compliqué que ça.

QUINZE

Elle est debout, appuyée sur le plan de travail en contre-collé. Elle a trouvé la position idéale, celle qui ne lui fait pas mal au dos, ni aux pieds, ni aux jambes. Elle peut se consacrer à l'exploration de ses états d'âme. La vérité est qu'elle se sent bien. Anesthésiée, délivrée, euphorique. De loin en loin un sentiment de panique la tire de sa torpeur, mais ce n'est rien, les dernières convulsions d'un animal mort. Elle reste détendue et laisse passer dans ses viscères la décharge d'émotion, une suée, et c'est fini.

Les enfants errent dans la maison devenue gigantesque. Il y a eu quelques pleurs, et surtout une énorme incompréhension. Ils essaient de se confronter à cette aberration monstrueuse, la mort de leur père. Ils ne savent pas comment s'y prendre. Marie ne leur a rien dit : un petit inspecteur blond s'en est chargé - mais ils étaient déjà au courant par Hélène et Martin. Ils ont seulement su comment ça s'était passé. Clarisse s'est jetée sur sa mère et l'a étreinte en sanglotant, mais elle a vite compris : Narcisse ne partage jamais rien, jamais. Tout ce qu'il advient au monde n'advient que dans sa vie. Elle l'a lâchée avec l'impression écoeurante d'avoir pleuré sur l'épaule d'une prêtresse en transe, d'avoir touché le coeur gélatineux d'une réalité paradoxale, où toute objectivité serait promise à

une fulgurante putréfaction.

Marie n'a rien remarqué. Elle nage avec volupté dans ses sensations. Pour une fois, elle détient un alibi en or pour ne pas s'occuper des enfants, et mieux, pour qu'on s'occupe d'elle. Elle reste hébétée, et lorsque les amis passent, les parents -c'est un vrai défilé- elle n'a pas besoin de se demander comment réagir. Elle pleure avec une déconcertante aisance. Elle se dissout, elle plonge dans le chagrin avec d'autant plus de facilité qu'elle n'aimait plus Régis, ni lui, ni la vie avec lui, ni elle dans son regard, pliée, dénudée, décervelée, fonctionnelle. Elle pleure de soulagement. Finie la corvée du soir, les taches du plafond dans la pénombre, ce flottement anaérobie au dessus de son propre corps confisqué et manipulé. Finie aussi la haine inconcevable des dominés sans révolte. Fini, fini, elle est au chômage, l'école est finie, la cage est ouverte.

Elle est restée quarante-huit heures au poste. Elle n'a pas revu Ricardo. Son instinct l'avertit qu'il faut éviter toute manifestation d'intérêt à son égard. L'histoire est simple et hermétique, elle se mourait, lui aussi, ils ont arasé l'obstacle qui les séparait et voilà tout. Elle n'éprouve aucune angoisse à devoir l'oublier quelques semaines, peut-être quelques mois. Marie est incapable de se concevoir comme une entité autonome, mais ce futur proche d'isolement et d'incertitude n'est que l'antichambre du bonheur : elle sait qu'elle va le traverser sans même s'en apercevoir.

Elle offre l'image parfaite de l'épouse éplorée. Ses

amis s'inquiètent pour elle de la matérielle : il faut manger ce soir, la vie continue, il faut faire les gestes, ça reviendra tout seul. Elle se laisse consoler, bercer. Une amie, Micheline, prend tout en main et se lance dans la préparation d'un ragoût de mouton. En cuisinant elle raconte ses deuils, un petit enfant mort subitement, le deuxième, un frère adoré qui a voulu escalader la façade d'un immeuble un soir de beuverie. Dans sa vie tumultueuse l'amour, le chagrin, la violence, le bonheur forment une tresse épaisse, multicolore et bien régulière. Marie a envie de se moquer d'elle. Cette idiote n'a rien compris, rien. Et elle l'assomme avec la nécessité de rester debout, de se reprendre, pour les enfants. Pour les enfants... Marie acquiesce, distraite. Elle se tamponne le nez et les yeux avec un petit mouchoir parfumé à l'eau de rose. Elle se concentre sur le parfum suave et léger. L'image d'une fleur délicate, élégante, d'un rose pâle de chair féminine dans les peintures de la renaissance, vient se dessiner sur ses paupières refermées obscurcies par ses mains. Micheline se tait. Bruit du four qui se referme. A présent elle va voir les enfants. Qu'elle y aille.

L'odeur de l'agneau met en pièces la fleur évanescence. Marie ouvre les yeux, étonnée.

Elle a faim.

Vers neuf heures, ses parents passent. Mines de circonstance. Sa mère la serre longuement dans ses bras sans mot dire. Puis c'est au tour de son père.

Accolade pesante, interminable. Marie refoule une envie de rire. Les nerfs. Les enfants, enfin, peuvent s'effondrer dans des bras accueillants. Ils ne s'en privent pas. Yvette dispense de rassurants poncifs d'une voix bienveillante et autoritaire.

-Tu ne vas pas rester là, décrète-t-elle. Nous avons préparé les lits dans ton ancienne chambre et celle des garçons. Les enfants peuvent manquer l'école quelques jours. Il ne faut pas rester seule.

Oh oui, pense Marie. Retrouver son lit de petite fille, sa chambre. Mettre les pieds sous la table. Picorer des fraises dans la serre. Se cacher sous le saule pleureur et guetter les oiseaux. Et obéir, et se faire soigner, dorloter. Et n'avoir rien à dire.

Oh oui.

CLARISSE

La menace grandissait. De plus en plus souvent elle se tétanisait soudain et restait comprimée dans une coupelle rigide. Puis elle retrouvait une liberté de mouvements sans cesse restreinte. Dès qu'elle bougeait trop fort tout se bloquait de nouveau.

A un moment, ces mouvements de compression n'ont plus cessé, sont devenus rythmiques. Elle a compris que tout était fini. Une terreur sans nom s'est confondue avec la souffrance stridulante de son corps écrasé. On aurait dit qu'elle était arrachée à sa propre chair. Elle glissait lentement, par à-coups, dans un goulet trop étroit tressé de muscles d'acier. Il ne restait du monde d'autrefois que les deux pulsations affolées, celle qui résonnait dans sa tête et celle qui sautillait dans sa poitrine. Elle tentait de tenir, de résister à cette agonie. Elle voulait vivre. Les os de son crâne se chevauchèrent et elle eut l'impression de se briser comme une coquille, mais elle résista encore. Elle ne comprenait rien à ce qui se passait. Elle entendait des soupirs, des gémissements, le craquement humide des chairs malmenées. Et soudain elle fut arrachée à son propre corps, jetée dans une aveuglante lumière. Ses bras s'écartèrent d'un coup, ailes minuscules, et dans une horrible sensation de déchirure ses poumons se déplièrent. La douleur flamboya dans toute sa poitrine un bref instant.

Elle respirait. Elle ouvrit les yeux puis les referma, éblouie. Elle se sentait tuméfiée, mutilée, elle n'était qu'un champ de petites douleurs qui s'épanouissaient. On la reposa sur son corps. Il vivait toujours, comme elle, sans elle. Elle entendit le battement familier et se détendit. Mais de nouveau elle fut enlevée dans les airs à une vitesse vertigineuse. Elle se recroquevilla. Elle ne flottait plus. Une sensation de vertige la faisait sursauter dans le vide.

On lui fit des choses étranges et terrifiantes. On la suspendit, on lui mit des mèches dans les narines et la gorge. On la tourmenta avec une cruauté incompréhensible. Elle se débattait comme elle pouvait, mais tout avait changé, tout était difficile. Plus rien ne lui obéissait. Parfois, quand elle avait tout son corps, elle arrivait à téter ses doigts. Mais dans son état c'était devenu impossible. Elle cherchait pourtant à téter.

Elle se retrouva enfin posée de tout son poids dans un fourreau sans vie, mais chaud et rassurant. Son sentiment de détresse céda peu à peu devant l'immensité de son épuisement.

Elle s'endormit.

SEIZE

-Mais qu'est-ce qui lui prend ? s'énerve Mèche.

-Ces camionnettes ont toujours été des pourritures, gronde Daniel. Voilà que ça le contrarie, maintenant.

-J'ai pas été embauché pour faire le ménage, maugrée Rosco. Et le Karcher, pour moi, ce connard sait bien que c'est impossible.

-Il t'a dit de le faire au Karcher ?

Les trois hommes se retournent en même temps vers le Capitaine Ricardo. Le voilà qui rapplique avec des vêtements de pluie et un petit compresseur.

-Il peut se l'enfoncer profond, dit Rosco entre ses dents.

-Eh Capitaine, on n'est pas des physiques, nous. Faut demander ça aux brutes.

Richard a décidé de faire nettoyer le parc automobile de la boîte à ses employés. La 4L fourgonnette, le H, le Tube et un vieux Combiné. D'abord il trouve dégueulasse de transporter des fruits frais là-dedans. Ensuite il ne veut pas laisser de traces, aucune, de son voyage dans les Landes et de la présence du chien, pendant une trentaine d'heures, dans la 4L. Le Capitaine lit beaucoup de romans anglo-saxons et se fait une haute idée -une idée peu réaliste- de la police scientifique française. A la fin des années 70, il ne reste plus qu'une trentaine de

scientifiques qui s'emmerdent ferme dans les cinq laboratoires nationaux, faute de techniciens capables de faire des prélèvements d'indices corrects. Locard est mort depuis une dizaine d'années, la médecine légale n'est même plus enseignée. Les flics français traversent une phase romantique et dangereuse pour la justice. Ils s'appuient sur leur intelligence et leur capacité d'intimidation et ne se reconnaissent qu'un but : extorquer des aveux. Il faudra attendre le milieu des années 80 pour voir renaître en France une police scientifique compétente et bien équipée. Mais déjà certains flics, comme Patrick Tempier, admirateurs du FBI et de Scotland Yard, travaillent un peu différemment. Ils tentent, par exemple, de ne pas laisser piétiner les indices éventuels par trois cent personnes chaque fois qu'un meurtre est commis. Certains scandales retentissants -à l'époque, on envoie encore à la mort ceux qu'on considèrerait aujourd'hui comme de simples suspects- leur ont fait éprouver une honte cuisante.

-Capitaine, le Karcher, c'est pas possible. D'abord on va tout bousiller.

Ricardo sursaute et écarquille les yeux. Il se penche en avant. Les trois employés connaissent trop bien cette posture agressive : le patron ne cèdera pas. Il y va de son autorité. Un mélange de haine, de peur et de frustration leur creuse l'estomac. Ils se regardent. Non, y'en a marre.

-On n'est pas là pour ça, marmonne Daniel.

-Ah oui ?

Le Capitaine est tout rouge.

-Et bien tu vas prendre tes affaires et m'attendre au bureau, le temps que j'explique à tes collègues comment faire.

-Moi je peux pas, dit Rosco d'une voix ferme. Vous le savez, Capitaine.

-Parfait, dit Ricardo, de plus en plus rouge. Tu vas suivre ton petit copain. Et croyez-moi, les gars, vous êtes pas prêts de retrouver du boulot dans le coin. J'ai assez supporté vos conneries. Le clan des pêcheurs à la ligne, ça va bien.

-Regarde-moi cette ordure, glapit Daniel, il m'a même jamais rendu mes mouches. Il fait ami-ami, il nous suit comme un chien pour trouver les bons coins...

-Arrête, arrête, Dani, dit Rosco.

-T'as pas vu le blé qu'il se fait sur notre dos ? La moitié de nos salaires de misère est payée par le Conseil Général via la boîte de réinsertion. C'est moins risqué que des immigrés au black et ça lui coûte moins cher. Moi j'aimerais bien connaître son chiffre d'affaire...

-Arrête, c'est qu'un pantin, t'as pas compris ? Tout est à la vieille, il est mauvais comme la gale parce qu'il est qu'un pion, pareil que nous. Un peu mieux payé, mais regarde ça, avec ses cinq cent kilos et sa jambe de bois et ses deux cents ans il est encore obligé de bosser comme un manoeuvre. Une lope, je

changerai pas ma peau pour la sienne.

Cette fois, le Capitaine est devenu blanc. Les deux amis vont ensemble vers le bureau en continuant à jacasser. Mèche reste tout seul devant le Karcher. Il sourit. C'est pas interdit d'être joyeux. Il commence à enfiler les vêtements de pluie. Il est petit et maigre, la lance a l'air en meilleure santé que lui.

-C'est compliqué ? demande-t-il d'une voix goguenarde. Parce que je suis pas très futé.

Et la nuit est tombée. Il est revenu à pied par les champs. L'entrepôt est désert, tout le monde parti. Le Capitaine se dirige vers le garage. Dans le noir son pas syncopé résonne, sinistre. Il allume une lampe-torche et la dirige vers la 4L. Ah le sagouin. Il a travaillé comme un gougnafier, Ricardo arrive à retrouver une touffe de poils noirs et des brisures d'aiguilles de pin... ce n'était pourtant pas difficile. Une brusque suee lui brûle les yeux. Mais qu'est-ce qu'il va faire, bordel ?

Il se décide d'un seul coup. Empoigne un bidon d'essence de deux cent litres, l'ouvre, le fait basculer. Le garage est un peu à l'écart de l'entrepôt. Tant pis pour les autres camionnettes, Mona est riche. Il n'y a pas de vent, ce soir. La nuit est changeante. En passant par derrière, par les terrains vagues et les anciens vergers, quatre kilomètres le séparent de la maison. Ricardo respire à fond, s'emplit les poumons des vapeurs vertigineuses. Foutre le feu, qu'est-ce que c'est, pour quelqu'un qui a tué un homme de sang-

froid ? Une étrange fierté le fait se redresser dans l'obscurité. Du feu. Il n'a jamais fumé, et pourtant il a toujours eu des allumettes sur lui.

Il a à peine le temps de se jeter dehors et de plonger dans les hautes herbes du terrain vague, en contrebas. Il boîte comme un fou, la bouche ouverte, en gémissant, et ses bras rebondissent sur son tronc. S'éloigner, s'éloigner vite. Il a l'impression de faire du sur-place, il n'arrive plus à respirer. Lorsqu'il se retourne, il s'aperçoit qu'il a parcouru plus de cinq cent mètres. La campagne est déserte. Il entend, au loin, la sirène des pompiers. Ricardo fait une halte, attend que son cœur se calme, essaie de reprendre son souffle. Il n'a plus vingt ans. Il ne les a jamais eus.

Il arrive chez lui vers deux heures du matin. Mona veille. Il ouvre sa porte à la volée et se place dans le cadre, massif, ramassé, haineux. Ses vêtements sont déchirés, il pue l'essence, il est trempé. Mona le regarde, très calme.

-J'étais dans le jardin, aboie Ricardo.

-Je croyais que tu dormais déjà, dit-elle. D'ailleurs moi non plus je ne vais pas tarder à aller me coucher.

RICARDO

D'autres avant lui ont fabriqué leur héroïque figure à grands coups de manipulation, de demi-vérités, de mensonges éhontés. Certains ont fait d'eux-même leur plus beau chef-d'oeuvre. Aux premières loges, ils ont trouvé beaucoup mieux que se battre : ils ont écouté, compris, mesuré, se sont imprégnés jusqu'à la moelle de l'esprit des temps, des mythologies en action.

A la différence de Malraux, d'Hemingway, Richard n'a pas appris à écrire. Mais il possède un talent instinctif pour cet art complexe et décrié qu'est l'imposture. Qu'est-ce que la vie, sinon la scène colossale d'un théâtre en perpétuelle improvisation ? Quel mal y-a-t-il à créer son rôle ? Récitant plein de fougue et d'émotion, il donnera chair à un personnage inexistant : lui-même. Le voilà paré d'un habit de lumière, auréolé de cette vie fabuleuse qui anime les korrigans, les fées, les héros et les dieux.

La création de son personnage lui prendra deux ans. Elle se fera avec une facilité déconcertante. Le monde de l'après-guerre a bougé à la vitesse de la lumière. Dans cette aventure sanglante les hommes ont perdu beaucoup d'illusion, et surtout le respect que leur témoignaient les femmes et les "indigènes". Les premières ont souffert et se sont débrouillées seules, et plutôt bien, dans l'adversité. Le retour des soldats

traumatisés désireux de redevenir leurs seigneurs et maîtres a généré les premiers malentendus. La révolte ne gronde pas encore, elle couve. Les seconds se sont fait massacrer pour rien, ils n'ont même pas gagné dans cette épreuve un semblant de reconnaissance. Un monde entre en agonie. On se soucie peu de vérifier les dires des uns et des autres. Tout ça est à la fois si proche et si dépassé. Déjà une dizaine d'années, et le présent est plein de jeunes femmes aux cheveux courts, minces et alertes, qui portent des pantalons.

Richard est devenu le Capitaine Ricardo. Il fait des petits boulots et dilapide son héritage dans les bras de jeunes filles nostalgiques à la recherche d'un héros. Ces aventures donnent de l'épaisseur à son personnage. Fidèle aux habitudes de son père, il a pris racine dans un petit hôtel-restaurant-bistrot tenu par une veuve de quarante-cinq ans, Mona.

Ricardo sait tout faire, il jouit d'un bagou et d'une assurance incroyables. Il ressemble à s'y méprendre à l'homme dont il raconte les exploits : il est colérique, brave, généreux, autoritaire. C'est un mâle, un vrai, capable de casser la gueule à son meilleur ami et de brûler toute sa paye pour une nuit d'amour romantique dans un hôtel de luxe, comme ça, sur un coup de tête. Mais les jeunes filles les plus éprises finissent par se rendre compte que de meilleur ami, il n'en a guère, parmi tous ses copains de bistrot, et qu'il parle beaucoup plus du glorieux passé que de l'avenir.

Mona est seule. La guerre lui a tout pris : son

mari, son bébé, et la possibilité d'en avoir un autre. Elle ne parle jamais à personne de cet accouchement terrible, dans la cave, sous les bombardements incessants des alliés. Un gosse tardif, le premier, dont elle ne voulait pas parce qu'il n'avait plus de père, et qui s'en est allé quelques heures après sa venue. Elle ne l'a même pas vu : elle saignait tellement qu'elle est tombée dans le coma presque tout de suite.

C'est le seul souvenir précis qu'elle garde de cette époque. Elle est très grosse, elle donne une impression de calme, de puissance et de sagacité. Ricardo lui plaît, sans qu'elle soit dupe. Mais elle apprécie la richesse de son imagination et son culot d'acteur. Il est un peu la mascotte de son établissement.

Ayant dilapidé tout son bien, Ricardo l'épouse, à la stupéfaction générale. Les quolibets fusent. Lui n'arrive pas, pour une fois, à mettre en scène une version convaincante de leur idylle. Elle est blessée par la grossièreté de ses clients. Elle le sait, qu'elle a quinze ans de plus que lui. Et puis après ?

Ils vendent l'affaire et vont s'établir dans les environs de Valence, où ils ouvrent une entreprise de demi-gros et de détail en fruits et légumes.

Pour la deuxième fois, Capitaine Ricardo fait peau neuve. L'irruption de Mona dans sa vie lui a permis de rajouter à son répertoire la désillusion, le dégoût de soi, la fatigue, le traumatisme de l'infirmité. Il ne ment pas quand il dit qu'elle lui est apparue comme un hâvre de paix.

Et puis c'est un patron complaisant. Mais il comprendra vite que c'est tout de même un patron.

Le sac qu'il a épousé n'est pas encore entre ses mains.

DIX-SEPT

-Il est là, dit Jean Ribayre en tapotant l'ouverture d'un congélateur-coffre de huit cent litres. En parfait état. Je n'ai rien fait dessus. Une bête splendide, ce serait un plaisir... mais personne n'en voudrait, bien sûr...

Marc frissonne. Stanislas et lui ont du mal à avaler leur café pourtant délicieux dans l'environnement aseptisé, lumières crues et odeurs de désinfectants, du labo de taxidermie.

-S'il n'y a rien de nouveau...?

Jean attend une réponse. Marc hausse les épaules.

-Aucune information n'a été ouverte. L'inspecteur Pastenague est allée fureter un peu du côté de la femme et du marchand de fruits : R.A.S. Elle est chez ses parents avec les gosses. Ils ne se sont pas revus. Depuis quinze jours ils vaquent, chacun de leur côté. Une seule chose...

-Oui ?

Jean est fasciné par le métier de flic. S'il n'avait pas eu la passion des animaux, il se serait tout de même orienté vers une activité exigeant le sens de l'investigation, le don du diagnostic.

-Oh mais rien à voir, dit Stanislas. Le garage de l'entrepôt a partiellement brûlé il y a quelques jours. Poroy venait de virer deux de ses ouvriers, d'anciens

taulards en réinsertion. Les gars ont dû vouloir se venger. Pour le moment, nous ne savons pas où ils sont. Sa femme a porté plainte, sans se presser d'ailleurs : elle a attendu trois jours. Peu de dégâts matériels, les pompiers sont arrivés très vite. Les véhicules endommagés étaient assurés au tiers, de vieux tromblons en fin de course.

-Sa femme ?

-Oui, l'affaire est à elle. Un drôle de couple... comme il y en a tant.

Jean acquiesce.

-Pourquoi ? reprend Stanislas. Tu voudrais te débarrasser du paquet ?

-Mais... ça dépend... j'ai une vieille amie, une amie de ma mère en fait, qui vient de perdre un daim, un animal qu'elle adorait. Je dois le récupérer ce week-end. Je compte tout de suite le préparer : je veux dire préparer les bois, la peau, le crâne... je le travaillerai plus tard, je suis un peu débordé en ce moment...

-Et vous avez besoin du congélateur ?

Marc tripote nerveusement les boutons de sa chemise. Un pli oblique de souci vient d'apparaître entre ses sourcils, remontant très haut sur le front et accentuant l'aspect dissymétrique de son visage. Stanislas trouve que ses intuitions s'apparentent de plus en plus à une maladie nerveuse.

-Non, c'est à dire, je peux brancher l'autre congélateur, bien sûr. Mais tout ça n'est pas donné, vous savez... pour dépanner, ce n'est pas un

problème...

-Quand est-ce que vous allez chercher ce daim ?

-Samedi soir. Je le ramène samedi soir.

-ça ne serait pas un peu du travail au noir, tout ça ? demande Stanislas d'un ton espiègle.

-Je suis en libéral, fait remarquer Jean en souriant. Et je déclare une grande partie des gains que me procure mon hobby. Je préfère passer mes dimanches au labo qu'aller à la messe, figure-toi. Le Seigneur aime les animaux à peu près autant que les femmes.

-Ah, dit Marc, dommage que Lorette ne soit pas là. Cette remarque lui aurait plu.

-Tu aimes les animaux, toi ?

-Autant que les femmes, répond Jean, très sérieux.

Stanislas ne peut mettre en doute la sincérité de ses passions nécrophiles.

-Vous pouvez attendre samedi soir ?

-Samedi matin huit heures. Il faut que le congélo soit tombé à moins quarante, ça ne se fait pas en vingt minutes. Samedi matin vous me dites si je peux me débarrasser du chien ou pas. D'accord ?

-ça nous laisse deux jours pour trouver une autre solution, dit Stanislas. Ou des raisons concrètes de garder la bestiole. ça te va ?

Marc ne répond pas. Il boude.

La gamine a téléphoné du collège dans la matinée. Elle voulait parler, mais elle ne l'a pas fait.

Peut-être que Robert Garnier, préoccupé par une affaire de vols de voitures, s'est montré un peu sec. Sur le coup il n'a pas replacé la voix frêle dans le bon contexte. Le nom ne lui a rien évoqué, ni le ton caractéristique, entre l'agressivité et la crise de larmes. Clarisse Karens. Maintenant il le regrette.

-Vous pouvez y passer, Tempier ? J'aime mieux que quelqu'un la voie dans un lieu neutre, plutôt qu'ici ou chez ses grands-parents.

Patrick croise Stanislas et Marc dans le hall. Marc se masse l'estomac d'un air souffreteux, tandis que Stanislas l'entortille dans un discours futile et joyeux.

Il arrive au collège vers treize heures trente. Les gamins se dirigent en traînant les pieds vers les salles de cours. Il n'a pas de mal à repérer Clarisse : on dirait qu'elle attend quelqu'un. Elle le reconnaît immédiatement. Parmi les gosses de son âge elle a l'air décalée, malade. Ses cheveux en broussaille, ses habits sombres lui donnent la dégaine d'un personnage de bande dessinée, la maigre bohémienne qui tire la roulotte dans Le Petit Cirque de Fred.

-Bonjour Clarisse.

On dirait qu'elle va pleurer, mais sa détermination l'emporte. Elle lui serre la main trop fort, comme si elle essayait de lui démontrer son existence. Elle sourit, mais ses yeux restent inchangés, tristes et sauvages. Un animal oublié dans un piège.

-Je les ai vus s'embrasser, dit-elle.

Elle se tait aussitôt, le souffle coupé. Son coeur

bat à tout rompre. ça y est, c'est sorti. Elle a trahi, elle s'est prouvée sa loyauté. Patrick est touché par sa détresse, cette solitude absolue. Il avait oublié à quel point les jeunes adolescents sont immergés dans le monde infernal des tragédies antiques, à quel point leur réalité parfois n'est tissée que d'émotions létales, souffrance, espoir, peur de vivre, tentations suicidaires. Il a envie de lui dire qu'elle va grandir et que ça ira mieux, elle comprendra tout, plus tard. Enfant orphelin, il la sent orpheline et capable, comme lui, de construire pièce à pièce, par nécessité vitale, une maturité moins aléatoire que celle de la plupart des hommes. Il la sent capable de métamorphoses.

-Raconte-moi.

Elle raconte, à petites phrases concises, lentes. Elle donne l'impression de couler à pic. Elle se trouvait au fond du couloir, elle venait de sortir de sa chambre. Le Capitaine devait s'en aller, sa mère et lui sont sortis de la cuisine et se sont dirigés vers l'entrée. Ils ne l'ont pas vue. Elle lui a remis sa veste sur les épaules, l'a boutonnée, et ils se sont roulés une pelle. Clarisse rougit en prononçant : roulés une pelle. Elle est retournée dans sa chambre sans faire de bruit et elle a refermé la porte, tout doucement.

-C'était quand ?

Il y a peut-être un mois, peut-être deux. Par recoupements, associations avec d'autres événements, Patrick et Clarisse arrivent à retrouver la date exacte.

Les autres enfants sont en salle de cours. Il n'y a

plus personne dehors.

-ça ne fait rien, dit Clarisse. J'ai une heure de perme.

-Clarisse, c'est bien ce que tu as fait, dit Patrick. Tu n'aurais pas pu porter le doute, ni la culpabilité. Ton existence en aurait été pourrie. Même si tu as l'impression d'avoir fait ça par vengeance, pour une mauvaise raison, tu as bien fait.

-Ma mère s'en fout, de nous, de toute façon, dit Clarisse en regardant les nuages.

A la suite de ces données nouvelles, l'information est ouverte. Dès dix-huit heures le même jour, Stanislas passe un coup de fil à Jean.

-Garde le chien, dit-il. C'est parti.

MARIE

Elle avait cru que ce serait fini, ça ne faisait que commencer. D'abord le petit machin, Clarisse, ne cessait de téter, chier, pleurer, réclamer de l'aide. Un bébé adorable, bien calme, s'extasiait la famille. Marie s'était crue délivrée, mais ses élans désespérés vers la lumière du jour et le regard des autres rencontraient toujours ce minuscule obstacle.

Elle avait du mal à s'y intéresser. Elle ne s'en sentait pas responsable. Parfois, le bébé pleurait à perdre haleine et elle finissait par pleurer elle aussi, d'énervement et de détresse. Elle se sentait piégée plus encore que par la grossesse. Elle aurait aimé un peu d'aide, mais Régis, plongé vertueusement dans ses études, fronçait le nez dès qu'on essayait de lui fourguer la larve. Chacun son boulot, les têtards sont l'apanage des femmes. La merde, le vomi, tous ces trucs de lopette lui donnaient des ailes. Il n'avait jamais travaillé avec une telle assiduité avant que le nourrisson réclame un alibi pour ne pas s'occuper de lui.

Leur vie sexuelle avait pris un rythme de croisière, mais pour Marie, il s'y ajoutait maintenant l'empoisonnante hantise de la grossesse. Régis, avant l'heure, exigeait de jouir sans entraves. La capote enlevait toute poésie à l'acte, le coïtus interruptus démolissait le crescendo orgasmique. Il se sentait

incapable de baiser à moitié. Sans que rien ne se modifie dans son comportement, Marie cessa de ressentir du plaisir. Le truc dormait dans un berceau à côté de leur lit. ça la gênait, et lui rappelait sans cesse à quoi elle s'exposait.

Que s'était-il passé ? Où était parti le couple magique qu'ils formaient tous les deux ? Elle se retrouvait condamnée à l'enfermement, à servir non son homme mais cette petite chose impérieuse et incompréhensible qui n'était sortie de son ventre que pour l'étrangler dans un réseau de servitudes. Est-ce que ça allait durer toute la vie ? Maintenant que les mâchoires du piège s'étaient refermées, elle nourrissait des monceaux d'ambitions. D'abord elle voulait continuer ses études, pas question de devenir comme sa mère une jument poulinière vouée aux tâches ménagères, il lui fallait un bon métier. Elle écrivait des poèmes, des chansons, inventait des airs. Elle se découvrit une passion pour la peinture.

La deuxième grossesse, alors que Clarisse avait cinq mois, ne la prit pas au dépourvu. Sans hésiter une seconde, elle entama des recherches opiniâtres pour dénicher enfin un vétérinaire compréhensif. Inutile de s'adresser à ses parents. Heureusement Mara, consternée, envoya sur le champ le mandat correspondant et Marie fut délivrée, dans une lumière glauque, sur une table de cuisine où miroitaient encore des traces de margarine, de ses pires angoisses.

La troisième grossesse se résolut d'elle-même par

une fausse-couche. On la plaignit beaucoup. Elle versa des larmes sincères sur sa jeunesse mutilée. Elle commençait, dans le secret de sa conscience, à haïr son corps et le désir incessant, aveugle, impitoyable qu'il éveillait chez Régis. Elle essaya à plusieurs reprises de l'amener à des pratiques moins risquées, mais ce fut peine perdue. Il ne comprenait pas. Mais le plaisir, alors ? Il boudait, il enfilait une capote et expédiait la corvée en dix minutes, les dents serrées. Ou alors il oubliait de se retirer à temps et se confondait en excuses.

La quatrième grossesse survint alors que Clarisse faisait ses premiers pas. Découragée, Marie abandonna la partie et la laissa courir jusqu'à son terme. Elle eut une hémorragie à l'accouchement. Sébastien était un gros bébé colérique.

La cinquième grossesse la ramena dans la cuisine du vétérinaire, qui essaya de lui donner quelques conseils. Il avait pitié de cette gamine détruite par sa fécondité, il percevait une de ces détresses qui frisent la folie et rendent monsieur Tout-le-Monde capable de meurtre ou de suicide. Elle lui répondit, la voix tremblante, que son mari ne voulait pas se plier à la moindre discipline.

A la sixième grossesse, elle tenta de s'empoisonner. Après un lavage d'estomac, elle fondit en larmes. Elle ne cessait de répéter : Je n'en veux pas, je n'en veux pas. Sa vie était finie, sa vie n'était plus qu'une reptation visqueuse, sur le dos, du lit conjugal à

la table d'accouchement en passant par la table de cuisine du vétérinaire. Les cuisses écartées, comme toujours, comme depuis la nuit des temps. Pour des bites dardées qui ne pensaient qu'à mutiler, à tuer, à défoncer. Depuis quand était-elle sacrifiée en offrande au dieu Zob ?

La peau de son ventre se tendit de nouveau. On pensa la faire interner. Un médecin plus compréhensif que les autres accepta de mettre fin à son désespoir. A la faveur d'une césarienne, il lui noua les trompes. Noëlle était un joli bébé de quatre kilos.

Marie avait vingt-trois ans, et peut-être la vie devant elle. Elle n'avait plus trop envie de regarder derrière elle.

DIX-HUIT

Pourquoi est-il convoqué ? L'homme qui lui a téléphoné était sec mais poli. Ricardo a répondu d'une voix calme, et pourtant il n'y voyait plus rien. Ils ne peuvent pas savoir, pour les Landes. Personne ne sait que lui et Mona, et Mona ne parlera pas. Il a tout craché la veille, il était campé devant elle, la tête basse, sans honte, avec seulement la crainte incrédule qu'elle ne comprenne pas.

-Je suis un peu gâteuse, a-t-elle dit. Je n'ai rien compris.

Elle souriait. Il l'a dévorée des yeux avec un petit rire chargé de sanglots. Imbécile, imbécile, comment a-t-il pu douter d'elle un seul instant ? C'est ainsi. Ce jeu lui plaît, elle n'interviendra pas. Il aurait voulu l'embrasser, mais il en avait trop peur. Pourquoi n'a-t-il jamais eu envie de la tuer, elle ? La vie est un sac de noeuds, bien malin qui trouve son chemin dans l'écheveau des désirs, des craintes et des mille façons de fuir.

Mais pourquoi est-il convoqué ? Le seul fil par lequel ils peuvent remonter jusqu'à ses intentions est cette route des Landes. Sept cent kilomètres, un autre monde. Il n'y a aucune raison pour qu'ils y arrivent. La fourgonnette a brûlé. Personne ici ne connaît Germain.

Il est introduit dans un petit bureau où le soleil se déverse par une immense baie vitrée, éblouissant ceux

qui entrent et rôtissant la nuque de ceux qui sont déjà assis. L'un pianote sur le clavier d'une machine à écrire de taille imposante, l'autre finit de classer quelques papiers.

-Asseyez-vous, dit Robert Garnier.

Onze heures moins le quart. Ce fichu soleil va bien finir par se hisser vers le zénith. En attendant, Ricardo est pétrifié, une chouette clouée à son perchoir par l'agressivité de la lumière.

-C'est pénible, ce soleil, fait remarquer Jean-Marie en s'essuyant la nuque.

-Et bien baissez les stores, Velt, répond le commissaire d'un ton distrait. Personne n'est tenu de souffrir, ici. Et ouvrez la fenêtre, on pourrait faire pousser des tomates dans ce bureau, c'est insupportable.

Ces opérations accomplies, les trois hommes soupirent de soulagement.

-Bien, dit Robert Garnier. Pour obéir aux formalités d'usage, je vous rappelle que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Vous avez le droit de vous faire assister d'un avocat. En avez-vous un ?

-Non, mais je ne comprends pas...

Ricardo, d'un seul coup, a l'impression de nager tout habillé. Ses vêtements collent à sa peau, chaque petit mouvement provoque des tensions entre les tissus et son épiderme.

-Désirez-vous qu'on en commette un ?

-Mais pourquoi ? Je suis...?

L'inspecteur Velt introduit une feuille dans la machine à écrire, actionne une petite manette pour régler l'intervalle entre les lignes et commence à taper d'un air boudeur. Il tape avec deux doigts. Les touches claquent et le bruit rebondit, clair, métallique, sur les murs laqués. Ayant tapé la date et l'objet, Jean-Marie s'arrête. Il regarde le Capitaine, un homme de son âge, blanc, moite, avant même qu'on lui ait posé la moindre question il est prêt à donner père et mère.

-Impossible de torturer comme on voudrait dans ce foutu bâtiment, commissaire. L'insonorisation est à chier.

Robert Garnier regarde l'inspecteur, puis Richard Poroy. En effet, cet homme a l'air sur le point de se trouver mal. Mais certaines personnes sont ainsi faites que le seul mot de police les fait se sentir coupable de tous les crimes, même si leur seul forfait a consisté à griller un stop.

-Monsieur Poroy, nous avons toutes les raisons de penser que vous êtes l'amant de madame Karens. Dans ces conditions...

-Mais qui vous a dit ça ?

Le Capitaine a presque crié. C'est impossible, impossible, personne n'est au courant.

-Peu importe. Quelqu'un vous a vu vous embrasser d'une façon qui ne laissait aucune place au doute. Vous niez avoir des relations intimes avec Marie Karens ? Il s'agirait donc d'un faux

témoignage ?

Le coeur de Ricardo bat si vite qu'il a du mal à respirer. Il faut qu'il se calme. Qui a pu les voir ? Mais n'importe qui, sur la terrasse, dans le jardin... ça ne prouve rien. Il faut qu'il se reprenne, pourquoi a-t-il si peur de ce flic, qu'est-ce qu'il risque, au fond ? Il n'y a aucune preuve, aucune. Qu'il se calme.

-C'est vrai, monsieur, dit-il, les larmes aux yeux. Ma femme a quinze ans de plus que moi. Soixante-et-onze ans. Je l'aime beaucoup, mais elle est impotente... vous comprenez...

-Non, répond Robert Garnier. Peu m'importe, d'ailleurs. Si vous êtes l'amant de Marie Karens, nous pouvons penser que cet accident n'en est pas un. Vous avez tué Régis Karens de sang-froid...

-Non ! s'écrie Ricardo, et il se dresse, les bras levés, dans un accès d'éloquence désespéré. Je l'ai tué, oui, mais je ne l'ai pas fait exprès. Ce chien a surgi de la gorge ou de je ne sais où et il l'a attaqué. J'ai eu peur, j'ai voulu le dégager. Je lui ai tiré dessus deux fois et il continuait à mordre Régis au ventre. Après Régis s'est plié en deux, je ne sais plus... le paysan a tout vu, il vous le dira, c'était un accident.

Ricardo pleure. Il parle fort, des larmes coulent de ses yeux, il fait de grands gestes. Il se sent mieux. Velt et Garnier restent de glace. De temps en temps Velt tape quelques mots.

-Pourquoi êtes-vous allé à la Combe avec votre maîtresse et son mari ? Dans quel but ?

-Mais... pour pêcher. Régis aimait pêcher, et moi aussi. Je voulais lui montrer le coin...

-Un trio très moderniste, en somme, fait remarquer Robert Garnier. Régis savait que vous étiez l'amant de sa femme ?

-Non. Je ne crois pas.

-Vous étiez son ami ?

-N...on.

-Vous vouliez le devenir ? Tout ça me paraît un peu tiré par les cheveux. Pourquoi avez-vous emmené Régis Karens à la Combe, si ce n'est pour vous débarrasser de lui ?

-Je voulais devenir un familier du couple, pas seulement de Marie. Pour pouvoir la voir plus facilement, c'est vrai. Pour qu'on trouve ma présence naturelle, même les enfants...

-Et pour cela vous aviez besoin d'un fusil chargé. Chargé à balles.

Le Capitaine serre ses poings contre ses yeux et secoue la tête.

-C'est un tort, un tort, je le sais. Mais il y a plein de chasseurs qui le font. On sait qu'ils sont armés, ils ne se font pas embêter. Moi je transporte parfois de grosses sommes dans la voiture. C'est une sécurité.

Robert Garnier a écarquillé les yeux.

-La sécurité est l'affaire de la police, dit-il d'un ton sec. Les imbéciles dans votre genre ne font que créer un surcroît d'insécurité. Dans le meilleur des cas, vous êtes inculpé pour homicide involontaire. Je vous avoue

que vos arguments ne sont pas convaincants. Il me semble qu'un chasseur expérimenté devrait être capable de ne pas rater sa cible à moins de quatre mètres, même si elle bouge beaucoup. Et vous êtes l'amant de Marie Karens... ça fait beaucoup.

-Le chien ! crie Richard. Bon Dieu, je suis revenu vers la voiture et j'ai pris mon fusil quand Régis a été attaqué, je ne l'avais pas en bandoulière ! Le chien a attaqué, vous l'auriez vu, vous auriez fait comme moi !

-Certainement pas. Asseyez-vous et arrêtez de crier, vous nous cassez les oreilles. Nous voudrions réentendre votre version des événements.

Le Capitaine reprend son récit et raconte, pour la quinzième fois peut-être, la mort de Régis. Il se sent fatigué, mais il n'a plus peur. A la fin, Robert Garnier lui fait compléter sa déposition.

-Vous êtes l'amant de Marie Karens ?

-Oui. Enfin je l'étais, jusqu'à... l'accident.

-Depuis quand ?

-Quelques mois.

-Et vous avez emmené le couple à la Combe avec l'intention d'entrer dans le cercle de familiers de cette famille? C'est ça ?

-Oui.

-Je vous remercie, dit Robert Garnier. Vous allez relire et signer votre déposition, si vous êtes d'accord avec ce qui y est écrit. Je ne peux que vous conseiller de prendre un avocat.

-Je suis... inculpé ?

-Oui. D'homicide par imprudence, pour le moment. Mais de lourdes présomptions pèsent sur vous, je ne vous le cache pas. Vous étiez l'amant de Marie Karens...

-Mais le chien ! s'écrie Ricardo. Je n'ai pas voulu tuer Régis, c'est ce chien...

-Ce chien, ce chien, grogne Robert Garnier. Personne ne le connaissait dans la région. Ce chien est un mystère. Un animal de cette taille, en parfaite condition... j'aimerais en savoir plus sur le chien, oui.

Ricardo s'est levé. Il évite de regarder les deux hommes qui le reconduisent vers la sortie. De nouveau la peur se débat dans sa cage thoracique, cogne et tente de faire éclater les barreaux de sa cage.

-A compter d'aujourd'hui, monsieur Poroy, vous êtes tenu de rester à notre disposition. Pas question de quitter la région. Et faites-vous assister d'un avocat.

Une fois dehors, Ricardo respire à longues goulées l'air printanier. Il reste sur le parvis de l'Hôtel des Polices jusqu'à ce que son coeur reprenne un rythme normal. Premier échange.

Neutre. Mais la partie est engagée.

SEBASTIEN

-Dépêche-toi...

Il a réussi à boutonner les boutons de sa chemise tout seul, même celui d'en haut. Il regarde la jolie géante qui s'affaire, finit de passer aux pieds de sa petite soeur des chaussons tricotés. Sa grande soeur est déjà prête, coiffée, elle se tient bien sage devant la porte d'entrée.

-ça y est ?

Il attend, le coeur gonflé de fierté. Même les boutons des poignets. Huit heures sonnent à l'horloge de la mairie. Maman a un sursaut d'exaspération. Quand est-ce qu'elle va le regarder ? Soudain elle le regarde et ses yeux flamboient.

-Mais dépêche-toi ! On va être en retard ! Tes chaussures...

Elle le secoue, énervée. Lui remet ses chaussures à l'endroit. Il sent la colère naître dans sa poitrine, petit caillou bouillant qui gêne sa respiration.

-Z'ai fait mes boutons, dit-il.

Elle ne lève pas les yeux sur lui. Elle est penchée sur ses chaussures dont elle fait les lacets à la hâte.

-C'est bien, maugrée-t-elle sans le regarder.

Soudain il se met à pleurer à gros bouillons. Elle reste interdite. Noëlle se tortille dans ses bras. Elle se penche vers Sébastien et répète en le regardant droit dans les yeux :

-Je t'ai dit que c'était bien. Allez, viens.

Une menace blanche luit au fond de son regard. Elle craint un caprice, elle ne le permettra pas. Il se met à hurler.

-T'es méçante !

Une gifle. Elle se relève, brusque. L'empoigne par la main et le traîne dehors. Noëlle se démène toujours, elle a envie de marcher. Pas le temps. Clarisse suit en trotinant, pensant à autre chose. Il essaie de freiner sa course, de lui mordre la main. Elle le secoue, sans ralentir.

-Je ne sais pas ce qu'il a ce matin, dit-elle à la maîtresse.

Celle-ci regarde Sébastien se rouler par terre sur le seuil de l'école. Déjà Maman fait demi-tour et s'en va à pas rapides. Mignonne, pense l'institutrice malgré elle.

-Allez, dit-elle d'une voix douce. Relève-toi. Elle est partie. ça ne sert plus à rien.

DIX-NEUF

Quelque chose dans son apparence dérange Robert Garnier. Il a du mal à déterminer quoi : elle est triste, perdue, elle a l'air aboulique de ceux qu'un choc brutal a laissés sur le carreau. Alors pourquoi, devant cette représentation parfaitement appropriée à la situation, ne peut-il s'empêcher de penser à la présence invisible d'un petit animal féroce et malin, pétrifié par le danger, tous les sens dilatés, la respiration suspendue, tandis que lui, grosse bête à l'entendement grossier, passe tout près, tout près, sans rien voir, sans deviner.

Il continue à se taire. C'est une tactique qui donne parfois des résultats. Marie Karens a posé sur lui ses yeux fauves brouillés de larmes. Il fouille en vain dans leur liquide profondeur. Il n'y décèle ni peur, ni culpabilité, ni chagrin. Seulement la sincérité d'un instinct de survie antérieur à toute convention morale.

Jusqu'ici les vapeurs de Marc Duprat le laissent froid. Devant cette jeune femme au regard paléolithique, ou au regard de très petit enfant, sa curiosité s'éveille. Une occurrence fatale se transforme dans son esprit en une série de faisceaux reliés les uns aux autres par des connections aléatoires et multiples. La souplesse et la mobilité de ces associations rendent vraisemblable la possibilité d'un crime, sans éliminer celle de l'accident. La scène de la mort de Régis se

réduit jusqu'à n'être plus qu'un détail dans une configuration où la topographie est déterminée par le temps, les transformations incessantes et secrètes des esprits et celles qui affectent les relations entre les protagonistes. Toute histoire a une logique, Robert en est persuadé au mépris des faits : s'il ne la trouve pas, ce n'est pas qu'elle est absente, c'est que son intelligence fragmentaire échoue à la révéler. Il a devant lui un point de vue, un protocole d'interprétation, peut-être la clé de ce meurtre qui n'est, comme la plupart des meurtres, qu'une conséquence cinétique dans un réseau d'évolutions solidaires. Un rétablissement en quelque sorte, conséquence d'un faux mouvement antérieur ayant entraîné un déséquilibre de plus en plus dangereux. Le coup de volant qui sauve. Car tout meurtre est d'abord une sauvegarde. Tout meurtre, toute rupture, tout abandon, tout renoncement. Qui devait être sauvé ? De quoi ? Pourquoi ?

-Vous êtes la maîtresse de Richard Poroy.

-Non !

Elle a crié, ses yeux se sont élargis, son visage est devenu tout rouge, puis très pâle. Elle a tendu les mains vers lui comme pour lui griffer les joues, si bien qu'il a eu un petit mouvement de recul. Et maintenant elle pleure, des sanglots lourds, douloureux, convulsifs.

-Non, répète-t-elle dans une sorte de rôle chantant, c'est ignoble de me dire ça... vous n'avez pas le droit...

Elle va avoir une crise de nerfs. Que fout Tempier ? Une demi-heure qu'il est parti chercher un rouleau neuf dans la réserve. Il aurait fallu l'attendre. Et la machine qui trône, imbécile, ses noirs viscères alignés devant lui.

Patrick revient, fulminant, un rouleau entre les doigts. Il le débarrasse de sa petite peau de cellophane et l'installe, puis replace le tablier de la machine. A son entrée, Marie a cessé de crier. Elle sanglote, la tête dans les mains. L'inspecteur Tempier lance un regard perplexe, à la dérobée, au commissaire Garnier. Que voilà un interrogatoire habilement amorcé, il ne voit que deux solutions : recommencer plus tard, ou tout reprendre par un autre bout. Robert Garnier lui adresse un petit geste d'apaisement. Tout va bien.

-J'ai dû aller en acheter un, commissaire. La réserve est vide, il y a du coulage ici, ou alors certains ne font pas leur boulot.

Tout en discutant il tape, rapide, avec huit doigts. Robert Garnier tend un mouchoir en papier à Marie. Elle fait mine de ne pas le voir.

-Vous êtes la maîtresse de Richard Poroy, répète-t-il d'une voix plus acerbe. Nous le savons, madame Karens. Tout ce cinéma ne nous avance à rien.

Marie relève la tête. Elle a l'air paniqué. Elle ne pleure plus. Ils sont deux à présent, ce n'est plus la même chose.

-Ce n'est pas ce que vous croyez, dit-elle d'une voix mourante. Vous ne pouvez pas comprendre.

-Madame Karens, quoi que vous en pensiez, il n'y a pas trente-six façons d'être amants, ce mot recouvre une réalité très commune et très simple. Vous êtes la maîtresse de Richard Poroy ?

-Non, ce n'est pas ça...

-Ecoutez, nous avons eu un témoignage dans ce sens. Quelqu'un vous a vus, j'emploie ses propres mots, vous "rouler une pelle". Sauf dans certains milieux d'avant-garde, les gens ont des relations physiques très policées. On ne roule pas une pelle, comme ça, au facteur ou au plombier, pour lui dire au-revoir ou bonjour. En tout cas, dans votre milieu, ça ne se fait pas.

-Mais qui vous a dit... de quoi se mêlent les gens...

-De ce qui ne les regarde pas. Comme moi. Etes-vous la maîtresse de Richard Poroy ? Je dois vous dire qu'il a avoué.

-Il a avoué quoi ?

Robert Garnier hausse les sourcils.

-Je vous laisse deviner, madame. Et vous ? Qu'avez-vous à me dire ?

Marie baisse la tête.

-Je suis la maîtresse de Richard depuis plus d'un an.

-Et vous êtes allés à la Combe pour vous débarrasser de votre mari.

-Non ! Ce n'est pas vrai ! Pourquoi aurais-je voulu le tuer ? Il n'était pas méchant...

-Oh, on tue de tout, vous savez. Des bébés, des

mouches, des petits lapins... on tue par nécessité, rien n'est plus subjectif que la nécessité. Alors pourquoi êtes-vous allés à la Combe ?

-Pour pêcher. Richard voulait montrer un bon coin à Régis.

-Avec un fusil de chasse ? Chargé ?

-Mais je ne sais pas... ce fusil est toujours dans la fourgonnette... personne n'a voulu tuer Régis, quelle horreur. Personne n'en a jamais parlé... Nous ne sommes pas des monstres. C'était un accident, Ricardo a perdu son sang-froid... moi aussi, j'ai eu si peur que j'ai couru me réfugier dans la voiture. Et j'ai fermé les yeux et je me suis bouché les oreilles. Je n'ai rien vu.

Elle pleure de nouveau. L'interrogatoire continue encore pendant un quart d'heure, puis elle signe sa déposition et s'en va.

-Ah, soupire Robert Garnier. Formidable. Nous avons appris tout ce que nous savions déjà.

-Elle est innocente, dit Patrick.

-Absolument innocente, mon cher Tempier. Comme l'agneau qui vient de naître. Comme le loup affamé.

Patrick hausse les épaules. La psychologie n'est pas une science exacte. Tout ça pour lui, c'est de la météo. Mais où trouver des faits concrets, des traces, des preuves matérielles? Car c'est la seule chose sur laquelle on peut s'appuyer. Patrick Tempier croit aux preuves, et sa mère adoptive, la sainte femme, à l'Immaculée Conception.

En revenant du commissariat, Marie passe par l'entrepôt. A quoi bon se cacher, attendre maintenant ? Il a dû tant souffrir... Dès qu'il la voit, il se dirige vers la porte du fond, celle qui donne sur la petite cour et le garage. Elle le suit. A peine refermé le panneau laqué, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas douté une seconde. Les menteurs sont ainsi, ils ne se méfient que de la réalité. A présent, Richard et Marie se roulent une pelle. Ils l'ont bien méritée.

Elle va retourner chez elle, dans la grande maison vide. Et là, elle l'attendra. Il ne passera pas souvent dans les premiers temps. Peu importe. Elle sera occupée, elle aussi. Les formalités, la succession, trouver un petit travail peut-être...

Lorsqu'elle arrive chez ses parents, Noëlle surgit du fond du couloir et lui saute dans les bras en pleurant.

-Qu'est-ce que tu as ? Mais qu'est-ce que tu as ?

Elle la soulève. La petite la serre à l'étouffer. Elle est secouée de sanglots profonds, déchirants.

-Mais calme-toi, Noëlle, enfin...

Marie l'embrasse, la berce. Enfin la gamine s'apaise, mais elle reste la tête enfouie dans le cou de sa mère.

-Maman, je veux rentrer à la maison.

-Oui ma chérie. Dans quelques temps. Justement

je vais y retourner à partir d'aujourd'hui, pour faire un peu de ménage, tout arranger... et dès que j'aurais un petit travail...

-Maintenant, ce soir, je veux venir avec avec toi, s'il te plaît, je t'en supplie... je veux pas rester ici.

-Ce n'est pas possible, Nonette. Mais très bientôt.

Marie s'est assise dans le grand fauteuil de l'entrée. Quand elle était petite, elle adorait y rester dans le giron de sa grand-mère. Elle continue à bercer Noëlle et l'embrasse. La fillette finit par s'endormir. Marie commence à sommeiller. Sa mère rentre.

-Ah mais tu es là ? Je ne t'avais pas entendue revenir. Tout va bien ?

-Je vais retourner là-bas, dit Marie à voix basse. Pauvre Noëlle, elle n'arrête pas de pleurer.

-Oui, elle est très choquée. C'est normal... si tu veux, je peux les garder encore... il n'y a plus personne à la maison maintenant, je n'ai que ça à faire. Tu seras plus tranquille pour t'organiser.

-Oui, dit Marie en se relevant tout doucement et en lovant sa petite fille endormie dans le vaste fauteuil. Je bois un café et j'y vais. Je téléphonerai ce soir. Où sont les deux grands ?

-Oh, ils jouent avec les mômes du quartier. J'étais chez la voisine, je les entendais crier avec les autres, sur la place. Qu'est-ce qu'ils te voulaient, au commissariat ?

-Mais rien, toujours les mêmes choses. Il te reste de la tourte ? J'ai faim.

REGIS

Il est heureux. Au début, le métier d'enseignant n'a pas été facile. Il a mis deux ans à comprendre comment se faire respecter. Le baptême du feu, tous les profs en passent par là.

Avec Marie, il a connu un moment de crise, à la naissance de Noëlle. Ils ont confié les deux aînés pendant plusieurs mois à ses parents. Trop de chiards. La césarienne a épuisé Marie et lui a massacré le ventre. Heureusement, c'était le dernier. Il a été soulagé par l'opération, leurs rapports devenaient trop pénibles avec cette hantise d'être en cloque qui était devenue une véritable obsession. Enfin c'est fini. Ils peuvent se laisser aller comme aux plus beaux jours. Marie est redevenue la Marie d'autrefois.

Au début, elle l'importunait sans cesse avec son désir de travailler. Elle trouvait toujours des boulots formidables à plus de cinq cent kilomètres. Elle ne cessait de préparer le terrain pour confier les trois enfants à ses parents pendant quelques temps. Avec leurs revenus, pas question de payer une nourrice. Mais Yvette et Marius s'en occuperaient très bien, ils en avaient élevé cinq, non ? Elle ne savait plus quoi inventer, en fait, pour les fuir. ça le crispait un peu, parce que les fuir eux signifiait aussi le fuir lui. La perspective de rencontrer de nouveau des problèmes pour assouvir ses besoins sexuels, fût-ce quelques

mois, le terrifiait. Il se sentait terriblement dépendant de Marie, plus encore peut-être que les trois petits. Elle lui était devenue indispensable. Mais ce n'était plus si facile. Elle rêvait toujours d'autre chose, d'ailleurs, d'une vie différente. Elle étouffait. ça n'allait jamais. Elle pleurait son joli corps massacré par les grossesses. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça pouvait faire, il la désirait toujours avec la même ferveur, non ? C'est vrai qu'elle avait beaucoup grossi.

Bovarysme. Elle s'ennuyait, tout simplement. Manque d'autonomie intellectuelle.

Quand les gosses sont allés à l'école, elle a cessé de vouloir faire carrière aux antipodes. Elle a même cessé de revendiquer le droit au travail. ça allait mieux. Elle n'était plus seule avec eux que le mercredi matin. Elle s'est mise à peindre, à chanter, à jouer de la guitare, de la flûte, du piano. Elle est devenue le centre d'un cercle d'amis. Une jolie jeune femme talentueuse, spirituelle, sociable. Et quels beaux gamins ! ça changeait tout le monde de la Mère Courage avec ses cheveux huileux et ses varices.

Il est fier d'elle. Elle a bien repris le dessus. Et surtout, elle s'abandonne de nouveau comme avant. Comme s'il ne s'était rien passé.

Avec les nains, il suffisait de définir des territoires stricts : la chambre des parents est un sanctuaire, l'armoire de Barbe-Bleue. On n'y entre pas, point. C'est une zone interdite.

Le temple de l'amour.

VINGT

-Où en sommes-nous ? grogne Robert Garnier. Ils attendent chacun de leur côté.

-Nulle part, répond Jean-Marie. Ils sont amants, ils n'ont aucun mobile sérieux, ça ressemble à un accident, ça pourrait ne pas en être un. On nage dans le potage.

Robert Garnier se tourne vers Lorette.

-Les personnages ? D'abord Poroy.

-Un vieux gros réac, le héros, le mâle, l'ancien combattant. Mais quand on fouille, ça se fissure : il est totalement dominé et dépendant de sa femme. Ses exploits se perdent dans le brouillard. Il a été malade pendant très longtemps, enfant et adolescent. Il se peut qu'il ait tout inventé, c'est difficile à savoir. Il vit sur des lauriers anciens. Très autoritaire, très fermé.

-Sa maladie ?

-Tuberculose.

-Mais là, maintenant ?

-Pas d'amis. C'est un personnage haut en couleur, peut-être faux. Il travaille beaucoup.

-Sa femme ?

Lorette hésite.

-Rien à en sortir. Elle n'est pas gâteuse, c'est sûr. Plutôt dans son monde. Elle l'aime beaucoup, mais ne s'est jamais mise à sa merci. Elle savait, pour Marie. Elle a l'air de trouver ça normal. Elle est âgée, presque impotente.

-Et lui ?

-Difficile à dire. Il a l'air de la craindre et de lui faire une confiance absolue. Il doit la considérer plutôt comme... une sorte de mère. Quelqu'un dont il dépend, peut-être dont il voudrait se délivrer...

Simon pousse un soupir rageur.

-Ta gueule, dit Marc d'un ton affectueux.

-Oh cette psychologie de pissotières, ça me troue.

Robert Garnier donne quelques petits coups secs de règle sur son bureau. Simon se met au garde-à-vous.

-Encore une remarque de ce tonneau, Goumazeille, et je vous fous dehors. Savez-vous qu'il est possible d'avoir à la fois des biceps et un cerveau ? On en connaît même qui n'ont pas de souffle mais qui ont de l'esprit.

Simon rougit.

-Quelqu'un veut un café ? demande-t-il.

-Non, répond le commissaire. Vous restez ici et vous écoutez, comme tout le monde.

-C'est bientôt la récré, intervient Jean-Marie. Assieds-toi.

-Bon, la victime, reprend Robert Garnier.

-Présentée par tout le monde comme un homme charmant, un plaisantin, quelqu'un de très léger, un côté dandy, un peu cynique, un peu égocentrique... l'impression générale est très bonne, Régis amusait son monde. Tous ses amis le trouvaient superficiel, paradoxal et très agréable.

-Nous voilà bien avancés, grommelle Patrick.

Les analyses psychologiques le bassinent lui aussi, quoiqu'il reconnaisse leur utilité.

-Un faible, avance Simon, décidé à faire oublier son accès de mauvaise humeur. Un ventre mou, une lavette. Je parie qu'il était odieux avec sa femme.

-Ce n'est pas ce qui se dit. Tout le monde, au contraire, le trouvait très amoureux.

-Ouais, insiste Simon, buté. C'est bien ce que je dis. Odieux. Toujours dans ses jupes.

Marc regarde Simon. Un petit fil se noue, sans raison, dans son esprit.

-Et elle ?

-Une sincérité de schizophrène. On ne sait pas ce qu'elle veut, ce qu'elle vivait, ce qu'elle pense. Elle pleure très facilement, c'est sa défense. On se demande pourquoi elle est devenue la maîtresse de ce type, ils n'ont rien de commun.

-L'amour... roucoule Simon.

-C'est quoi, ça ? demande Patrick d'un ton acerbe.

-On ne peut pas exclure à priori qu'il existe un sentiment amoureux entre Marie Karens et Poroy, intervient Robert Garnier.

-Nom de dieu, gémit Jean-Marie, si on m'avait dit quand j'ai passé ce concours que je me retrouverais un jour à blablater sur l'existence de l'amour...

-L'amour existe, affirme Stanislas.

Tout le monde se tait.

-Ils ont l'air très épris l'un de l'autre, reprend Marc. Tous les deux. Lui on comprend...

-Tu m'étonnes ! grince Simon. Moi aussi je suis très épris d'elle.

-La ferme, espèce de bouc, dit Lorette.

-Bon, intervient le commissaire. Ils s'aiment, c'est indéniable. Mona Poroy était au courant, pas Régis Karens. Mais où serait le mobile ?

-C'est pas les meurtres sans mobile qui manquent, murmure Marc Duprat.

-Il n'y a pas de meurtre sans mobile, scande Robert Garnier. Il n'y a que des flics incompetents. Allez les chercher.

Deux heures ont passé. Marie et Ricardo sortent de l'hôtel des polices ensemble. Elle s'appuie sur lui, indifférente aux chocs que lui inflige sa claudication. Ils ont l'air fatigué. Deux étages plus haut, un brouhaha de mi-temps règne dans le bureau du commissaire Garnier. Les sept inspecteurs plaisantent, boivent leur café couleur d'eau sale et se détendent les jambes. Robert Garnier relit les deux dépositions. Enfin le silence retombe.

-On a un peu avancé.

-Elle ne l'aimait pas, dit Lorette. J'ai eu l'impression qu'elle le haïssait.

Les autres hochent la tête.

-Oui, je ne sais pas ce qui leur a pris de se mettre à dégoïser comme ça sur le défunt, dit Jean-Marie.

Reste que l'histoire du chien...

Le téléphone sonne. Patrick décroche. Il met la main sur le combiné.

-Quand on parle du loup... c'est Ribayre. Qu'est-ce qu'on fait ?

-Qu'il le garde encore, dit Garnier. Il sera dédommagé.

-Allô, Jean ?

-Ecoutez, dit Jean, là j'aurais besoin assez vite des deux congélateurs. Un sanglier... je ne peux pas garder indéfiniment ce chien... ou alors j'en fait quelque chose...

-Ah ! Excellente idée, s'exclame Patrick. Si vous pratiquiez une autopsie ? Et puis après, on balance tout. D'accord ?

Robert Garnier se lève à demi. Il a l'air furibond.

-Dites, Tempier...

-Mais je dois regarder quoi ?

-Je n'en sais rien, son bol alimentaire, des choses comme ça... tout... ça peut être une expérience amusante, non ?

-Une autopsie sur un chien... oui, pourquoi pas. C'est rigolo de travailler pour la police...

-Ah ! dit Patrick, tandis qu'une idée fulgurante lui traverse l'esprit. Marc a remarqué dans sa fourrure une sorte de produit chimique, une poudre jaune...

-Une poudre jaune ? Bien, je vais voir ce que je peux faire. Je vais m'y mettre aussitôt que possible.

Sa voix frémit de jubilation. Patrick repose le

combiné. Robert Garnier est debout à côté de lui. Il n'a pas l'air content.

-Commissaire, j'ai été contraint de prendre cette décision. Ribayre doit recevoir un sanglier, de toute façon il allait balancer le chien. Vous avez un congélateur, vous ?

Garnier se prend la tête dans les mains et lève les yeux au ciel.

-Qu'est-ce que vous voulez qu'on apprenne de cette charogne ? C'est bien une idée de Duprat ! Toutes les préfectures de France se gondolent avec l'épopée de ce clébard. Même le juge s'est foutu de ma gueule ce matin au téléphone. Il paraît qu'on m'appelle Brigitte Bardot au Palais.

-Commissaire, se défend Marc, ce chien, c'est l'arme du crime.

REGIS

Avec les gnomes c'est assez simple, ça relève du dressage. Tout est question de territoire. Les relations humaines se résument à des pressions exercées avec plus ou moins d'efficacité. Les gamins sont champions pour ça, ils mesurent leur importance à leur capacité d'ailleurs quasi infinie à faire chier le monde -le poids des êtres : je ne suis quelqu'un que si j'arrive à étouffer quelqu'un d'autre. Pas question de se laisser faire. La solution est simple : d'abord se retirer de la scène, ensuite faire peur. C'est la meilleure recette pour ne pas être dérangé toutes les cinq minutes. Marie n'a pas compris ça. Elle passe sa vie à se faire phagocyter. Tant pis pour elle, mais qu'elle ne vienne pas ensuite se plaindre. Le malheur, c'est qu'elle ne s'en prive pas.

Elle se plaint aussi des lessives, du ménage, que personne ne l'aide, que tout le monde la prend pour une bonniche. Elle s'emporte contre les gamins qui ne rangent pas leur chambre, qui laissent pourrir des trognons de pommes dans leur corbeille à papiers ou oublient des slips sales entre matelas et sommier. Elle a l'air de prendre tous ces actes délictueux comme des agressions personnelles, des marques de mépris. Régis fait le gros dos et file doux. Du moment qu'il reste maître de la nuit, il ne fait que passer le jour.

Les frustrations de Marie se multiplient. Il faut se

rendre à l'évidence : la vie conjugale et maternelle ne lui apporte aucune joie. Elle la ressent comme un esclavage, un échec, une perpétuelle épreuve. Elle rêvait d'autre chose, mais de quoi ? Elle prépare une expo, sans conviction. Elle passe parfois une nuit à peindre, seule, en fumant cigarette sur cigarette. Elle se met alors à exister, tandis que Régis vit les affres de l'onanisme. Elle dort tard le matin.

La vérité, Régis la devine, car ce n'est pas un imbécile. Mais il refuse de la regarder en face. Sa femme ne connaît qu'un rôle, celui d'Yseult. Elle ne respire que dans le paroxysme de ces premières minutes où les amants se reconnaissent. Il faudrait répéter à l'infini la même scène où elle est reine et il est roi.

Et lui n'est plus cet amant couronné, il est un mari et un père, horreur fangeuse. Chaque fois qu'il envisage les choses sous cet angle, Régis est pris de panique : car si ce n'est plus lui, ce sera forcément quelqu'un d'autre. Il connaît Marie, il connaît cette force d'attraction passive, muette, qu'elle exerce par le seul fait d'attendre éperdument.

Par bonheur, elle dépend de lui. Il la sent rebutée par le travail, elle manque d'énergie, de volonté. Et puis le seul avantage qu'elle tire de sa situation, ce sont ces heures de liberté que lui octroient l'école, le collège, le lycée. Non, le seul risque serait qu'elle se fasse enlever, elle n'a pas assez de courage pour se libérer toute seule. A ces moments-là il la regarde et se

rassure : elle est grosse, vive et passionnée, certes, mais pas très futée, talentueuse mais aboulique. Et puis à trente-deux ans, elle n'est plus de toute première fraîcheur.

Il n'y croit pas. Il a encore de belles petites morts devant lui.

VINGT-ET-UN

-Jamais. Et ça fait quarante ans que je suis éleveur de moutons et que je chasse dans le coin. Ma famille est là depuis toujours. La maison a été construite en 1692 par un Teyssier. Mon bisaïeul, Lucien Teyssier...

-Mais vous ne connaissez peut-être pas tous les chiens du coin, tout de même...

-Bien sûr que si je connais tous les chiens du coin, s'insurge Gilbert Teyssier. Le coin est vaste, mais il n'y a que des forêts, des bourdiguas, des landes et quatre villages de deux ou trois cents habitants. On se connaît tous, c'est un tout petit milieu, vous savez. Il y a l'Association des Chasseurs, le Cercle du Temple, le Club de Rugby, celui de Coinche et celui de Pétanque...

-Et alors ?

-Il n'y a pas un clébard qui arrive dans le coin sans que je le sache -je suis président de l'Amicale Canine...

-Il ne s'agit pas d'un chien de chasse, monsieur Teyssier.

-Ce chien n'était pas du coin, c'est tout. Je peux bien ne pas savoir pour un teckel qui ne sort jamais chez un de ces néos, mais un labrador de cent livres qui attaque les moutons, merde, je l'aurais vu quand même. Et en plus il était vieux, ce chien. Croyez-moi,

un tueur de moutons, ils se font vite repérer ici. Et quand ils y ont goûté une fois c'est fini, ils sont bons à abattre.

-Pourquoi dites-vous qu'il était vieux ?

-Je m'y connais en chiens. Celui-là avait bien douze ou quinze ans. La masse, le poil, la gueule, la façon de bouger... et il était perdu. Il a été largué d'une voiture, forcément.

-Pourquoi ?

-Il cherchait son chemin, il faisait des cercles. Je peux même vous dire d'où il est parti : de la Combe. Ce qu'il y foutait, j'aimerais bien le savoir. En tournant de plus en plus large, il s'est retrouvé au village. Et quand on s'est mis à le chasser, il a filé à son point de départ. Si vous cherchez un assassin, c'est pas le pauvre type qui s'est affolé et lui a tiré dessus, c'est le salopard qui l'a balancé dans la nature en sachant qu'il était dangereux. Moi je serais vous, j'aurais gardé le corps du chien et j'aurais essayé de retrouver son maître. Il avait peut-être un tatouage, un signe distinctif... s'il est inscrit à la Centrale Canine...

-Je vous remercie, dit Robert Garnier, piqué, mais le chien est actuellement dans nos laboratoires. Qu'est-ce que vous croyez ? Vous n'êtes pas le seul à être compétent dans votre partie, monsieur Teyssier.

Marc Duprat, occupé à taper à la machine, ne peut retenir un sourire. Il sent dans sa nuque le regard hargneux du commissaire et ne fait pas un geste pour se retourner.

-Bon, revenons, si ça ne vous fait rien, au pauvre type qui s'est affolé et a quand même zigouillé, en toute innocence, Régis Karens. Qu'est-ce que vous avez vu ?

-Je vous l'ai déjà dit. J'ai entendu les cris du pauvre monsieur Karens, et aussi les rugissements du chien, parce qu'il hurlait, lui aussi, en mordant. Il était enragé, ce bestiau. J'ai vu le gros sortir son fusil du coffre de la fourgonnette et tirer, deux fois, et le chien ne lâchait pas, mais il devait être déjà mort. A la troisième fois le grand s'est replié, le gros a baissé le canon et a tiré.

-Vous pouvez répéter ce que vous venez de dire ? Karens s'est plié et Poroy a baissé son fusil ? Il a suivi le mouvement ?

-Non, non, ne me faites pas dire... ça a été simultané. Je revois bien son geste. Il avait un peu relevé le canon, mais par réflexe, et il l'a rabaissé pour tirer et voilà... au même moment le grand s'est penché en avant... vous savez, ça s'est passé très vite, tout ça. Un éclair. Moins de vingt secondes, en tout, entre l'attaque du chien et le dernier coup de feu.

-Vous avez chronométré ?

-J'ai une bonne notion du temps. On travaille sans montre, on connaît les durées.

-Je vous remercie de votre collaboration, monsieur Teyssier. Votre aide nous est précieuse.

-A votre service, monsieur le commissaire.

Il se lève, serre la main de Garnier. Sa pogne

est dure comme du bois, rugueuse, sèche, chaude. Elle ressemble plus à un outil qu'à un membre. Puis il lit la déposition que lui tend Marc Duprat, en prenant son temps, et la signe avec soin. Au moment où il sort, le téléphone sonne. Robert Garnier décroche.

-Ah ! Monsieur Ribayre. Justement...

-Par quoi voulez-vous que je commence ? demande Jean Ribayre, très excité. Puis, sans attendre la réponse : d'abord, rien dans l'estomac, presque rien dans les tripes. Ce chien jeûnait depuis plus de quarante-huit heures. J'évalue son âge à une quinzaine d'années, d'après les dents, mais il était en excellente santé et la plupart des organes sont moins vieux que ça. Un coeur de dix ans... aucune fonte musculaire, au contraire. Une cinquantaine de kilos...

Robert Garnier est agacé par le ton admiratif du vétérinaire.

-Et puis ?

-Il n'a pas vagué. Les coussinets ne sont pas écorchés, pas de signes d'épuisement malgré le jeûne. Fourrure superbe, c'est un détail qui ne trompe pas. Par contre, j'ai trouvé une petite tumeur à l'arrière du cerveau, qui peut expliquer son comportement.

-Une tumeur ?

-Oui, petite, mais qui devait comprimer de façon importante la zone concernée...

-Et alors, ça expliquerait son agressivité ?

-Je pense que oui. ça peut être la raison de son abandon : il est devenu dangereux, et ses maîtres s'en

sont débarrassé. Des inconscients, les maîtres.

-Rien d'autre ?

-Si, la poudre... je suis équipé d'un petit microscope, pour identifier les piroplastes, par exemple. Ce n'est pas un produit chimique.

-La poudre ? s'étonne Robert Garnier. Quelle poudre ?

-La poudre jaune qu'il a dans la fourrure. L'inspecteur Duprat avait remarqué une sorte de farine jaune soufre...

Le commissaire foudroie du regard la nuque de l'inspecteur Duprat, dont le dos prend la forme d'une arche.

-Ah oui, la poudre. Et bien ?

-C'est une cellule végétale, une grosse cellule : elle est visible à l'oeil nu. Un pollen, très certainement. Je n'y connais rien, mais pour en avoir largué une quantité pareille, je dirais qu'il s'agit d'un arbre.

-Un arbre ?

-Un ensemble d'arbres, une châtaigneraie, par exemple, ou une sapinière. ça peut nous aider à déterminer d'où vient le chien, mais là il faudrait s'adresser à quelqu'un d'autre. Il faudrait un MEB...

-Un quoi ?

-Un microscope électronique à balayage, c'est une bécane qui est au-dessus de mes moyens, vous pensez bien. Idéal pour avoir une haute définition des tout petits éléments. Chaque pollen a une forme particulière qui permet de l'identifier. A condition

d'être spécialiste en micro-biologie végétale, ce qui n'est pas mon cas. Mais vous savez, la flore arbustive française est assez pauvre, vous trouverez facilement quelqu'un pour vous renseigner. Pourquoi ne pas vous adresser à l'INRA ? Ils ont un gros centre de recherches forestières à Montpellier, et je crois qu'on trouve une antenne de quelques spécialistes à Montélimar. Je vous ai préparé toute une batterie de prélèvements effectués dans la fourrure. Vous n'aurez qu'à les leur soumettre. Et je vous envoie un rapport en deux exemplaires. Le chien peut partir au crématoire.

-C'est bien, bégaye Robert Garnier, abasourdi. Il va de soi que vous serez...

-Non. J'ai été ravi de collaborer avec vous, et je n'ai pas besoin d'argent. Je me doute, en plus, que vous n'avez pas de budget pour ce genre d'initiative. Mais vous allez dans le bon sens, commissaire. L'administration manque d'esprits anticonformistes et novateurs comme le vôtre. Je suis sûr que cette enquête restera dans les annales de la criminologie comme un exemple de méthode...

-Oui, bon, tranche Robert Garnier, le front inondé de sueur. Je vous remercie, monsieur Ribayre.

-...et si à l'occasion vous avez encore besoin de mes services...

-Merci, merci beaucoup. Au-revoir.

Le combiné fait un bruit de couperet en retombant.

-C'est un pollen, marmonne le commissaire.
Celle fois, Duprat se retourne.
-Un pollen ?
-Oui, un pollen d'arbre. Et ce chien n'a pas vagué,
paraît-il. Vous avez vu des arbres, vous, à la Combe ?

NOELLE

ça commence par une grande fatigue. Elle n'a plus envie de rien. Elle aimerait bien qu'on la prenne dans ses bras et qu'on la câline, mais ce n'est pas le moment. Ce n'est pas souvent le moment.

Maman s'affaire, exaspérée par les impératifs domestiques, comme d'habitude. Jamais un moment à soi. Noëlle s'abandonne à une torpeur grandissante. Un battement spongieux résonne dans ses tempes. C'est la fin des vacances. Le soleil qui se déverse par les baies vitrées lui fait un peu mal aux yeux, mais surtout lui donne envie d'ombre et de fraîcheur.

Clarisse lit dans sa chambre. Sébastien tourne autour de sa mère avec cette colère larvée qui lui vient de la sensation d'être sans cesse rejeté. Noëlle sait ce qui va se passer.

-Il fait un temps superbe, c'est le dernier jour. Profitez-en ! Allez dehors !

Clarisse proteste d'une voix plaintive et replonge dans son bouquin. Marie n'insiste pas. Elle ravale sa rancœur. Plus qu'un jour.

-Mais cesse de me coller comme ça ! Va jouer !

Sébastien s'éloigne, les dents serrées. Au bout de quelques minutes on entend les hurlements de Clarisse.

-Arrête ! Maman !

Maman fait comme si elle n'avait rien entendu. Elle débarrasse la table du petit déjeuner et empile les

bols dans l'évier. Les enfants font la vaisselle à tour de rôle.

Quand va-t-elle s'apercevoir de sa présence ? Noëlle est assise dans le canapé, les jambes pendantes, elle ne bouge pas. Elle respire avec la bouche, ses poumons grésillent, elle a des larmes plein les yeux. Des larmes visqueuses qui ne coulent pas, mais lui brouillent la vue.

ça y est, Maman l'a vue.

-Qu'est-ce que tu as ? Oh c'est pas vrai...

Elle se penche, inquiète, énervée. Noëlle ressent un bonheur démesuré. Cette fois elle n'est pas obligée de feindre, c'est vrai qu'elle n'est pas bien. Une main fraîche et sèche sur son front.

-Régis !

Elle le sait, elle a une fièvre de cheval. Maman lui prend sa température. Le docteur vient.

-La varicelle, regardez. ça commence. La fièvre va tomber. Gardez-la une semaine au moins.

Il rédige l'ordonnance. Maman est toute pâle. Noëlle cherche ses yeux, en vain. Elle est heureuse. Pas d'école demain. Rester avec elle, seule, toute la journée. Sébastien lui jette un regard d'envie. Le malheureux a tout essayé pour tomber malade lui aussi, mais il jouit d'une santé de fer.

-Je vais te préparer un bouillon. Tu vas te coucher tôt. Viens, je vais t'amener à ton lit.

Elle s'abandonne dans les bras de Maman, contre ses seins chauds. Elle a des frissons, le vertige, c'est

délicieux. ça ne dure pas assez longtemps. Très vite, elle est allongée et bordée jusqu'au menton. Un baiser. Elle serre ses petits bras autour du cou et essaie de garder la tête chérie contre elle. Maman l'embrasse encore.

-Arrête, tu me fais mal.

Noëlle reste seule dans la pénombre.

Elle aimerait bien qu'on la prenne dans ses bras et qu'on la câline.

VINGT-DEUX

Gwenaël Mordoric est âgé d'une cinquantaine d'années. Son kilt rouge et vert fait ressortir de la façon la plus avantageuse ses épais cheveux verts où brillent, gouttes de sang dans l'herbe, des perles de roche écarlates. Il est grand et gros, recouvert d'une toison bouclée serrée, blanche, qui donne envie d'y passer la main pour voir. Simon a un mouvement de recul.

-Qu'est-ce que c'est que cette pédale ? tousse-t-il entre ses dents.

Un sourire épanoui découvre les impressionnantes ratiches orangées de Gwenaël. Dans le milieu où il évolue depuis vingt ans et où il étouffe depuis quinze, il n'a pas souvent l'occasion de se frotter à la passionnante variété du genre humain. C'est pourquoi il se penche sur le splendide spécimen de crétin que lui sert la providence avec un bonheur d'entomologiste.

-Enchanté, dit-il sincèrement en serrant la main de Simon.

La femme a l'air d'une dure à cuire. Gwenaël a conservé de ses jeunes années le vice pubertaire de choquer, mais pas à n'importe quel prix. Pour être désagréable à cette jolie blonde il faudrait lui mettre la main au panier, et donc aller à l'encontre de ses propres principes. Il se contente de lui serrer la main à

son tour et se lance tout de suite dans le vif du sujet. Au fond, il est enchanté de cette diversion.

-Je vous ai rédigé un rapport d'une cinquantaine de pages sur tous les pollens -je me suis limité à l'identification des pollens- trouvés dans la fourrure de votre animal. Il y en a une vingtaine, mais je me suis permis d'en sélectionner quatre qui m'ont paru particulièrement intéressants. Vous verrez les conclusions que j'en tire.

-Mais la poudre jaune ? demande Simon. C'est ça qui nous intéresse.

-Ah très bien. Puis-je me permettre de vous demander ce qui motive un intérêt aussi ardent pour les cellules sexuelles mâles du pin maritime ?

-Les cellules sexuelles mâles ? répète Goumazeille.

Le mot "cellules" est le seul qu'il arrive à prononcer correctement. Gwenaël regrette de ne pas pouvoir prendre de notes.

-Vous dites que c'est du pin maritime, dit Lorette en foudroyant Simon du regard. Savez-vous si c'est un arbre qu'on trouve dans le sud de l'Ardèche ?

-Oui, bien sûr. C'est un arbre indigène sur la façade atlantique sud et en Méditerranée, mais il a été importé en Ardèche au siècle dernier pour fournir du bois de mine. Il doit en rester quelques peuplements, je connais assez mal la région. Pourquoi ne contacteriez-vous pas le CRPF ?

-Le CRPF ?

-Oui, le Centre Régional de la Propriété Forestière. C'est un organisme public qui gère les forêts privées. Vous savez, la forêt est privée à quatre-vingt pour cent. Ces gens-là s'occupent de transmettre les directives gouvernementales aux propriétaires forestiers. Ils ont une bonne connaissance du milieu. S'il subsiste des forêts de pin maritime en Ardèche sud, ils vous y conduiront.

-Vous êtes spécialiste des pollens, monsieur Mordoric ?

Lorette ne paraît pas rebutée par l'apparence spectaculaire de Gwenaël, au contraire. Simon se râcle la gorge et crache par terre.

-J'ai une bonne connaissance des pollens, mais ces dernières années mes recherches concernent surtout la phytosociologie.

Lorette se rapproche encore. Elle ignorait qu'il existait une discipline aussi originale que la phytosociologie, et des chercheurs aussi attractifs pour s'y consacrer. Gwenaël prend un vif plaisir aux perturbations physiologiques que provoque en lui la proximité de la jeune femme. La vie est un champ d'investigation sans limites.

-Oui, certaines plantes s'associent à d'autres selon les climats, les sols, pour former des écosystèmes variés. Certains arbres, à tels endroits, vont être accompagnés de tels arbustes, de telles mousses, de telles herbacées, de tels champignons, etc... ce qu'on appelle des cortèges floristiques. Il y a des plantes très

plastiques qu'on retrouve un peu partout, et d'autres extrêmement spécialisées qui vont être indicatrices de milieux très précis. Dans le cas qui nous occupe...

-C'est bon, grince Simon, on n'est pas venus ici pour se cogner un cours magistral. Merci beaucoup, monsieur Merdéric. On a ce qu'on était venus chercher.

Prodigieuse stupidité, s'émerveille Gwenaël in petto. Lorette, de son côté, pense qu'elle a même ce qu'elle n'était pas venue chercher.

-Un instant...

Il revient avec son rapport dans une chemise en plastique rose. Lorette le prend. Elle attend autre chose. Gwenaël, comme s'il venait de se rappeler un détail sans importance, porte la main à son front.

-Ah ! Si vous avez besoin de plus amples renseignements...

Il lui tend une carte en forme de feuille d'érable, verte et rouge. Lorette la glisse dans sa poche. Le chercheur leur serre la main et retourne à ses occupations. Simon, déjà assis à la place du mort, boucle sa ceinture.

-Qu'est-ce qui t'a pris ? Mon pauvre Simon, tu es vraiment un sinistre con.

-Et toi, bougre de pétasse, tu crois qu'on est là pour lever ? Tu crois que je l'ai pas vu, ton petit manège ? Alors faut avoir cent ans et s'habiller en travelo et se teindre en rousse et se laisser pousser les poils pour te faire mouiller, c'est ça ?

Lorette éclate de rire.

-Tu es jaloux ?

-Moi jaloux, c'est la meilleure. Non mais tu t'es regardée? Sois polie si t'es pas jolie.

-Simon, si tu avais laissé parler ce type, il nous aurait expliqué ce qu'il avait trouvé, alors que là, il va falloir s'appuyer ses cinquante pages.

-Oui ben faut pas compter sur moi. Qu'est-ce qu'il a découvert ? C'est lui le flic, ou c'est nous ? Tout ce qu'on lui demande, c'est de nous dire ce que c'est la poudre jaune, point barre. C'est fait, rideau.

-Mon pauvre Simon, soupire Lorette, tu es vraiment le roi des cons.

-Le pin maritime ?

Georges Salamanque, technicien forestier au CRPF Ardèche-Drôme, est un petit barbu vif et souriant qu'on n'imagine pas entre quatre murs.

-Vous voulez savoir ce que j'en pense ?

Jean-Marie se retient de dire non, Marc hoche la tête.

-De la merde. Tout juste bon pour la pâte à papier. Vilain, en plus. Non, si vous voulez une essence vraiment intéressante, un peu plus lente mais qui donne un bois de qualité...

-Monsieur Salamanque, nous ne sommes pas des propriétaires...

-... plantez du frêne. Un beau frêne peut être utilisé en ébénisterie. Tout ce qu'il lui faut...

-Nous sommes policiers. Nous voudrions des renseignements sur le pin maritime en Ardèche.

Georges ravale son ode au frêne et son oeil s'arrondit. Voilà que les flics enquêtent sur l'essence la plus minable de son secteur d'intervention.

-Bon. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

-Surtout où il y en a.

-Dans les basses-Cévennes ardéchoises. Il a été planté pour le bois de mine parce qu'il pousse vite et droit. Mais les types n'y connaissent rien. Ils ont coupé les tiges les plus prometteuses en s'imaginant que les arbres dominés allaient reprendre le dessus. Connerie. Les crevards sont des crevards. On a donc quelques peuplements de crevards. Mais comme c'est une essence pionnière...

-Une essence pionnière ?

-Ouais, une essence de lumière. Elle colonise les espaces découverts. Les forêts se forment comme ça : d'abord les pionnières, les essences de lumière à croissance rapide, puis les post-pionnières qui tolèrent un peu d'ombre, et ainsi de suite jusqu'au climax, la forêt définitive, avec des essences d'ombre à croissance lente, comme les fayards, les sapins. Dans cette succession qui dure cent à deux cents ans pour arriver du champ à la forêt définitive, le pin maritime est le premier stade. Comme les bouleaux. En fait, le pin maritime est une post-pionnière nomade : c'est-à-dire qu'il tolère un peu d'ombre et se régénère bien sous lui-même, et qu'il colonise en plus les espaces

découverts. Ce qui fait qu'on a des peuplements issus de régénération naturelle dans les basses-Cévennes ardéchoises. Certain parlent de les exploiter, de valoriser le pin maritime...

Georges Salamanque fait la moue.

-Le frêne aussi est une post-pionnière nomade, et en plus...

-Monsieur Salamanque, coupe Jean-Marie à qui tous ces exposés commencent à donner la migraine, nous voudrions savoir où se trouvent les forêts de pin maritime.

-Oh là là, dit Georges en se grattant la tête. C'est plutôt des chiures de mouche, sur la carte. C'est dispersé.

-Autour de ce point là, précise Marc en dépliant une carte IGN où se trouve un cercle rouge tracé au marqueur.

Salamanque retourne la carte pour voir de quel secteur il s'agit. Il n'a pas reconnu l'endroit.

-Ah d'accord. Mais ce n'est pas du tout dans le coin, ça.

-Mais par rapport aux forêts de pin...

-Ouais, ouais... oh ben la plus proche, ça doit être le peuplement du Serre Franc, par là... mais c'est à au moins vingt bornes à vol d'oiseau. Et c'est un petit peuplement, en dégénérescence... pas d'avenir, pas de jeunes. Ils sont en train de se faire gratter peu à peu... les anciens avaient planté ces arbres sur une ancienne châtaigneraie, sans désoucher, c'était trop de boulot...

et là ça repart en taillis, le pin se fait virer en douceur. Avec ça toute la flore arbustive du coin recolonise, des petits chênes pubescents, des alouchiers, des petits érables, des merisiers, des amélanchiers, ça repart de partout. Mais c'est surtout le châtaigner en taillis.

-Et il reste des pins maritimes dans tout ça ?

-Bof... oui, c'est typique des peuplements de crevards en fin de course. Ils dominant tout, ils ont plus de cent ans maintenant, mais vous allez voir, ils font pitié, c'est des troncs avec trois aiguilles en haut. Et les rares petits se font vite piquer la lumière par les autres essences. Si vous y allez, mettez des bottes et habillez-vous bien, c'est du taillis, ça pousse dru, on n'y passe pas. Un vrai bordel. Qu'est-ce que vous cherchez ?

-Les traces d'un chien, dit Marc.

Georges Salamanque éclate de rire.

-Ah ! Ah ! Elle est bonne ! Je vous souhaite bien du courage. Dans ces taillis une chatte ne retrouverait pas ses petits.

En redescendant vers la voiture Marc et Jean-Marie shootent dans les petits cailloux du chemin.

-J'ai pas l'impression qu'on soit sur la bonne route, dit Jean-Marie.

Marc se masse l'estomac d'un air préoccupé.

-Bon, résumons, dit le commissaire Garnier en tapotant la chemise rose où dort le rapport de Gwenaël Mordoric. Vous êtes allés dans les quatre forêts de pin

maritime les plus proches de la Combe. La plus proche étant à vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau, la plus lointaine à trente-huit. Déjà, ça commence bien. Si le chien avait dû faire tout ce chemin...

-On chie dans la colle, s'écrie Simon Goumazeille. On n'arrivera à rien en suivant la piste de ce clebs. On ferait mieux de cuisiner le couple.

-L'un n'empêche pas l'autre, fait remarquer Patrick. Et si "cuisiner" consiste à leur taper dessus...

-...Dans la première forêt, nos amis Stanislas et Simon ont trouvé le moyen de se perdre. Ils ne sont rentrés au commissariat qu'à la nuit tombée, et dans un état lamentable. Simon a perdu son Laguiole. Il a dû respirer un pollen et ça s'est terminé par une crise d'asthme qui a failli nous priver définitivement de ses lumières. Dans cette forêt, nulle trace de chien ni de pollen de pin. Les arbres existent en effet, mais la plupart semblent morts. Le taillis par contre est florissant.

Tout le monde sourit, même Simon et Stanislas. On n'a pas si souvent l'occasion de s'amuser.

-La plus belle forêt est aussi la plus lointaine, des petits pins d'une dizaine d'années, pas de concurrence, c'est ce qu'on vous a expliqué, ils sont en train de s'installer sur toute la lande alentour.

-Et là ça pollinisait sec, commissaire, dit Marc. On en avait plein les fringues. Mais dans aucun des villages environnants on n'a entendu parler du chien. Chou blanc.

-Idem pour les trois autres coins.

-Quelqu'un a lu le rapport de Mordoric ?
demande Robert Garnier.

Les inspecteurs se regardent d'un air gêné. Ils ont tous lu une page ou deux de ce rapport très fouillé, très technique, portant sur les caractéristiques de chaque espèce identifiée, son aire de répartition, les données écologiques qui s'y rattachent. A tous le rapport est tombé des mains. Le commissaire ne l'a même pas ouvert. Simon se retourne vers Lorette.

-Tu l'as pas revue, la vieille tante ?

Si, Lorette l'a revue. Mais ils n'ont pas parlé de plantes ni d'enquête policière. Stanislas, dans les confidences de Lorette, regarde par la fenêtre d'un air distrait. Les autres dévisagent la jeune femme, dévorés de curiosité, sans oser aborder le sujet qui vient de faire basculer la mort de Régis Karens dans les oubliettes : la vie sentimentale et sexuelle de Lorette. Ils en sont pour leurs frais.

-Je lirai le rapport, commissaire, dit-elle.

Simon allume une cigarette. Marc grimace et se tient le ventre. Jean-Marie ricane sans raison. Patrick essaie de rassembler ses maigres connaissances en biologie végétale, mais la blondeur de Lorette, qu'il évite de regarder, vibre à la lisière de son champ visuel et le déconcentre.

-Quoi qu'il en soit, il faut interroger de nouveau tout le monde, dit Robert Garnier. On piétine.

CLARISSE

C'est la première fois qu'il arrive quelque chose de violent dans sa vie. Jusque là, il y avait seulement les choses évidentes et celles qu'elle ne comprenait pas encore.

Aujourd'hui elle a découvert que les méchants n'ont pas des têtes de méchants, et qu'ils sourient et restent très calmes en demandant des choses épouvantables. On ne peut pas toucher le coeur des méchants, ils parlent une autre langue.

Elle a obéi parce qu'elle avait peur. Mais c'était comme si on lui avait demandé de manger de la merde et de trouver ça bon. Après elle a promis de se taire, s'est rhabillée, et il l'a laissée rentrer à la maison.

Les impressions se heurtent dans sa poitrine, elle ne sait pas ce qu'elle ressent au juste. Du dégoût et l'envie de se venger, surtout. Une cuisante humiliation aussi. A neuf ans, elle est trop grande pour ne pas attacher d'importance à sa nudité. Elle le découvre : ça peut faire plaisir à certaines personnes qu'elle se sente mal.

ça fait moins mal que quand elle s'était enlevé la peau de l'épaule au poignet en tombant de vélo, mais c'est pire. Elle n'a jamais eu peur ensuite de faire du vélo. Alors que ce qui vient de lui arriver a fait rentrer dans la moelle de ses os un poison répugnant, a enlevé toute confiance à son jeune corps.

Un nouveau sentiment s'est allumé comme un

brusque tison dans sa poitrine. Avant, elle ne le connaissait pas, et il ne la quittera plus.

La colère.

Elle arrive en pleurant chez elle. Ses parents s'affolent. Elle ne veut rien dire, elle a promis. Une promesse faite sous la contrainte n'a aucune valeur, dit son père, catégorique. Alors elle bredouille quelques mots peu clairs, mais ils comprennent.

Sa mère se met à crier. Son père acquiesce et sort sur le champ.

Des questions sans paroles se heurtent sous son crâne dans le plus complet désordre. Sa mère ne lui dit rien. Elle lui donne à boire, elle ne la touche pas et la regarde peu. Une drôle de gêne plane dans la pièce.

Son père revient. C'est réglé. Il est allé voir le type, un voisin, et lui a dit qu'il savait tout. Il l'a même dit à ses parents. Ils sourient tous les deux. Tu vois, c'est réglé. On n'en parle plus.

Il y a dans ses os comme des aiguillons de glace. Ah c'est réglé. S'ils le disent, c'est que c'est vrai.

Pourtant même propre elle se sent sale.

La vie continue. Quelques jours passent. Elle recommence à courir dans le village. Elle va chez une copine. Et chez cette copine, elle retombe nez à nez avec lui. Il a l'air surpris, au début. Puis il lui fait un clin d'oeil et sourit.

Ils jouent. Il s'amuse bien. Elle a l'impression d'être téléguidée. Sa copine lance une serviette. L'homme discute avec les parents de la fillette, il boit

un verre. A un moment il saisit la serviette et la lance à la tête de Clarisse, qui la rattrape au vol.

Rire nerveux. Il cherche à lui caresser le bras. Elle sort en courant comme une folle.

Le dire ? Mais dire quoi ? Puisque c'est fini, réglé. Et qu'il ne s'est rien passé.

Jusque là, Clarisse n'était pas pressée de devenir adulte. Le côté matériel de l'existence ne la passionne pas. Elle aime bien l'enfance.

Mais là c'est fini. Elle a compris que personne ne la protège, personne ne lui explique rien. La vie est là, immense, dangereuse, il n'y a qu'une solution.

Grandir, et vite.

VINGT-TROIS

-Mais qu'est-ce que tu fous ?

-J'arrive pas à le décrocher, putain...

Une lumière aveuglante. Daniel jaillit de la voiture et s'enfuit en courant. Rosco s'accroche une manche à la portière fracturée, arrache le tissu d'un coup sec mais son élan le fait basculer en avant, et en tombant il pousse un cri d'agonie.

-Alors c'est toi qui pique les auto-radios sur le parking, mon salaud. Relève-toi.

Rosco a des larmes plein les yeux. Une douleur mordante lui engourdit tout le bras gauche. Il essaie de bouger... non, ce n'est pas la peine. En entendant le cri de son ami, Daniel s'est arrêté à quelques pas. Dans l'ombre, personne ne le voit. Il a peur mais ne sait que faire. Rosco est à terre. Il a dû se casser quelque chose.

-Relève-toi, salope.

Ils sont deux, les vigiles du centre commercial certainement. Rosco ferme les yeux. Daniel revient sur ses pas. L'un des vigiles donne un coup de pied dans la tête du grand gaillard étendu par terre.

-Tu vas te relever oui ?

-Arrêtez !

Il reçoit le petit Daniel en plein visage. Ce mec se bat comme une femme, il griffe, mord et s'accroche. On ne sait pas comment s'en débarrasser. L'autre vigile règle le problème d'un coup de matraque.

Rosco respire profondément. Le ciel est criblé d'étoiles, il fait doux. Daniel est tombé à côté de lui. Les flics ne vont pas tarder. Bah, c'était une jolie cavale. Personne n'a jamais pensé qu'elle durerait toujours.

Ils ont été arrêtés à Aubenas. Très vite, ils apprennent qu'une plainte pour incendie criminel a été déposée contre eux par leur ancien patron. Rosco est hospitalisé : fracture du bras, pommette écrasée, deux côtes cassées. Les flics ardéchois, scandalisés, se sont portés partie civile contre les deux vigiles. Où va-t-on si ces abrutis s'avisent de faire régner la loi et l'ordre dans les rues ?

-C'est du beurre, ce mec, proteste l'un d'eux.

-Vous êtes assermentés ? Vous avez passé un concours ?

Vers quinze heures, Daniel est transféré à l'Hôtel des Polices de Valence. Il se sent tout vide. Rosco l'a toujours dit : le jour où sa carcasse le lâche, il quitte le plancher des vaches. Daniel est d'accord, rien à dire. Il a promis de l'aider s'il le faut. Et voilà.

Alors le Capitaine Ricardo, aujourd'hui, il s'en bat les couilles. Ce vieux tas, avec ses fruits pourris, sa grande gueule et sa petite vie...

Il est introduit dans le bureau du commissaire Garnier. Il ne s'ennuie pas, le commissaire Garnier. Sa secrétaire est une blonde du genre moelleux.

-Asseyez-vous, Faget.

Faget s'assied.

-Pour trois auto-radios, j'ai droit à un commissaire... mince.

-Il ne s'agit pas d'auto-radios. Il s'agit d'incendie criminel, et vous le savez.

-Moi j'ai foutu le feu nulle part, et Rosco non plus. Si c'est que pour ça, c'est facile à prouver. Le jour où on s'est fait lourder, on a pris le train pour Marseille, chez la mère de Rosco. On a payé par chèque, le train, deux ou trois restaus par là-bas, on a vu des potes... on n'est rentrés qu'avant-hier. C'était quand, cet incendie ?

-Le soir du jour où vous avez été lourds, comme vous dites.

-On n'était pas là. Vous aurez pas de mal à le vérifier. On a taillé une bavette avec le contrôleur, on a bouffé un sandwich au wagon-restaurant et bu deux ou trois bières. Et comme on est arrivés tard, on est allés dormir à l'hôtel le premier soir. L'Hôtel de la Gare. On n'a été chez sa mère que le lendemain.

Lorette tape. Garnier a l'air perplexe. Daniel se rend compte peu à peu qu'il n'est pas en terrain ennemi et se détend.

-Alors il croit vraiment, l'Emplâtre, qu'on a voulu se venger? A cause de ses poubelles qu'on n'a pas voulu laver ? On avait tout oublié avant d'arriver à la gare. Qu'est-ce qu'on en a à foutre...

-Ses poubelles que vous n'avez pas voulu laver ?

-Je sais pas ce qui lui a pris. C'est pour ça qu'on

s'est fait virer, il vous l'a pas dit ? Rosco a de l'ostéoporose, et ce connard voulait nous faire laver les caisses au Karcher. On n'a pas été employés pour ça, mais nous on n'est rien ni personne, de la merde. Un jour il fait ami-ami, il veut qu'on l'emmène à la pêche, dans nos coins, un autre jour il nous traite comme des esclaves.

Daniel ne peut s'empêcher de pouffer.

-Qu'est-ce qui vous fait rire ?

-Oh rien, c'est une blague...

-Je vous trouve bien léger, Faget. Il s'agit d'un meurtre, tout de même.

-Quoi ?

Daniel a pâli. Ah non, si on essaie de leur coller un meurtre sur le dos, en plus... faut pas exagérer.

-Attendez... je vous dit qu'on a rien fait. L'Emplâtre est mort ?

Lorette ne peut s'empêcher de sourire. Elle baisse la tête pour ne pas le montrer.

-Je reprends. Vous dites que Richard Poroy a voulu vous faire nettoyer les voitures. A la suite de votre refus, il vous met dehors... et les voitures brûlent le soir même. C'est ça ? Mais est-ce qu'elles ont été nettoyées, ces voitures ?

-J'en sais rien, moi. Faut demander à Mèche. De toute façon il était cinglé ce type. On l'a pas vu d'une semaine, et le mardi il rentre avec la fourgonnette et ça lui prend comme une envie de pisser, faut que tout soit propre.

-...? Il était parti avec la fourgonnette ? Quelle fourgonnette ?

-La 4L.

Daniel tripote nerveusement les cordons de son survêtement. Lorette achève de taper ce qui vient d'être dit.

-Je regrette qu'il soit calanché, dit Daniel. J'ai jamais souhaité la mort de personne, je suis un voleur, moi, je suis pas un assassin. Quand est-ce qu'il a été tué ?

-Il n'a pas été tué, Faget. Ce n'est pas lui la victime. Ne vous inquiétez pas, et quand vous serez sorti, restez dans le coin. J'ai l'adresse de votre mère à Vals. C'est là que vous êtes domicilié ?

-Ouais.

-Vous signez votre déposition ? Je vous remercie. Le fourgon va vous ramener à la prison d'Aubenas en fin d'après-midi.

Daniel sort. Lorette s'étire.

-Il est marrant ce petit voleur. On dirait un écureuil.

-Une belette, corrige Robert Garnier. Allez donc faire un tour à l'entrepôt avec Velt. J'aimerais en savoir plus long sur cette histoire de voitures lavées et brûlées. Essayez de trouver Mèche.

-Je me suis pas trop foulé, dit Mèche. Nettoyer l'intérieur des caisses au Karcher, faut être fou. Moi qui pèse rien, en plus... ou on se met près et on prend

tout dans la gueule, ou on le fait de loin et ça sert qu'à mouiller la merde. Mais le patron a jamais tort, hein... il a foutu Rosco et Daniel à la porte pour ça, j'allais pas l'ouvrir, c'était pas le jour. Moi je fais où on me dit de faire.

-Mais Faget a dit que ces voitures n'étaient jamais lavées d'habitude. Pourquoi a-t-il voulu vous les faire nettoyer ?

-Alors là, faut lui demander. Je cherche pas à comprendre. L'ouvrier il est pas là pour penser. Surtout moi qui suis un peu con...

-N'en rajoute pas, dit Velt d'un ton mauvais. Est-ce que Poroy a pu avoir, à ton avis, une autre raison pour foutre Faget et Guillemain à la porte ?

Mèche hausse les épaules.

-J'en sais rien, moi. C'était la valse entre eux. Un jour cul et chemise, le lendemain en guerre... Les deux copains lui ont fait un sale plan, mais je crois pas qu'il l'ait su.

-Un sale plan ?

-Oh... rien de bien méchant. Une niche. Le petit Daniel est de Bourdailloux, un hameau du sud de l'Ardèche. Pas loin de là il y a la Combe, un trou d'eau truffé de truites. On peut y aller tranquillou du hameau, d'ailleurs tout le monde passe par là. Quand il était même, le Daniel a taillé des marches dans le rocher en pleine gorge, il a fait un chemin casse-gueule à souhait où il emmène ceux qu'il a dans le nez. Tout le département est au courant, ça fait rigoler le peuple. Il

y a emmené le Capitaine, je le sais. ça devait être rigolo à voir. S'il s'en est aperçu, évidemment...

-Expliquez-moi ça un peu mieux, dit Lorette.

-Ben oui, il présente ça comme un coin inaccessible, alors que tout le monde y va en suivant le chemin des gorges, quoi. Rien de bien méchant, c'est des trucs de gamin. Sont pas teigneux, Rosco et Daniel. Moins que le patron, si vous voulez mon avis.

-Il est teigneux ? demande Jean-Marie.

-Non, en fait non. Il est carac. Un jour il est dans les vapes et c'est une crème, le lendemain il se prend pour John Wayne et alors là, pas question de se les rouler. Un patron, quoi.

-Ecoute-moi, Marie.

Elle se serre contre lui. Il fait chaud dans la chambre. La lumière orange de la lampe s'accorde bien avec la température, et aussi avec son humeur voluptueuse.

-Mmmh...

-Marie, on ne sait pas ce qui peut se passer. Tu n'es au courant de rien, tu n'as jamais rien su. Tu comprends ?

Elle pose une cuisse sur son ventre, met la tête dans le creux de son épaule.

-Pourquoi tu me dis ça ?

-Si je me fais condamner... il n'y a pas de raison que tu me suives. Je dirais que tu ne savais rien. Comme ça tu pourras rester libre.

Rester libre, pense Marie, libre... avec les trois enfants, avec un emploi, avec ses parents et ceux de Régis pour veiller sur elle...

-Je n'ai pas envie de rester libre, murmure-t-elle.
C'est toi ma liberté.

MARIE

ça fait des années qu'elle crève à petit feu. Comment elle s'est retrouvée coincée avec ce poulpe qui n'attend de la vie que son petit spasme quotidien entre ses cuisses, elle ne le sait plus. Elle s'en fout. Les enfants grandissent, enfin. Elle se dit qu'elle sera bientôt libre, peut-être. S'il arrive. Elle le reconnaîtra. Elle l'a attendu depuis toujours. Mais maintenant il faut qu'il arrive. Elle ne peut pas vivre sans lui. Il ne cessera pas de lui dire la magie du monde. Il l'écouterà, toujours.

Régis ne lui parle plus depuis longtemps. Il ne l'écoute pas non plus. Il ne la croit pas, ne la comprend pas, elle l'ennuie. Il ne prend pas au sérieux ses penchants romantiques, à plus de trente ans et avec trois gamins il trouve ces états d'âme puérils, pour ne pas dire indécents.

Il ne comprend rien. Elle a besoin d'amour, pas de torcher, laver, cuisiner, lessiver, nettoyer. Elle a besoin de poésie, une véritable faim. Elle en est malade.

Elle n'arrive pas à éprouver du bonheur avec ses enfants. Ils sont trop impliqués dans son naufrage. Elle ne se reconnaît pas en eux. D'ailleurs, aucun ne lui ressemble. Ils ont tous la tête du poulpe. Ils n'ont rien de commun avec elle.

Depuis très longtemps ce courant séparatiste l'a

isolée de ceux qui auraient pu être les siens. Elle ne voulait pas de cette vie, et cette vie est pour elle un viol permanent. Il est sans doute naturel de servir ceux qu'on aime, quand on est la seule personne à ne pas travailler à l'extérieur. Mais quand on sert ceux qu'on n'aime pas, c'est de l'esclavage. Marie ne supporte pas de s'occuper de ces enfants qu'elle n'a pas voulu, de cet homme qu'elle n'aime plus. Elle le répète sans cesse, si bien que les enfants ressentent un mélange de rancune et de culpabilité sous ce flot de reproches. Elle se plaint tout le temps.

Même leur amour la blesse. Elle est parfois surprise de leurs réactions. Elle trouve tout ceci bien hystérique, excessif. Les fureurs de Sébastien, la passion ombrageuse de Clarisse, l'immense besoin de tendresse de Noëlle lui font l'effet d'anomalies mentales. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Qu'est-ce qui leur prend ? Et surtout, pourquoi elle ? Régis évolue à la périphérie de la famille, personne n'a besoin de lui, c'est toujours pour elle.

Elle rêve de partir, de les quitter. Oh, quel bonheur ce serait ! S'en aller, légère, jeune, libre, amoureuse. Elle aimerait avoir envie de rire, de regarder l'aimé dans les yeux, de voir ensemble le matin se lever après une nuit blanche, ailleurs.

Non, elle n'est pas finie, elle est en sommeil, c'est tout.

Elle va se réveiller et rien ne sera arrivé.

VINGT-QUATRE

-Alors le marchand de légumes ? Il a un lien avec le Sud-Ouest ?

-Quoi ?

Gwenaël décapsule une bière au malt d'orge et la tend à Lorette, encore étendue en travers du lit carré et empêtrée dans les draps de lin aux plis rugueux. Elle saisit la canette avec un hochement de tête et cherche son tabac des yeux. Mordoric s'assied sur le lit. Nu, il a l'air d'un gigantesque goret qui se serait roulé dans la neige fraîche.

-Oui.

Lorette boit sa bière au goulot en le regardant avec une expression stupide.

-Chérie, dit Gwenaël, je n'arrive pas à croire qu'aucun de vous n'a ouvert mon rapport. Et moi qui ai passé deux heures à le faire...

-J'allais le lire ce soir, répond Lorette, sur la défensive.

Gwenaël éclate de rire. Elle pouffe.

-Ton truc est horriblement chiant, plaide-t-elle. On n'y comprend rien. Explique-moi plutôt ce que tu as trouvé.

-Mince, dit Mordoric, piqué. Je publie une dizaine d'articles par an, en français, en anglais, en allemand et en espagnol, dans des revues internationales. J'étais

persuadé de savoir construire une phrase.

-On n'est que des pauvres flics, réplique Lorette d'un ton sec. Front bas et grosses mâchoires. Tu le sais. C'est déjà beau qu'on sache lire. On passe notre vie à remettre à leur place des gens sans fric, sans relations et sans instruction qui ne savent même pas que ça existe, des métiers comme le tien. A force...

-Arrête, beaucoup de délinquants ont plus de pognon que moi. La came rapporte plus que les pollens et demande beaucoup moins de boulot, pareil pour le proxénétisme, non ?

Lorette s'étire et retombe sur le lit. Quelle paresse. Peu lui importe d'avoir raison, mais se retrouver en tort est au-dessus de ses forces.

-Bon, les pollens ?

Il sourit, finit de se rouler une cigarette avec le tabac blond dont l'odeur mielleuse envahit la chambre.

-Je cite les quatre dont l'association avec le pin maritime m'a parue intéressante. Je te passe les noms latins...

-Oui, tu seras gentil.

-Permetts-moi de m'attarder sur le galé odorant, aussi appelé lorette, comme toi, ou piment royal, comme l'idée que je me fais de toi...

L'oeil bleu de Lorette s'assombrit. Elle remonte le drap sur sa hanche.

-Bon, bon. Tout ce que je dis est vrai, pourtant. C'est un arbrisseau très aromatique, assez rare, qui aime bien les endroits ensoleillés, marécageux et

acides. Ensuite il y a le phalangium à feuilles planes. Celui-là se fout du degré d'humidité, mais il lui faut des sols acides et du soleil. On le trouve souvent associée aux pineraies. Après, la scille printanière... très plastique à première vue : elle s'accommode de sols basiques ou légèrement acides, ça peut être humide ou sec, ensoleillé ou un peu moins, elle monte jusqu'à 2000 mètres, et pourtant elle est en fait très localisée: dans la pointe Finistère et l'ouest des Pyrénées, où elle est courante, et dans une partie de la forêt des Landes, la Creuse, le Périgord, où elle est plus rare. Elle se plaît, semble-t-il, dans les forêts acidiphiles. Et puis le fameux querçus suber, mon préféré...

Lorette a fermé les yeux. Elle fait semblant de dormir.

-Pas de noms latins, marmonne-t-elle. Tu avais promis.

-...le chêne-liège, avec son esthétique tortueuse et ses petites feuilles coriaces qui nous font une ombre glauque l'été, en Corse. Tu connais ?

-Passe-moi mon tabac et mon papier, s'il te plaît.

-Cet arbre délicieux a la particularité de comporter une sous-espèce, selon certains, une simple race, selon d'autres, propre à la zone atlantique, où on le trouve associé aux grandes forêts de pins maritimes : le querçus occidentalis.

Lorette s'appuie sur un coude. Elle n'a pas l'air aimable, mais l'intérêt se lit sur sa figure.

-Accouche.

-Attends, tu vas voir, c'est facile...

Il s'affaire à son bureau, fourrage dans des monceaux de papiers, de graphiques, de cartes, pousse un petit cri de joie en trouvant ce qu'il cherche, une flore de deux mille pages et un rouleau de papier calque.

-J'aurai vite fait...

Elle allume sa cigarette et la fume sans s'arrêter, déposant les cendres dans le creux de sa main.

-Voilà, c'est fait, viens voir.

Il a étalé sur un petit coin un peu moins encombré de son bureau quatre cartes de France où l'habitat des quatre plantes est indiqué en hachures fines, horizontales pour le galé odorant, verticales pour le phalangium, oblique sud-ouest-nord-est pour la scille printanière et nord-ouest-sud-est pour le chêne-liège.

-Voilà. Le chêne-liège ne se trouve qu'en Aquitaine, Catalogne, Corse-Côte-d'Azur. D'un. Le galé odorant en Bretagne, de la Gironde aux Pyrénées et ça et là dans le centre et le nord, où il y a des marais. Bien. Je superpose. Tu saisis ? Je continue avec la scille printanière... voilà. Et il ne nous reste plus que le phalangier à feuilles planes... vaste répartition, tout l'ouest de la France en gros. Bon. Tu vois la zone sombre où tu retrouves toutes les hachures ?

Lorette hoche la tête.

-Ton chien vient de là. Les Landes de Gascogne.

MARIE

Ils habitent maintenant une grande villa presque à la campagne, sur les anciens vergers de Guilherand-Granges, en face de Valence.

Une fois qu'ils sont tous partis vaquer à leurs occupations, elle est bien dans cette maison. Le plus souvent elle attend qu'ils aient tous vidé les lieux pour se lever. Elle traîne, passe d'une pièce à l'autre, sa tasse de café à la main. Elle entend le ronflement sourd de l'autoroute, les camions sur la nationale, et même la rumeur du Rhône, et le monde lui apparaît comme une usine trépidante où courent de tous côtés des ouvriers affairés. Mais elle, elle est protégée de tout ça. Elle est dans sa bulle, préservée, et elle rêve. Elle en a payé le droit, elle l'a payé cher. Elle regarde son domaine et ressent une satisfaction obscure. Tout ça est à elle.

Elle rêve quelquefois les yeux ouverts. Un accident, il y en a un presque tous les jours sur la nationale. Régis disparaît. Ce serait simple. Les enfants sont grands déjà. Ils n'ont jamais été aussi encombrants, odieux, exigeants. Clarisse passe sa vie à trimballer une tête d'enterrement, on dirait qu'elle a avalé un hérisson. Elle est grande, maigre, s'habille avec des loques, ne se démêle jamais les cheveux, se lave rarement. Elle pue. Sa chambre est un ignoble bordel, elle se complaît dans la merde. Elle a la crise de nerfs facile. Marie ne la comprend pas. Elle ne rencontre aucun écho de sa propre plasticité ni de sa

propre jeunesse dans cette adolescente rébarbative en perpétuelle révolte. Mais comment veut-elle arriver à faire rêver un homme avec ces broussailles sur la tête et cette odeur de fauve ? Marie se confie souvent à elle, lui livre des fragments de ce monde merveilleux qui repose dans son esprit. L'amour c'est comme ça, explique-t-elle. La vie c'est ça. Je suis malheureuse pour ça, une princesse tombée dans la fange, une fée dans les mines de sel. A ces moments-là Clarisse écoute, hypnotisée. Non pas la description de ce monde à l'eau de rose bête à pleurer, mais la voix de sa mère qui enfin s'adresse à elle.

De pénible, Sébastien est devenu horrible. Il tape sur tout et tout le monde. Elle a tout essayé, les douches froides, les punitions, le martinet. Elle a voulu, enfin, le mettre en pension. ça l'aurait calmé, mais Régis a été intraitable sur le sujet. Il lui a même dit un soir qu'elle ne se débarrasserait pas de ses problèmes en se débarrassant du gamin. Mais en attendant, c'est elle qui endure son caractère de cochon.

Noëlle, heureusement, reste dans l'ombre. C'est la seule qui soit facile, la seule qui ne l'assomme pas de sa présence.

Si Régis pouvait avoir un accident...

Elle sait que son prince l'attend quelque part. Elle sait que pour lui elle sera neuve comme au premier jour, vierge de cette interminable guerre de position qu'a été pour elle la vie conjugale et familiale. Elle a changé, c'est vrai. Mais elle se trouve plus belle

qu'avant, plus mûre. Elle ne pleure plus son petit corps menu de sylphe, elle en a à offrir à l'homme qui l'aimera, des seins, du ventre, des cuisses, des fesses, et toute son âme avec. Elle ne sera plus cette nymphe timide et docile, elle donnera libre cours à la puissance de son adoration.

Maintenant il faut qu'il vienne. Elle a confiance, elle attend.

Il ne tardera plus.

VINGT-CINQ

-Non.

Ricardo tient bon. Il s'appuie sur cette certitude : ils ne peuvent pas savoir. Mona n'a rien dit, il en est certain. Il sait comment elle est capable de se retrancher dans le silence et une hébétude apparente pendant des heures. Rien ne pourrait la faire parler. La fourgonnette est la seule des quatre guimbardes à avoir entièrement brûlé. Personne ne l'a vu partir ni revenir.

Le petit en treillis debout devant lui se gratte l'entrejambe d'un air agressif. Les deux autres sont assis, une femme, blonde et froide, et le commissaire. L'avocat commis d'office, un grand échalias au visage de poupée ancienne, se tient très droit à ses côtés sur une chaise paillée.

-Vous dites que vous n'avez pas quitté la région. Vous ne connaissiez pas le chien. Vous mentez, monsieur Poroy, sans vergogne. Vous avez prémédité ce meurtre, et vous avez failli le louper par la faute de vos deux employés.

L'avocat s'agite sur sa chaise et se râcle la gorge.

-Vous n'avez pas le droit... commence-t-il d'une voix vibrante et musicale.

-Ah non, le bavard, pas maintenant, s'insurge Simon.

Robert Garnier lui fait signe de se taire, et à l'avocat, qui vient de se dresser de toute sa hauteur,

prêt à en découdre, de se rasseoir.

-On ne va pas commencer, dit-il. Croyez-moi, Thyacine, ce boulot va vous occuper pendant quelques mois.

-Je ne connaissais pas le chien, tonne Ricardo. Je n'ai pas quitté la région depuis des mois, je n'ai pas prémédité quoi que ce soit...

-Le plus étonnant, coupe Lorette, c'est que tout se soit déroulé selon vos prévisions, alors que le chien avait quitté la Combe aussi facilement que tous les pêcheurs qui s'y rendent par le sentier normal, celui de Bourdailloux, de l'autre côté des gorges. Il y a quelques mètres à parcourir à gué, mais il a dû sentir la piste au-delà. Les labradors ne craignent pas l'eau, au contraire, m'a-t-on dit. A Bourdailloux, il a tué un mouton et levé contre lui une petite armée de paysans furieux. Il est retourné sur ses pas, mais ne s'est pas engagé dans les gorges, cette fois. Il a pris le chemin des crêtes. Le hasard a voulu que vous arriviez juste à ce moment-là avec Régis et Marie Karens. Vous avez envoyé Régis devant avec le matériel, et...

-Tout s'est déroulé selon vos plans, achève Robert Garnier. C'est un miracle, Poroy, vous n'avez pas eu de chance. Le chien aurait pu fuir par un autre chemin, ou attaquer Marie plutôt que Régis. Ou vous attaquer vous.

Ricardo lève les yeux au ciel et ricane. Son avocat hausse les épaules.

-Tout ceci est un tissu de présomptions

abracadabrantes, ça ne ferait même pas un bon polar...

-Thyacine, nous avons la preuve que Richard Poroy a ramené ce chien des Landes, et qu'il le savait dangereux. Si je vous donne tous les renseignements que nous détenons, peut-être conseillerez-vous à votre client d'adopter une autre ligne de conduite ?

-Et bien je ne demande pas mieux que d'examiner ces preuves... dit Thyacine d'un ton amusé.

Ricardo est devenu blême. Le commissaire dépose brutalement sur son bureau trois liasses : le rapport de Ribayre, celui de Mordoric, et la déposition de Germain Léon, envoyée en express l'avant-veille par le commissariat de Mont-de-Marsan.

-Ce sont vos exemplaires, dit-il. Vous en prendrez connaissance plus tard. Pour résumer, l'un de nos inspecteurs a remarqué dans la fourrure du chien une poudre jaune. Une première analyse a permis de déterminer qu'il s'agissait d'un pollen. Plusieurs prélèvements ont été envoyés à un chercheur de l'INRA, je vous passe les détails, qui a identifié, lui, une bonne vingtaine de pollens : la fameuse poudre jaune, du pin maritime, mais aussi quatre autres plantes qui ne poussent pas en Ardèche et qu'on ne peut trouver associées que dans la forêt des Landes. Nous avons alors fait le pari insensé que l'animal avait pu être à l'origine d'une plainte là-bas : il était dangereux, il souffrait d'une tumeur au cerveau. Pari gagné : quelques semaines plus tôt, il avait failli tuer une petite fille de quatre ans. Comme son maître, un vétérinaire,

ne semblait pas décidé à le piquer, la mère a porté plainte. Au téléphone, le maître, Germain Léon, nous a affirmé que l'animal avait bien été piqué. En était-il certain ? L'avait-il fait lui-même ? C'est là que vous rentrez en scène, Poroy. Ce chien, c'est l'arme du crime.

Richard a l'impression de se retrouver matérialisé une trentaine d'années en arrière, quand il construisait son personnage au culot. Est-ce que les énormités peuvent passer la rampe avec la même facilité qu'autrefois dans cette époque hargneuse et analytique ? Qui sait... il élargit les yeux, se renverse un peu en arrière. Toute inquiétude s'est évanouie, à compter de ce jour sa vie ne sera plus faite que de fiction.

-Mais je l'ai piqué, commissaire. Piqué et enterré. C'est pour ça que j'ai perdu la tête, quand j'ai vu ce monstre, à la Combe. J'ai cru que c'était un revenant...

Thyacine pousse un soupir qui ressemble à un gémissement et se lève d'un bond, les trois dossiers sous le bras.

-Nous désirons prendre connaissance des pièces nouvelles plus en détail pour organiser notre défense, dit-il avec précipitation.

-Je vous en prie, Maître, dit Robert Garnier. Faites. Il va sans dire que votre client est placé en préventive dès aujourd'hui. Organiser votre défense me paraît en effet relever de l'urgence.

RICARDO

Des années qu'il s'échine pour que la boîte rapporte. Et pourtant rien n'est à son nom. Avec l'association de réinsertion des anciens taulards il a une main d'oeuvre presque complètement prise en charge. Mais il faut les tenir. Certains sont de drôles d'oiseaux. Mona ne s'en rend pas compte, de ça.

La petite dame voulait qu'on lui transporte ses cageots jusqu'au coffre de sa voiture. Rosco s'est mis en colère. Mais il ne peut pas le dire, qu'il a les os foutus ? Au lieu de ça il s'est mis à gueuler et à l'injurier.

Alerté, Capitaine Ricardo se met en branle. On l'entend venir du fond de l'entrepôt. Les voyous l'appellent "l'Emplâtre sur une Jambe de Bois". C'est malin. Quelle fatigue. Il arrive en se balançant, énorme, furieux. Oh, mais c'est qu'elle est jolie. Et elle a les larmes aux yeux. Quelques mots cinglants suffisent pour faire disparaître Rosco.

La jeune femme fond en larmes. Désappointé, il se penche vers elle. ça ne va pas ? Les nerfs, répond-elle. Elle n'est pas habituée à ce qu'on l'insulte. Ennuyé, Capitaine Ricardo regarde autour de lui.

-Mèche, tu t'occuperas de tout un petit quart d'heure, hein ? La dame n'est pas bien.

Mèche s'installe en ricanant à la caisse. Un très

jeune homme maigre et livide, criblé de taches de rousseur, avec une grosse tête ronde hérissée de crin blond. Des caisses, il en a braqué soixante-trois en moins de deux ans. Mais ici, il n'a jamais posé de problèmes. Ricardo lui fait confiance.

Ils vont dans le petit réduit où est entassée toute la comptabilité. Marie sanglote toujours. Elle se sent bien, seule avec ce vieux qui la regarde à la dérobée et lui tend un café tiède. Et sans qu'elle se force tout sort, son malheur se dévide. Il est debout près d'elle. Elle sent l'effet qu'elle lui fait. Elle n'en laisse rien paraître. Un mélange de répulsion et de fierté, et il lui semble que quelque chose d'oublié se déplie en elle, recommence à bouger. Une lointaine magie. Elle parle de son corps mutilé, de cette sensation d'être enterrée vivante, depuis si longtemps. L'anéantissement. A sa grande surprise, il hoche la tête. Il lui prend le visage à deux mains et ça ne lui fait pas peur. Elle se sent toute petite, protégée, heureuse de s'abandonner.

Il sait, il comprend. Il montre sa patte folle. La guerre. Il raconte des choses d'avant sa naissance à elle, des histoires qui font monter les larmes aux yeux de Marie. Les amis morts, la torture, la fraternité. Il désigne d'un geste vague l'entrepôt et parle de Mona. Lui aussi est tombé du ciel, un jour, et il n'avait plus rien.

Ils se sont pris la main. ça n'ira pas plus loin ce jour là. Ils restent silencieux, partageant le bonheur de s'être trouvés.

Marie rentre chez elle le coeur gonflé d'allégresse. Elle aime la vie. Ce héros humilié, elle lui rendra sa place. Il sera son roi, son dieu. Et tout ce qu'elle lui donnera la grandira à ses propres yeux, au lieu de l'anéantir et de la détruire, comme avec Régis. Régis.

Elle rit. Quelle importance ? A présent elle sait pourquoi elle est sur terre, ce qu'elle y fait.

Elle va commencer, dans l'ombre, à tricoter leur bonheur. Capitaine Ricardo et Marie. Marie et Capitaine Ricardo. Et leur amour.

Chut !

Elle rit encore quand les enfants rentrent, le soir. Et sans savoir pourquoi, tout le monde est joyeux de la voir de bonne humeur, pour une fois.

Au même moment, Ricardo arrache un sourire à Mona en lui ramenant un bouquet de tulipes dérobé dans le jardin d'une résidence secondaire voisine. Quel gamin, à cinquante-cinq ans ! Elle ne se lève pas, elle est presque impotente. Elle se contente de les déposer, en vrac, sur son vaste giron, et de les admirer. Il a dû croiser une jolie fille dans la rue.

VINGT-SIX

Il n'est pas revenu.

-Du courrier pour toi, ma chérie, dit sa mère. Tu n'as pas faim ?

Non, elle n'a pas faim. Noëlle passe dans le couloir, petit fantôme silencieux. Elle a cessé de pleurer depuis quelques temps. Elle ne cherche plus le contact, au contraire. La quête des coins les plus sombres et les plus secrets de la grande maison encombrée de meubles semble accaparer toute son énergie. Elle fuit la lumière et la compagnie.

-Le chagrin, explique Yvette à Marie qui hoche la tête, l'esprit ailleurs. Pourquoi n'est-il pas revenu ? Ils devaient se retrouver la veille au soir, et...

C'est une enveloppe officielle de l'Hôtel des Polices. Elle ne l'ouvre même pas. Et bien voilà, ça devait arriver sans doute. Que fait-on dans ces cas-là ? On fait semblant de rien, décide-t-elle. Noëlle a disparu. Elle ne va pas se mettre à la chercher derrière toutes les armoires de la maison, sous tous les lits. Mardi dernier, lui a raconté Yvette, ils l'ont retrouvée à deux heures du matin dans la grande panière à linge en osier, au fond de la buanderie. Elle dormait, ensevelie dans les draps sales, avec une poupée et un paquet de biscuits. La goutte d'eau qui fait déborder le vase, elle a pris une de ces fessées... elle n'a pas pleuré, elle avait l'air de trouver ça normal. Les deux grands sont

dehors, comme d'habitude. Sébastien a pris le parti de faire comme s'il ne la connaissait pas. Clarisse l'évite, on dirait qu'elle en a honte. Marie a un pincement au cœur, pendant quelques secondes lui vient la conscience aiguë et lancinante qu'elle a laissé s'enfuir quelque chose d'irremplaçable, et elle s'ébroue comme un chien mouillé. Et elle, elle, n'est-elle pas passée dans ce monde sans jamais y trouver un regard de compréhension, une parole rassurante ? Ce n'est pas elle qui a commencé.

-Encore les flics, ça n'en finira jamais, dit-elle en haussant les épaules. J'y vais.

-Et cet emploi, alors, à la blanchisserie ?

-J'attends la réponse, marmonne Marie. Je n'étais pas la seule, tu penses bien.

Elle irait bien voir son père, juste le temps de l'apercevoir une dernière fois, mais il dort. C'est l'heure de sa sieste, heure sacrée. Tout le monde parle à voix basse comme quand elle était petite. Tant pis.

-A plus tard, dit-elle à sa mère.

Elle l'embrasse, baiser mécanique, creux. Tout le monde change, sauf Yvette. Marie n'arrive pas à l'imaginer petite ou âgée. Ses cheveux blond cendré sont devenus cendrés, elle était grosse et elle l'est restée, autoritaire, calme et souriante. Marie a haï ce sourire. Maintenant il lui est presque agréable.

-Tu manges ici ce soir ?

-Non.

Pas un moment elle n'a la tentation de s'enfuir. Pour quoi faire ? Elle met un certain temps à trouver une place pour se garer, elle est obligée de faire un créneau difficile. Elle ferme la voiture à clé. Elle éprouve un plaisir neuf à accomplir ces petits gestes devenus dérisoires et précieux. Il fait beau, mais c'est sans hésitation qu'elle abandonne la lumière bleue du printemps pour les teintes agressives de l'Hôtel des Polices.

C'est Robert Garnier qui la reçoit, une fois de plus. Cette fois il n'est accompagné que de la femme blonde -elle a l'air d'une garce, celle-là- et du grand maigre au nez cassé. Il est question d'un avocat. Marie a un geste agacé.

-Oui, plus tard. De toute façon je ne changerai rien à ce que je vais vous dire maintenant. C'est moi qui ai poussé Ricardo à tuer Régis. Il l'a fait pour moi.

-Ah ? Et comment a-t-il fait ?

Le commissaire Garnier est surpris. Il ne s'attendait pas à cette attaque. Encore une affaire à laquelle il n'aura rien compris. Marc se trompe de touche et étouffe un juron. Les yeux bleus de Lorette sont pleins d'un naïf étonnement. Marie raconte tout ce qu'elle sait sur le chien, la Combe, Germain Léon, la fourgonnette, le fusil. Colombo a fort à faire avec ses quatre doigts malhabiles.

-Vous savez que Richard Poroy nie tout ? demande Lorette. Vous l'accusez donc d'avoir assassiné votre époux.

Une bouffée de haine submerge Marie. Mais qu'est-ce qu'elle raconte, celle-là ? Elle ment, Richard a tout endossé, c'est évident.

-Pourquoi vouliez-vous vous débarrasser de votre mari, madame Karens ?

Pourquoi ? Pourquoi éprouve-t-on le besoin de respirer, pourquoi a-t-on faim, pourquoi notre coeur bat-il ? Marie reste muette, la bouche entrouverte, cherchant une réponse. Quels mots pourraient exprimer ce qu'elle ressentait, ce qui s'est passé ?

-Il m'avait tout à fait détruite, finit-elle par articuler, hésitante. Il m'empêchait de vivre.

-Vous m'avez l'air en excellente santé, fait remarquer Garnier d'un ton sec.

-C'était une vengeance, alors ? demande Lorette.

-Non. C'était pour être tranquille, pour pouvoir vivre.

-Et bien on peut dire que c'est réussi, conclut le commissaire.

Marc n'a pas desserré les dents. Il était si fier d'avoir contribué à dénouer les fils de ce casse-tête, mais maintenant, devant cette jeune femme qui ne regrette rien et a l'air d'une enfant égarée dans les couloirs de sa nouvelle école, il se sent malade, malade et stupide. Elle va aller en taule, est-ce qu'elle s'en rend compte ? Quel métier stupide. Le zèbre s'est fait flinguer, il devait avoir ses raisons. A quoi bon aller emmerder ce couple de doux cinglés à présent, ils ne descendront plus personne, ce ne sont pas des tueurs

en série. Et la baudruche unijambiste a fait preuve de fantaisie et d'imagination dans la conception de son crime, pas de réalisme. C'est même un miracle qu'il y soit arrivé, on sent le poète en lui.

-Vous rêvez, Duprat ?

L'interrogatoire continue, et Duprat redescend sur terre en grimaçant. Marie Karens a une voix claire et fraîche, elle raconte la préméditation avec un certain plaisir enfantin qui met Lorette et Robert mal à l'aise.

Dehors la nuit est tombée. Elle est allongée sur une sorte de banc en ciment, elle a un peu froid, elle pense une dernière fois à ses parents, à ses enfants. Elle se voit comme un anneau lourd, douloureux, de chair et de sang, de souffrance et de soumission, dans la chaîne des générations. Mais voilà qu'elle s'ouvre et se détache, voilà qu'elle rompt la chaîne, qu'ils se débrouillent, elle ne voulait pas, c'était trop de violence suave, trop de poids. Un petit maillon qui saute ne se verra pas. Elle va rester en prison, à l'abri de ce monde où grouillent les chaînes enchevêtrées. Une petite âme légère et transparente, un papillon virevoltant.

Libre, enfin.